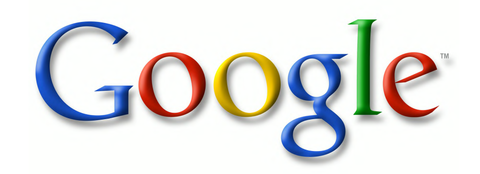
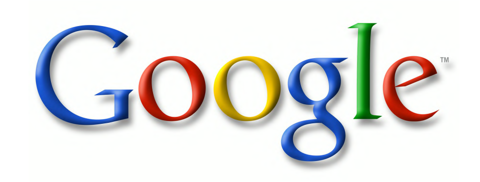
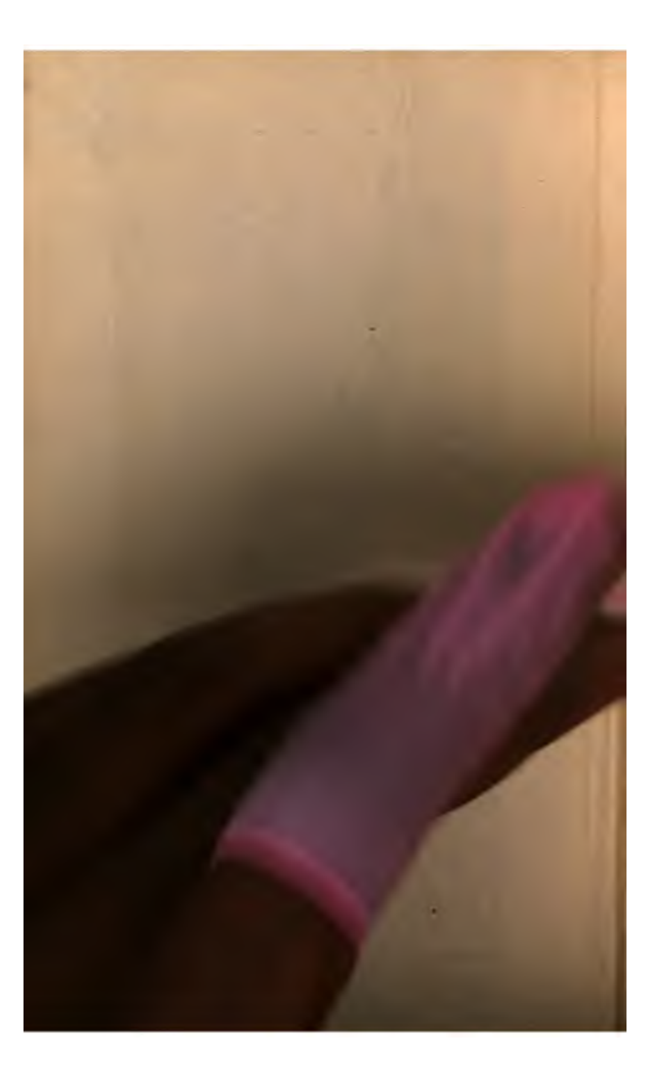








RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME V.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME V.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 27;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE DANCOURT,

TOME I.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

T. E.

Printed in France.

NOTICE

SUR DANCOURT.

Florent Carton Dancourt est le plus fécond et peut-être le plus gai de nos auteurs dramatiques. Il a composé plus de cinquante ouvrages, dont quarante-deux ont été joués avec succès au théâtre Français. Né à Fontainebleau le 1er novembre 1661, il fit ses études aux Jésuites, et mérita d'être distingué par le père Delarue, qui chercha inutilement à l'attacher à sa société. La profession d'avocat étoit celle où le portèrent ses dispositions et son goût naturel. Il s'y adonnoit avec la plus vive ardeur, lorsqu'à peine âgé de 23 ans il fit connoissance de Thérèse Lenoir Lathorillière, sœur du dernier comédien de ce nom. La passion qu'il conçut pour cette jeune personne fut cause qu'il l'enleva et l'épousa malgré sa famille. Après cet éclat, il ne vit plus d'autre carrière pour lui que le théâtre, et y débuta avec beaucoup de succès en 1685.

De bon comédien, Dancourt devint bientôt auteur distingué. Quoique jouant les premiers

rôles de la haute comédie, il travailla dans un genre à-la-fois moins noble et plus facile.

La première pièce qu'il fit représenter fut *le Notaire obligeant*, comédie en trois actes, jouée en 1685, et remise, l'année suivante, sous le titre des *Fonds perdus*. Elle fut suivie de *la Désolation des joueuses*, et du *Chevalier à la mode*. La première, en un acte, parut le 23 août 1687, à l'occasion de la défense de jouer le lansquenet, et eut quatorze représentations. La seconde, en cinq actes, jouée le 28 octobre de la même année, fut donnée quarante fois.

A compter de ce moment, Dancourt ne laissa presque point passer d'année sans faire représenter une ou plusieurs pièces de sa composition. *La Maison de campagne*, l'une de ses plus jolies comédies, en un acte, fut jouée en 1688.

Les années suivantes virent paroître les pièces dont voici les titres :

1690. *La Parisienne*, *l'Été des coquettes*, *la Folle Enchère ;* en un acte.

1691. *La Femme d'intrigues*, en cinq actes.

1693. *Les Bourgeoises à la mode*, *la Gazette*, et *l'Opéra de village ;* la première en cinq actes, et les deux autres en un acte.

1694. *L'Impromptu de garnison*, *les Vendanges ;* chacune en un acte.

1695. *Le Tuteur, la Foire de Bezons, les Vendanges de Surêne*; en un acte.

1696. *La Foire Saint-Germain*, et *le Moulin de Javelle*; en un acte.

1697. *Les Eaux de Bourbon, les Vacances, Renaud et Armide, la Loterie, le Charivari, le Retour des officiers*; toutes six en un acte.

1698. *Les Curieux de Compiègne, le Mari retrouvé*; en un acte.

1699. *Les Fées*, en trois actes.

1700. *Les Bourgeoises de qualité*, ou *la Fête de village*; *les trois Cousines*; toutes deux en trois actes.

1701. *Colin-Maillard*, en un acte.

1702. *L'Opérateur Barry*, en un acte.

1704. *Les enfants de Paris*, en cinq actes.

1705. *Le Galant Jardinier, le Divertissement de Sceaux, l'Impromptu de Livry*; en un acte.

1707. *Le Diable boiteux* en un acte; *le Second Chapitre du Diable boiteux*, en deux actes; *la Trahison punie*, en cinq actes.

1708. *Madame Artus*, en cinq actes, en vers.

1710. *La Comédie des comédiens*, ou *l'Amour charlatan*; *les Agioteurs*; la première en trois actes, la deuxième en un acte.

1711. *Céphale et Procris*, en trois actes, en vers.

1713. *Sancho Pança gouverneur, l'Impromptu de Suréne*; en un acte.

1714. *Le Vert Galant*, en un acte.

1717. *Les Fêtes nocturnes du cours, le Prix de l'arquebuse, la Métempsycose des amours*; les deux premières en un acte, la dernière en trois actes.

Dancourt quitta le théâtre en 1718. Il paroît qu'il cessa à la même époque de composer des pièces. Il avoit alors cinquante-sept ans, et se retira dans la terre de Courcelles-le-Roi qu'il avoit achetée.

Il s'occupa dans ses dernières années à composer une tragédie sainte, et à traduire en vers les psaumes de David. Il mourut le 7 décembre 1725, dans sa soixante-quatrième année.

LE CHEVALIER
A LA MODE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 28 octobre 1687.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER de Ville-Fontaine.
MADAME PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.
M. SERREFORT, beau-frère de madame Patin.
LUCILE, fille de M. Serrefort.
LA BARONNE, vieille plaideuse.
M. MIGAUD, rapporteur de la Baronne.
LISETTE, fille de chambre de madame Patin.
CRISPIN, valet du Chevalier.
UN NOTAIRE.
LE COCHER de madame Patin.
LA BRIE, laquais de madame Patin.
JASMIN, laquais de la Baronne.
Plusieurs DOMESTIQUES de madame Patin.

La scène est à Paris chez madame Patin.

LE CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME PATIN, LISETTE.

(Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.)

LISETTE.

Qu'est-ce donc, madame ? qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? que vous a-t-on fait ?

Mme PATIN.

Une avanie... Ah! j'étouffe. Une avanie... Je ne saurois parler ; un siége.

LISETTE, *lui donnant un siège.*

Une avanie ? A vous, madame, une avanie ? Cela est-il possible ?

Mme PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette.

J'en mourrai. Quelle violence! En pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous? madame Patin, la veuve d'un honnête partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du roi? Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît?

Mme PATIN.

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une marquise bien impertinente! Quoi, votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais, plus chamarrés de galons que les estaffiers d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

Mme PATIN.

Point du tout. C'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Lisette? Que je lui aurois bien dit son fait!

Mme PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taisez-vous, bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise! bourgeoise! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or!

Mme PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon cocher de tourner et de m'amener ici à toute bride.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

Ah! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, La Brie? Comment paroissez-vous devant madame? Quel désordre est-ce là? diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venois dire à madame que La Fleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez ?

LA BRIE.

Nous l'avons dit aussi.

Mme PATIN.

Hé bien ?

LA BRIE.

Hé bien, madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds !

Mme PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais La Fleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

Mme PATIN.

Hé bien, qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté : ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer ?

Mme PATIN.

J'y suis bien résolue, et j'enrage contre ma destinée de ne m'avoir pas faite tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh ! vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre ; et si vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins ; et, comme vous savez, on achète facilement de la qualité avec de l'argent ; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

Mme PATIN.

Il n'importe, c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, madame : vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme cer-

taines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui, malgré leur nom, ne sont connues que par un grand nombre de créanciers qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

Mme PATIN.

C'est là le bon air; c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand; et, croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de sergents viennent saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous, si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques unes à qui cela est arrivé depuis peu?

Mme PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise?

LISETTE.

Mais, madame, vous n'y songez pas.

Mme PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La ré-

solution est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte; et pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens dont je me suis encanaillée. Commençons par monsieur Serrefort.

LISETTE.

Monsieur Serrefort, madame! votre beau-frère!

Mme PATIN.

Mon beau-frère! mon beau-frère! Parlez mieux s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame; j'ai cru qu'il étoit votre beau-frère, parcequ'il étoit frère de feu monsieur votre mari.

Mme PATIN.

Frère de feu mon mari, soit; mais mon mari étant mort, Dieu merci, monsieur Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manières comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous ! Il n'est que votre beau-frère, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois.

Mme PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allóns-nous en carrosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtés ; sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE.

La petite ridicule ! Une nièce vouloir aller de pair avec sa tante ?

Mme PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou ! Parcequ'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

Mme PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément, et en devenant

sa belle-mère, madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

Mme PATIN.

Comment donc, sa belle-mère? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à monsieur Migaud; que je l'épouserai?

LISETTE.

Oui, madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus de vous avec monsieur Migaud, et du fils de monsieur Migaud avec Lucile, votre nièce?

Mme PATIN.

Vraiment, je serois bien avancée. C'est un beau nom que celui de madame Migaud! J'aimerois autant demeurer madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

Mme PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal; et depuis huit jours je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah! ah! ceci ne vaut pas le diantre pour monsieur Migaud.

Mme PATIN.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Je dis, madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille, mais que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble ; que je crois qu'il vous faut un mari, et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Mme PATIN.

Je me connois en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment ? Ce choix est déja fait, et je n'en savois rien ?

Mme PATIN.

Le chevalier n'a pas voulu que je te le disse.

LISETTE.

Quel chevalier? Le chevalier de Ville-Fontaine?

Mme PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi ! c'est le chevalier de Ville-Fontaine que vous voulez épouser ?

Mme PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, madame ; ce chevalier n'a pas un sou de bien.

Mme PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. Monsieur Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie ; et c'est une espèce de restitution que de relever, avec ce qu'il m'a laissé, une des meilleures maisons de la province.

LISETTE.

Ah ! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que monsieur Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein !

Mme PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer ; il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à monsieur Serrefort : monsieur Serrefort viendroit, à son ordinaire, m'étourdir de ses sots raisonnements. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire qu'elle ne soit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, madame, il me semble qu'avant que d'épouser le chevalier de Villé-Fontaine, il faudroit

vous défaire honnêtement de monsieur Migaud.

Mme PATIN.

C'est mon dessein, vraiment; et je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand? Vous avez raison. Voilà une manière tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCÈNE IV.

M. MIGAUD, MADAME PATIN, LISETTE.

M. MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscrètement; mais je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

Mme PATIN.

Moi! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame: une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Mme PATIN.

Ah! je m'en souviens; oui, oui: c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour

vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire. Il y a dans sa cause plus de chimère que de raison; et en vérité il y a peu d'honneur à se mêler...

Mme PATIN.

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

M. MIGAUD.

Moi, madame? Cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice...

Mme PATIN.

La justice! la justice! Vraiment, si la justice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous solliciter! quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame...

Mme PATIN.

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

Mme PATIN.

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi, monsieur! il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame...

Mme PATIN.

Ah! monsieur, point de réplique, je vous prie. Je me fais entendre, si je ne me trompe. C'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais jouer au reversi. Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCÈNE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette manière ? Quel accueil me fait ta maîtresse ?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois ?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être ?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci ?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez de l'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez madame Patin, ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimoit ?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le

faire présumer; et ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes elle prenne des airs si brusques.

LISETTE.

Cela seroit aussi un peu surprenant, si vous ne la connoissiez pas; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirois...

LISETTE.

Eh! laissez là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Écoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractère de madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurois jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c'est pour s'assurer cette succession qu'en donnant Lucile à mon fils il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses; et je suis, grace au ciel, d'une profession et d'un caractère à mettre une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin; car je vous avertis que si vous attendez, pour la rendre sage, que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là?

LISETTE.

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service; et il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage des quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

connoisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! Voilà une conquête bien difficile; vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un père extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit; et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déja à la perfection, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au-delà de l'imagination, une vivacité... La charmante petite créature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu, j'ai des entêtements de fortune, et je craindrois de me faire, avec cette petite personne, une affaire de cœur qui me mèneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami ; nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà, je vois bien que c'est la dame d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer madame la baronne avec ses présents.

LE CHEVALIER.

Comment ? que parles-tu de présents ?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la baronne vous attend chez vous avec des présents ; mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présents ?

CRISPIN.

Hé ! monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher et un gros barbet qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme ! elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

Mme PATIN.

Qu'il est obligeant, et qu'il dit les choses de bonne grace! Au moins, monsieur le chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner: mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

Mme PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas, au chevalier.*

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

Mme PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, madame.

Mme PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas, au chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu ?

Mme PATIN.

Allons, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

Mme PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame, ce qu'il marmotte entre ses dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage; et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

Mme PATIN.

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien aise d'être la première à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah, madame! songez de grace...

Mme PATIN.

A quoi, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh, madame!

Mme PATIN.

Comment?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verroit prendre? Cela seul suffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; et je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, madame, et il ne seroit pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse!

LE CHEVALIER.

Oui, madame, il y a des suites à craindre, que je prévois, et que je ne saurois vous dire. Adieu,

madame : je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre.

Mme PATIN.

Adieu donc, chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

Mme PATIN.

Que tu es folle, Lisette ! Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y a fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne sais ; mais je crains bien que ce monsieur le chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens sur-tout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte, pour aller voir un carrosse

neuf. S'il est jamais votre mari, il se lèvera d'auprès de vous dès quatre heures du matin, pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme!

Mme PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi : elle n'y veut pas être, comme je vous dis ; et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de manière qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! Elle se fait de belles affaires ! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là ?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité ?

LISETTE.

Vous savez déja cette aventure ?

M SERREFORT.

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée ; et, comme on achevoit de me la conter, monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Ville-Fontaine.

LISETTE.

Franchement, monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire : je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle ; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCÈNE II.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, madame.

Mme PATIN.

Ah! monsieur Serrefort, quel dessein vous amène? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui; mais, puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, madame ma belle-sœur? De quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Écoutez: vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; et, sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Mme PATIN.

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, madame; et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Mme PATIN.

Ne prêchez donc pas long-temps, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires qui vous perdront entièrement à la fin.

Mme PATIN.

Ah! ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin, mon frère; et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frère, la tante de ma fille, est une folle achevée.

Mme PATIN.

Comment, une folle? Vous perdez le respect, monsieur Serrefort, et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises, à quoi je ne sais point répondre.

M. SERREFORT.

Hé, ventrebleu! madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manières et de vos airs de grandeur, sur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Mme PATIN.

Vous devriez, monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parcequ'on me croit votre belle-sœur. Mais voilà qui est fait, monsieur Serrefort; je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage; je vous renonce pour mon beau-frère, monsieur Serrefort; et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manières, et tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends...

M. SERREFORT.

Hé! têtebleu, madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guère en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien savoir...

Mme PATIN.

Courage, courage, monsieur Serrefort; vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrossé, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portière, et des chevaux modestes, que de

promener par la ville ce somptueux équipage, qui fait demander qui vous êtes; ces chevaux fringants, qui éclaboussent les gens de pied; et tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE.

Mais, monsieur.... (*à madame Patin, qui tousse, crache et se mouche.*) Qu'avez-vous, madame ?

Mme PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point ?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

Mme PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce seroit celui de la reine de Saba...

LISETTTE.

Mais est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher ?

M. SERREFORT.

Non ; mais qu'elle en prenne un autre.

Mme PATIN.

Oh bien, monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière ; je ne veux point de vos conseils et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci : je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite : c'est tout ce que je pourrois souffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame ; car je crois que vous ne manquerez pas de parole : et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

Mme PATIN.

Oui, monsieur : quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manières, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait ? avez-vous tout dit ? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte ?

M. SERREFORT.

Non, madame ; demeurez. Je ne me mêlerai

plus de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plus tôt la conduite, et que ce double mariage que nous avons résolu se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

Mme PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Voilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il étoit bien besoin de tout ce préambule pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant? Vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous auroit pas tant ennuyée.

Mme PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, madame, il m'ennuie quelquefois pour le moins autant que vous.

Mme PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien ; et quand vous serez une fois la belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

Mme PATIN.

La belle-mère de sa fille, moi ! Tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du chevalier ?

LISETTE.

Ah ! par ma foi, madame, je vous demande pardon ; je ne m'en souvenois pas, et je croyois que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à monsieur Serrefort.

Mme PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette ! J'aurois promis à monsieur Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après-demain.

LISETTE.

Oui, madame ?

Mme PATIN.

Oui, vraiment : car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela est bien adroit.

Mme PATIN.

Nous avons pris, le chevalier et moi, toutes

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

Mme PATIN.

Défaites-vous sur-tout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre père.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Mme PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, et vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

Mme PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

Mme PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épou-

sera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

Mme PATIN.

Ah, ah ! Et comment s'appelle-t-il ce seigneur ?

LUCILE.

On l'appelle monsieur le marquis des Guerrets. Il est fort riche, et fort de qualité ; car il me l'a dit.

Mme PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma nièce, que, malgré la mauvaise éducation que votre père vous a donnée, vous preniez des sentiments dignes de l'honneur que je vous fais de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

Mme PATIN.

Que faut-il faire ?

LUCILE.

Vous marier au plus tôt, s'il vous plaît, avec ce monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, et que quand mon père voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante se dépêchât, car monsieur le marquis des Guerrets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

Mme PATIN.

Oh bien, ma nièce, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin!

Mme PATIN.

Oui, ma nièce, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

Mme PATIN.

Adieu, ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Ah, Lisette! que voilà bien de quoi me venger de monsieur Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d'être épousée. Si le père et la mère en pouvoient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre nièce?

Mme PATIN.

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici le chevalier.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, n'ai-je pas fait diligence?

Mme PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, et mon impatience...

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame ; faites moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

Mme PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

Mme PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée, à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER.

Mme PATIN.

Eh bien, chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir: s'il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

Mme PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

Mme PATIN.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

Mme PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame?

Mme PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N et l'U font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

Mme PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame...

Mme PATIN.

Vous faites le discret, chevalier; mais vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage, le chiffre du carrosse est apparemment celui de la baronne.

Mme PATIN.

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la baronne.*

Mais, madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

Mme PATIN.

Ah, juste ciel! c'est une importune plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu, c'est ma baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

Mme PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut

pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie; vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah! monsieur le chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, madame, par quelle aventure...

Mme PATIN, *à Lisette.*

Le chevalier connoît la baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendois pas d'y trouver monsieur le chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

Mme PATIN, *bas, à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à madame Patin.*

Ah, madame! regardez, je vous prie, les affaires de madame la baronne comme les miennes propres; vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*à la baronne.*) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, madame.

Mme PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Mme PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, madame, par quel motif?

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Hé, madame, de grace! (*à madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point; madame est une personne de qualité (c'est ma cousine germaine) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite (je suis son héritier); elle a pour moi quelque bonté (ne parlez pas de notre mariage): j'en ai toute la reconnoissance imaginable (elle y mettroit obstacle); et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, madame, voilà par quel motif...

Mme PATIN.

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, madame. Mais dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le chevalier...

Mme PATIN.

Commerce, madame! Qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, madame la baronne! ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris (c'est une ridicule)? que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle (ne lui dites rien de notre dessein)? que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite (c'est une habillarde qui le diroit)? et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est cela qui m'amène ici?

Mme PATIN.

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER.

Hé, de grace! mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure, et que celle de vous deux qui m'estime le plus embrasse l'autre la première.

(La baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.)

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

Mme PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie.

Mme PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le chevalier, pour parler de l'affaire de madame; mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti; je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le chevalier, il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, madame, que je ne sais pas de laquelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, madame; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès

avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandoit un régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il étoit encore au monde, je serois bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame. (*Elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambrière bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre maîtresse...

Mme PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, madame. Remettez-moi un peu, monsieur le chevalier.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler ; j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah ! m'y voilà, voici le fait. J'ai un moulin à vent, madame ; il est à moi ce moulin à vent : on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin ; cela n'est-il pas juste ?

Mme PATIN.

Et ne l'avez-vous pas, madame ?

LA BARONNE.

Eh non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-père de ma partie fit planter proche de ma maison un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue; et qu'il prévoyoit bien qu'avec le temps le bois deviendroit haute futaie.

Mme PATIN.

Vous croyez, madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE.

Assurément, madame; et moi, pour lui faire pièce par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *au chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois... Écoutez bien ceci, s'il vous plaît, et que ce bois...

Mme PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, madame, j'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plaît.

Mme PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès se juge demain, madame.

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*haut.*) Eh, madame, je vous conjure de mener la baronne chez monsieur Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

Mme PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

Mme PATIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, madame, je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Mme PATIN.

Venez-vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, madame, je vous suis.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empressement?

CRISPIN.

Je ne sais, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne sais, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, monsieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, et qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la-moi. Est-ce cela?

CRISPIN.

Non, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses, que nous fimes l'autre jour, Jeanneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, monsieur! Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les vers que vous fites faire l'autre jour, pour la baronne, par ce misérable poëte à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez moi, monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de monsieur le marquis des Guerrets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite brune des Tuileries. Lisons :
« Vous avez témoigné tant d'envie de me con-
« noître, que je me suis résolue à satisfaire votre
« curiosité. Je vous attends dans les Tuileries, où
« j'ai mille choses à vous dire; ne manquez pas
« de vous y rendre. Adieu. »

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin; je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison: mais il n'importe; je serai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire : n'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la baronne?

CRISPIN.

Oui, monsieur; les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne : ils serviront pour madame Patin.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déja fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'est-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable, votre garde-robe seroit bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien; écrivez seulement. Si le poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens; attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier : ce fut la baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, et il y auroit conscience... Mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec madame Patin. N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi, je ne sais: mais, puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes; elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non: demeure ici; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je serois bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, monsieur; je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir: il n'y a encore rien de drôle; et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé, va, va, je n'ai point de curiosité, et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCÈNE XI.

LISETTE.

Tout ceci ne réjouira pas madame Patin; et j'ai entendu de certaines choses... Mais qu'est-ce que ce papier? Ah, ah! *Liste des maîtresses de*

mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités... Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance qui ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

Non, monsieur, madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour. Lucile, sa nièce et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante; elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage *incognito* avec un galant du caractère du chevalier: elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais: voilà une étrange famille, et il faut être bien ennemi de son repos pour vouloir épouser et la tante et la nièce.

LISETTE.

Oui, mais quarante mille bonnes livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison; cet entêtement où est madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je

te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante; elle n'est encore guère avancée, Dieu merci : et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre fils.

M. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paroissent à craindre. Une jeune femme dont on force les volontés tombe souvent dans de terribles irrégularités, sur-tout quand son mari a du foible pour elle, et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir

ce qui en est; mais, en tout cas, vous êtes un bon père de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir madame Patin de son entêtement; c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son chevalier. Elle est prompte à prendre la chèvre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manières et de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment; je lui dirai que vous êtes là.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

Mme PATIN.

Où est le chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Mme PATIN.

Quoi ! je ne sors que pour l'obliger ; il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas !

LISETTE.

Bon ! madame : est-ce que les gens comme monsieur le chevalier sont faits pour attendre, et peuvent-ils demeurer en place ? Cela est bon à des gens raisonnables, comme monsieur, par exemple, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

Mme PATIN, *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, monsieur, et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, madame, si j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait ; mais j'ai passé chez une marquise.

Mme PATIN.

Chez une marquise, monsieur, chez une marquise ! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises ? Il me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez eux ou au palais, occupés uniquement à leurs affaires ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours : nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

Mme PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allois chez vous. Mais quel avis, monsieur, vous a-t-on donné où vous preniez tant d'intérêt ?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse avec une marquise qu'on nomme Dorimène.

Mme PATIN.

Ah, ah! qui vous a conté cette histoire? Vous connoissez cette marquise-là, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

Mme PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez ?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

Mme PATIN.

Eh bien! monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente, que votre marquise Dorimène; et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, madame: je la connois; elle est d'une humeur violente; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Mme PATIN.

Plaît-il, monsieur? Que voulez-vous dire? Hé! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Hé! madame, il n'est rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Mme PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tout, madame. Vous avez l'ame parfaitement belle; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux: votre ma-

gnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelque recherche, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

Mme PATIN.

Oh! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis servi déja du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

Mme PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle; je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Mme PATIN.

Mais encore, que faudroit-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

Mme PATIN.

Moi! lui rendre visite, lui faire des civilités! moi! moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

Mme PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; et si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Ville-Fontaine...

Mme PATIN.

Le chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, madame: c'est un homme qui la gouverne absolument.

Mme PATIN.

Ce chevalier est amoureux de cette marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, madame: c'est la marquise qui est

amoureuse du chevalier ; et le chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parcequ'il y trouve son compte.

Mme PATIN.

Lisette, qu'est-ce ci ?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame : il n'est pas que quelque femme de vos amies ne soit des siennes, et il a la réputation de connoître bien des dames.

Mme PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six, entre autres, avec qui il a quelque espèce d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

Mme PATIN.

Ma pauvre Lisette !

M. MIGAUD.

C'est un caractère d'homme fort particulier : il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son tailleur, celle-là paie ses meubles et son appartement ; et toutes

ces maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

Mme PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère, et je ne sais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui peut apaiser la marquise, et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, madame; ne négligez point cette affaire, je vous en conjure : elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

Mme PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE.

Bon, madame, fourbe! Cela ne s'appelle point fourberie: en terme de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse tout au plus.

Mme PATIN.

Monsieur Migaud ne sait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

Mme PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit crue de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

Mme PATIN.

Ah, Lisette! le chevalier me trompe assurément; et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, et je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud.

Mme PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

Mme PATIN.

Voyons. Ah, ah! vraiment le chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, madame?

Mme PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde; et si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le chevalier est honnête homme.

LISETTE.

Oui, madame, assurément; et pour moi, je jugerois quasi qu'il vous aime.

Mme PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de serments.

LISETTE.

Ne vous le dis-je pas?

Mme PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que

ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout-à-fait drôle, madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

Mme PATIN.

Voyons ce que c'est. *Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités.* Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir ?

LISETTE.

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste ; cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

Mme PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimène la médisante, rue des mauvaises paroles,* Dorimène ! Dorimène ! Ah ! voilà ma marquise justement ; monsieur Migaud avoit raison, le chevalier est un scélérat. Un siége, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame ! madame ! Oh ! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous êtes si sensible.

Mme PATIN.

Non, non : je veux connoître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Mme PATIN.

La sotte comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie. Le traître!

La magnifique marchande, rue des Cinq-Diamants, à la Folie des bourgeoises. Que je me veux mal de l'avoir aimé!

Lucinde la coquette, en cour, au grand commun. Que je le hais!

Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. Je le déteste.

Mademoiselle du Hasard, rue des Bons-Enfants, au Repentir. C'est un monstre!

La grosse marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfants-Rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, madame...

Mme PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

Mme PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

Mme PATIN.

Non, non, Lisette; laisse-le venir : je veux le confondre et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au chevalier.*

La baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir!

Mme PATIN.

De quel quartier venez-vous, monsieur? de la rue Montorgueil? des Enfants-Rouges? Est-ce la magnifique marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, madame?

Mme PATIN.

Ce que je veux dire, perfide?

CRISPIN.

Aïe, aïe.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

Mme PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Mme PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... je vais faire une petite commission que mon maître m'a donnée; je reviens tout-à-l'heure.

Mme PATIN.

Non, non: il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

Mme PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos maîtresses, que madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes maîtresses!

Mme PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton?

Mme PATIN.

Quelle est-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'est une des maîtresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'est cette mar-

chande de bouquets qui est à la porte des Tuileries.

Mme PATIN.

Qui? cette malheureuse?

CRISPIN.

Comment, madame! c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus huppées sont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts! Oh diable! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d'intrigues que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Mme PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là de la Guerbois et de Jeanneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon maître; et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; et que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, et nous forgeâmes des noms, des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton et dans la mienne.

Mme PATIN.

Fort bien; voilà ton maître pleinement justifié.

C'est un nom en l'air que celui de Dorimène, je ne la connois pas, et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur Crispin ? N'est-il pas vrai, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, madame : je connois Dorimène, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées ; mais ce ne sont point mes maîtresses : et, puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie.

CRISPIN.

Moi, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame ; et vous, monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non : votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais que diable voulez-vous que je dise, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

Mme PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien, madame, que ne l'interrogez-vous ? qui vous retient ?

Mme PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n'ai rien à craindre.

Mme PATIN.

Ah ! chevalier, que n'êtes-vous innocent ! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie ? quel charme, quel mérite vous attire chez elle ?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Éclaircis madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu ?

CRISPIN.

Que dirai-je ?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à madame Patin.*

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espèce de sympathie que mon maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

Mme PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Hé fi, madame ! Il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train, sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

—

CRISPIN.

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

Mme PATIN.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah, madame! il ne voit cette marquise que par admiration.

Mme PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille, au moins, d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

Mme PATIN.

Ah, chevalier! votre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

Mme PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paroître; et je vous aurois, je crois, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, madame, non; je ne prétends point abuser de votre indulgence; punissez-moi si je suis criminel; voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous moments; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables: je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, madame, est bien scélérat; je suis un perfide, il est vrai: mais en vérité, madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Mme PATIN.

Ah chevalier! que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur Guillemin, madame, un notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît: je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, l'un et l'autre, pour songer à des affaires si sérieuses. Dis-lui que je le verrai demain matin.

Mme PATIN.

Non; qu'il entre au contraire. Je serai bien aise, chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

Mme PATIN.

Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un contrat de mariage, mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée : je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes ; et, parceque j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, madame ? Vous avez des sentiments bien étranges !

Mme PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillemin ; monsieur deviendra raisonnable. Venez, monsieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

Mme PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articlès... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? Quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on pourroit me faire dans le monde; et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, madame, je ne saurois dire ces choses-là; cela n'est point de mon caractère, et j'aimerois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh! madame, monsieur le chevalier sait trop bien son vivre. Mais aussi, monsieur, madame

n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'amour qui dressera lui-même les articles.

Mme PATIN.

Ah! monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, monsieur le chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle paroît si raisonnable, que je signerai aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

Mme PATIN.

Eh! venez, monsieur le chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je

ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Eh ! madame, donnez-lui cette satisfaction.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Madame, voilà mademoiselle votre nièce qui vous demande.

Mme PATIN.

Eh bien, allez donc, chevalier : aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vite, au moins ; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Mme PATIN.

Vous rencontreriez ma nièce par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Courons vite chez la baronne.

Mme PATIN.

Faites entrer ma nièce.

LA BRIE.

La voilà, madame.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, LISETTE, LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce monsieur-là ?

Mme PATIN.

C'est un honnête notaire qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah ma tante ! qu'il en fasse un aussi pour moi. J'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé ; et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile, ses souhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, et je venois vous en avertir.

Mme PATIN.

Eh bien, ma nièce, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

SCÈNE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente ; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder longtemps, et si votre père vient à savoir...

LUCILE.

Mon père m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

Eh! oui, oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'étoit afin qu'elle épousât monsieur Migaud, et qu'elle vous fît son héritière ; mais, en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui ! et moi, en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être riche au temps où nous sommes ? Les courtisans malaisés ne s'enrichissent point ; et ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus ; et pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE.

Eh ! qui vous répondra qu'on vous aime ? Ces jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matière d'amour.

LUCILE.

Ah ! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *impromptu* qu'il a fait pour moi. Écoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le chevalier n'est point venu chez moi ; je ne suis guère contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *impromptu.*

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah, ah ! voici la chambrière avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là ? Écoutons.

LISETTE *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé ;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je ? Voilà, je crois, les vers que le chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien ! qu'en dis-tu ?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie; et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, et...

LUCILE.

Comment donc, madame? qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là?

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous! C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE.

Ah, ah! madame, servez-vous de termes moins offensants; c'est la nièce de madame.

LA BARONNE.

Quand ce seroit madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle!

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCÈNE XI.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! par ma foi, ceci passe la raillerie, et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s'alloient couper la gorge.

Mme PATIN.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, madame? Que vous a-t-on fait, ma nièce?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre nièce, ou je la châtierai moi-même.

Mme PATIN.

Doucement, doucement, madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différent?

LUCILE.

Comment, ma tante! je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle!

LA BARONNE.

Je vais chercher le chevalier, madame, et je le dévisagerai, si je le trouve.

SCÈNE XII.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Ah, Lisette! que je suis malheureuse! Le chevalier est un perfide qui trompoit la baronne et moi; et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule, madame: c'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

Mme PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire: courons chez monsieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de chevalier; et s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je n'y comprends rien, et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu, cela est violent au moins, et je ne sais comment l'entend madame Patin; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh! monsieur, ce portier-là n'est point suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose: vous avez fait quelque ba-

gatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela ; et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud !

CRISPIN.

Là, là, monsieur, ne vous fâchez point, et dites-moi un peu de quelle espèce est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la baronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout ce désordre.

CRISPIN.

Eh bien, morbleu ! ne vous l'avois-je pas bien dit ? La baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisième, qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie : il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment diable ! est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes vers ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, monsieur (car il n'y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos fredaines), de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER.

De la baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colère épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables! vous avez passé un mauvais quart d'heure; et, sauf correction, madame la baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord; mais nous savons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN.

Le fier?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non; elle s'est emportée plus fort que jamais; et je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelque-

fois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; et comme elle ne veut qu'un mari, pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh là, monsieur, ne raillons point; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi vraiment; et, si certain dessein que j'ai dans la tête pouvoit réussir, je te donnerois à choisir d'elle ou de madame Patin.

CRISPIN.

De madame Patin? Ah, ah! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais.

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! et de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la baronne; et il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore de quelle manière?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritière considérable; mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Et à quoi la baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais, et je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tudieu! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manège que je vais faire avec celle-ci. Ah! palsambleu, laisse-moi

rire, Crispin, laisse-moi rire quand j'en devrois être malade; il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Mme PATIN.

Ah, ah! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés?

Mme PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens, et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, madame? ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

Mme PATIN.

Où en est donc le plaisant, monsieur?

LISETTE.

Voici quelque pièce nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant! Le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers : comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c'est le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies; et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles?

Mme PATIN, *à Lisette.*

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*au chevalier.*) Eh bien, monsieur! vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Mme PATIN.

Ah, scélérat !

LE CHEVALIER.

Notre baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu, madame, que c'est une incommode parente que cette baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de sa succession !

LISETTE, *à madame Patin.*

Le fripon ! la baronne est sa parente comme je le suis du grand Mogol.

Mme PATIN.

Écoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manières répondissent aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je veux lui rendre, s'il vous plaît, madame, pour en être débarrassé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe !

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par manière de conversation. Elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savoit par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avois faits pour elle.

Mme PATIN.

S'il disoit vrai, Lisette ?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame ! Et jarnonce, quand il diroit vrai pour la baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre nièce ?

CRISPIN.

Oh! patience; s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux esprits. Oui, madame, cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux esprits sont tout-à-fait communs au moins.

Mme PATIN.

Hé bien, monsieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien, madame, ils m'ont conté que le marquis des Guerrets avoit donné les vers en question à une petite grisette; que l'abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour sa maîtresse, et que deux de ces pauvres femmes s'étoient, malheureusement pour elles, trouvées avec la baronne, où il s'étoit passé une scène des plus divertissantes.

Mme PATIN.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon, elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, madame? Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui se veulent battre pour un madrigal; et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne, ne vous font point pâmer de rire?

Mme PATIN, *à Lisette.*

Je créve, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh, merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande, à genoux, mille pardons de cette faute, madame; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

Mme PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter: il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; et je jurerois bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de

ce petit passage ? (*Il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci ? (*Il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné ? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah, madame ! vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

Mme PATIN.

Ah, méchant petit homme ! à quel chagrin m'avez-vous exposée ?

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame ?

Mme PATIN.

J'étois une des actrices de cette scène que vous trouvez si plaisante.

CRISPIN.

Vous, madame ?

Mme PATIN.

Moi-même ; et c'est dans cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la baronne et moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour le coup, il y a pour en mourir, madame. Oui, je sens bien qu'il ne reste plus qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je

vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

Mme PATIN.

Levez-vous, levez-vous, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme!

LE CHEVALIER.

Ah, madame! que je mérite peu...

Mme PATIN.

Ah, petit cruel! à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit? Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de monsieur Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras mêmes de la justice, et je me ferai la plus sanglante affaire...

Mme PATIN.

Non, non, chevalier; laissez-le en repos: le pauvre homme ne sera que trop malheureux de nè me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'auroit, si j'avois trouvé mon beau-frère chez lui: heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah, je respire! Je viens donc de l'échapper belle, madame?

Mme PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Eh fi, madame ! ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paie incessamment : madame, je vous en conjure.

Mme PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, chevalier, venez dans mon cabinet.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Voilà monsieur Serrefort qui monte.

Mme PATIN.

Ah, bon Dieu ! comment ferons-nous ? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles ?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle.

Mme PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

Mme PATIN.

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCÈNE IV.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'aviez demandé.

Mme PATIN.

On vous a dit vrai, monsieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai, de mon côté, quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Mme PATIN.

Quelle affaire, monsieur? L'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, et de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais on nous a fait parler, à monsieur Migaud et à moi, pour le différent que vous avez eu avec cette marquise.

Mme PATIN.

Hé bien! monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances? C'est à vous à en faire, s'il vous plaît, et il n'y a point à hésiter même.

Mme PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée! Ah! vraiment, on voit bien que vous ne savez guère les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par là si je sais ce que c'est.

Mme PATIN.

Des articles! des articles! Ah! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant,

dès articles! Vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, madame.

Mme PATIN.

Écoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT *lit.*

Premièrement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue.

Mme PATIN.

Modestement!

M. SERREFORT.

Oui, madame, modestement; en robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Mme PATIN.

Oh! pour l'article de la queue, je suis déja sa très humble servante, et je ne rognerois pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT.

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

Mme PATIN.

Un laquais de garde, monsieur! un laquais de

garde ! Il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, *continuant de lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

Mme PATIN.

Non, monsieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout sur-tout : ce ne sera pas sans mumurer, cela ne se pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*Il lit.*) Quand la marquise sera visible....

Mme PATIN.

Hé fi, monsieur! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, madame! Mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernières paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer ?

Mme PATIN.

Par son écuyer, monsieur! par son écuyer! Oh! vraiment, il faut attendre à faire cet accom-

modement que j'aie un écuyer comme elle ; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer! êtes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît? et ne songez-vous pas...

Mme PATIN.

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous prie : je n'aime pas les disputes ; et, pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

M. SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'est, votre entêtement continue ; il est désormais impossible de vous en corriger, et vos manières me confirment à tous moments les avis qu'on m'a donnés.

Mme PATIN.

Comment donc, monsieur? Quels avis? Avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu, madame! j'en sais plus que je n'en voudrois savoir.

Mme PATIN.

Hé bien! monsieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole

impunément ; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même dérèglement d'esprit où vous êtes, et que son père l'ait souffert sans ressentiment.

Mme PATIN.

Quel discours est-ce là ? Que voulez-vous dire ? Suis-je une déréglée, s'il vous plaît ? Écoutez, monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez ; prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Écoutez, madame Patin, il n'y a qu'un mot qui serve : je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos noces : je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espèce de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi ; mais nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

Mme PATIN.

Oh bien ! monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, monsieur Serrefort ; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh! ventrebleu, madame, j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment; et je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

Mme PATIN.

Et pour moi, qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai de descendre l'escalier tout au plus vite, et de ne pas regarder derrière vous.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

Mme PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame Patin.

Mme PATIN.

Je n'en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

Mme PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Hé bon Dieu ! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? quel acharnement à me persécuter, Lisette ! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh ! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

Mme PATIN.

N'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Parceque monsieur le chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure : cela est bien impertinent, madame.

Mme PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE.

Bon; quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

Mme PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le chevalier

ne vienne à connoître monsieur Serrefort, et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin !

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Plaît-il, madame ?

Mme PATIN.

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, madame ?

Mme PATIN.

Non : va vite ; j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, madame, qu'il seroit à propos qu'il rendît au plus tôt à madame la baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

Mme PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois soin de les lui porter, si vous vouliez.

Mme PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je le lui dirai, madame.

SCÈNE VII.

CRISPIN.

Oh çà, puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà monsieur le chevalier de Ville-Fontaine en train d'attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille baronne ; il n'y a pas grand mal à ces deux articles : mais c'est pour enlever une petite fille ; il y a quelque chose à dire à celui-là : la justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre ; monsieur le chevalier se tirera d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme : cela ne vaudroit pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends

pas. S'il étoit vrai que madame la baronne ne voulût qu'un mari, je serois son fait aussi bien qu'un autre ; elle pourroit bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire ; et selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien ; madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle, en quelque façon ; et si ce n'étoit que vous donnez des commissions à mon père, à mon cousin et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirois pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment ? Sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage ?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'étoit possible. Dans les commencements, j'ai

cru qu'elle se moquoit ; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin : madame est dans son cabinet, qui compte de l'argent, dont monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire, et il viendra ici dans une petite demi-heure avec son notaire : c'est l'ordre de madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse !

LISETTE.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces, sans en avoir été prié.

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guère.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leurs desseins.

M. SERREFORT.

Comment donc ? qu'as-tu fait encore ?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du chevalier que madame votre belle-sœur, pour le moins. Je l'ai fait

avertir, par un solliciteur de procès qui est mon compère, de tout ce qui se prépare ici, et je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh! ventrebleu, ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déja dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah, la double enragée! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connoissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinsses?

LISETTE.

Non; mais c'est elle qui lui conseille de vous

donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable !

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vite, et tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Le chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, madame.

Mme PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à monsieur le chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Mme PATIN.

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, et il n'auroit pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, madame, je ne m'accommoderois guère, pour moi, d'un homme comme monsieur le chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Eh! mort de ma vie, vous êtes toujours sur des épines.

Mme PATIN.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusque-là le chevalier me paroît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enlève.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

Mme PATIN.

N'a-t-on point eu des nouvelles de ma niéce?

LISETTE.

Non, madame.

Mme PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, madame?

Mme PATIN.

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE, *à part.*

La bonne personne!

Mme PATIN.

Il se mangeroit les pouces de rage. Mais qu'est-ce que ceci? La baronne à l'heure qu'il est? Eh! grand Dieu, n'en serai-je jamais défaite?

SCÈNE III.

LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bonsoir, madame.

Mme PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déja la baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, madame : où est donc monsieur le chevalier ?

Mme PATIN.

Monsieur le chevalier, madame ? Monsieur le chevalier n'est pas toujours chez moi ; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, madame ; et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

Mme PATIN.

Au moins, madame, il n'est pas l'heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh ! vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent, et j'ai bien autre chose en tête. (*à Lisette.*) Oh çà, çà, détalez, s'il vous plaît, ma mie ; et allez voir là-dehors si j'y suis.

Mme PATIN.

Comment donc ? que veut-elle dire ? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltrone, vous avez peur ?

Mme PATIN.

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

Mme PATIN.

Ah, bon Dieu! des épées, madame! venez-vous ici pour m'assassiner?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Mme PATIN.

Moi, madame, prendre une épée! Eh, pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

Mme PATIN.

Moi, je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je veux vous tuer, moi.

Mme PATIN.

Hé, bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, madame? ce que vous m'avez fait?

Mme PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnements, ma bonne amie: vous m'enlevez le chevalier; il est à moi, ce chevalier, aussi bien que mon moulin, et c'est une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Mme PATIN.

Quoi, madame! c'est monsieur le chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, madame, et il faut me le céder ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

Mme PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette! et comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE.

Oh, jour de Dieu! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

Mme PATIN.

Ah, je suis morte! Au voleur, à l'aide, on m'assassine.

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grace, grace, madame.

LA BARONNE.

Ame basse!

Mme PATIN.

Holà, Jasmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Pensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà!

LISETTE.

Hé, paix, madame! Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'est-ce qui gnia, madame? Morguène à qui en avez-vous? Comme vous gueulez!

Mme PATIN.

Ah! mes enfants! jetez-moi madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Mme PATIN.

Hé bien, la, madame la baronne, descendez

par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite bourgeoise! refuser l'honneur de se mesurer avec une baronne!

LISETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oseroit tirer l'épée! Merci de ma vie! je m'en vais chercher le chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé! madame...

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Hé! laisse-la faire, Lisette: j'aime bien mieux qu'elle aille le chercher que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison; mais, madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Mme PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre, et quand le chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui; et je crois que si je n'avois pas appelé du secours elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE.

Je le crois vraiment. Et savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

Mme PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

Mme PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah, ma tante! je viens d'avoir une belle frayeur!

Mme PATIN.

Elle a rencontré la baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et vous demander un asile contre la violence et les injustices de mon père.

Mme PATIN.

Comment donc, ma nièce? Que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE.

Ah, ma tante! qu'on est malheureuse d'être fille d'un père comme celui-là!

Mme PATIN.

Mais encore qu'y a-t-il de nouveau? qu'est-il arrivé?

LUCILE.

Hé! ne le devinez-vous pas, ma tante? il a trouvé au logis ce monsieur qui m'aime: Marton, la fille de chambre de ma mère, l'avoit fait entrer par la porte du jardin.

Mme PATIN.

Hé bien, ma nièce, qu'a fait votre père?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la manière la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

Mme PATIN.

Il ne l'a pas frappé, peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé; mais ce qui me fâche le plus, c'est que mon père m'a donné ces deux soufflets devant lui.

Mme PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous; et j'ai bien résolu de m'en venger.

Mme PATIN.

Hé bien, ma nièce, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurois besoin d'un bon conseil, ma tante.

Mme PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma tante, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Mme PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma nièce! il ne faut pas manquer cette affaire faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son

intendant, et il doit se rendre, dans son carrosse, à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée; mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

Mme PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma nièce : dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah, ma bonne tante! que je vous ai d'obligation! Mais il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Mme PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas.*) Je vais l'envoyer chez monsieur Migaud; la fête ne seroit pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre

conseil que je me laisse enlever; et je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

Mme PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, MADAME PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Dès que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez madame Patin.

LUCILE, *au chevalier.*

Ah! monsieur, vous voilà? Qui vous a déja dit que j'étois ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Crispin, quel incident! c'est ma petite brune!

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite brune!

LUCILE.

Voilà, ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante!

CRISPIN.

Aïe, aïe, aïe, ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

Mme PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma nièce?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'avois prié mademoiselle votre nièce de...

Mme PATIN.

Quoi, monsieur! il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah, ma tante! que dites-vous là? Vous me trahissez, ma tante; vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

Mme PATIN.

Ah! ma pauvre nièce, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

Mme PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, monsieur, c'est le plus sûr.

Mme PATIN.

Voir constamment disposer toute chose pour m'épouser, et se proposer, le même jour, d'enlever ma nièce!

LUCILE.

Quoi, ma tante!...

Mme PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh! parbleu, je voudrois bien, pour la rareté du fait, qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

Mme PATIN.

Pourquoi nous choisissois-tu l'une et l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, monsieur, répondez.

Mme PATIN.

Parle, parle, perfide!

LE CHEVALIER.

Hé! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous l'imaginez, et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici?

Mme PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie?

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte, et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre nièce?

CRISPIN.

Diable! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colère.

LUCILE.

Hé! seriez-vous pour cela moins coupable? en serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras; irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

Mme PATIN.

Hé! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma nièce?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, madame, regardez-la bien : sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN, *à part.*

Je commence à croire qu'il en sortira à son

honneur : quand les dames querellent longtemps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites; je ne lui suis pas indifférent : peut-on être insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN, *à part.*

Il aura raison, à la fin.

Mme PATIN, *à Lucile.*

Ah, petite coquette! ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante! il n'aimeroit que moi sans vos quarante mille livres de rente. C'est moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh, mesdames! il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s'il est vrai que vous m'aimez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader fasse un effort sur elle-même et me cède à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point ne sera pas la plus malheureuse.

Mme PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat, mais j'aimerois mieux que ma nièce fût morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime ; mais pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN, *à part.*

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma tante, voilà mon père que j'entends.

Mme PATIN.

Cachez-vous vite, monsieur le chevalier.

SCÈNE VII.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au chevalier.*

Non, non, monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah, ah! madame ma belle-sœur, c'est donc là ce monsieur le chevalier que vous voulez épouser?

Mme PATIN.

Oui, monsieur, c'est ce même chevalier que

mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui sans moi seroit peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je? c'est le même homme que j'ai trouvé chez moi.

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi, monsieur, en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille! c'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur! au contraire; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez, de ces deux dames, celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCÈNE VIII.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à madame Patin.*

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose; je n'ai point perdu de temps.

Mme PATIN.

Oui, monsieur, il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, madame?

Mme PATIN.

Voilà ma main, monsieur, et dès demain je vous épouse, pourvu qu'en même temps monsieur votre fils épouse ma nièce.

M. MIGAUD.

Ah, madame! que cette condition me fait plaisir!

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article, et

ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis, mon père, je ferai tout ce que vous voudrez.

Mme PATIN, *au chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma nièce, perfide!

LUCILE, *au chevalier.*

Vous ne serez jamais le mari de ma tante pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien, monsieur, ne savez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN DU CHEVALIER A LA MODE.

LA MAISON
DE CAMPAGNE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 27 janvier 1688.

PERSONNAGES.

M. BERNARD.
MADAME BERNARD.
MARIANE, fille de M. Bernard.
ÉRASTE, amant de Mariane.
LA FLECHE, valet d'Éraste.
DORANTE, frère de Mariane.
LISETTE, suivante de Mariane.
LE MARQUIS, Gascon.
LE BARON, ami du Marquis.
THIBAUT, portier de M. Bernard.
M. GRIFFARD, ami de M. Bernard.
NICOLE, cuisinière de M. Bernard.
TROIS HOBEREAUX.
UN SOLDAT.
UN COUSIN de M. Bernard.
UNE COUSINE de M. Bernard.

LA MAISON DE CAMPAGNE, COMÉDIE.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LA FLECHE, LISETTE.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, si vous avez quelque considération pour elle, retournez à Paris, et qu'on ne vous voie point ici.

ÉRASTE.

Ma pauvre Lisette, que je lui parle un moment, que je la voie seulement, je t'en conjure.

LISETTE.

Mais vous êtes le maître; vous voilà dans le logis, il ne tient qu'à vous d'y demeurer. Je crois même que si Mariane vous y savoit, elle auroit peut-être autant d'empressement de vous voir et de vous parler que vous en témoignez vous-même.

ÉRASTE.

Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un et à l'autre?

LISETTE.

C'est que j'en sais les conséquences. Dès que vous serez ensemble, vous ne pourrez vous résoudre à vous quitter : quelqu'un vous surprendra ; et où en serons-nous, s'il vous plaît ?

LA FLÈCHE.

Eh bien ! quand on nous surprendra, nous jettera-t-on par les fenêtres ?

LISETTE.

Non ; mais on me mettra à la porte, et on enverra Mariane dans un couvent.

ÉRASTE.

Et n'y seroit-elle pas moins gênée que dans la maison de son père ?

LISETTE.

Oh ! vraiment non, elle n'y seroit pas moins gênée. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde.

ÉRASTE.

Mais ne suis-je pas bien malheureux ? Ce logis est ouvert à tout le monde, et je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

LISETTE.

C'est que vous êtes un épouseux, vous, et que monsieur Bernard ne veut point de gens qui épousent.

LA FLÈCHE.

Et que veut-il donc, de par tous les diables?

LISETTE.

Ce qu'il veut? C'est un ladre, qui veut garder sa fille et son argent pour lui.

LA FLÈCHE.

Oh! il veut, il veut! Nous ne voulons pas, nous. Pour l'argent, passe; mais pour la fille, si elle vouloit prendre de mes almanachs, je défierois bien un régiment de pères de la garder.

LISETTE.

Elle n'en prendra pas, je t'en réponds.

LA FLÈCHE.

Tant pis : nous ne venons pourtant ici que pour cela, mon maître et moi; et si vous faisiez bien l'une et l'autre, sans tant faire de façons, il enlèveroit ta maîtresse, je t'enlèverois, moi : ce seroit justement partie carrée, et nous vous ferions voir du pays, je t'en réponds.

LISETTE.

Quoi, mort de ma vie! vous seriez assez hardis de vous jouer à la justice, et d'enlever la fille d'un gentilhomme de robe? Et toi, maroufle, tu as l'effronterie de me proposer...!

LA FLÈCHE.

Oh, oh! tu vas faire la dragonne de vertu, comme à ton ordinaire Fais-nous, fais-nous parler à ta

maîtresse; elle sera peut-être plus raisonnable.

ÉRASTE.

Mais est-il possible, Lisette, que son frère ne soit point ici? il est de mes intimes, et, malgré l'entêtement de son père...

LISETTE.

Je vous ai déja dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis: il ne fait guère d'ordures au logis, vraiment; et ce n'est pas sa fille seule que notre vieil avaricieux fait enrager: il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur; sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raison. Il ne veut voir personne chez lui; ce seroit lui arracher l'ame que de tuer un lapin dans sa garenne, et il se désespère autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

ÉRASTE.

Vous vous ennuyez donc furieusement ici?

LISETTE.

Pas trop; mais le vieux penard se désespère souvent; car, il a beau faire et beau dire, madame sa femme va toujours son train. Le petit homme crève de dépit, et Mariane et moi pâtissons de ses chagrins. Mais tout est perdu, j'entends quelqu'un; c'est lui peut-être.

ÉRASTE.

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part?

LA FLÈCHE.

Maugrebleu du sot homme, qui ne veut pas qu'on épouse sa fille!

LISETTE.

Fourrez-vous tous deux sous ce degré, et allez-vous-en dès qu'il n'y aura plus personne ici.

SCÈNE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

Ah, ah! c'est vous?

MARIANE.

Il y a une heure que je te cherche, Lisette. Ne sais-tu qui sont ces personnes qui se promènent dans le jardin, et que ma belle-mère est allée joindre?

LISETTE.

Non; mais je voudrois bien que monsieur votre père fût allé les joindre aussi.

MARIANE.

Je crois qu'il ne sera guère content de cette visite.

LISETTE.

Eh! tenez, tenez, en voici une dont il sera bien moins satisfait, en cas qu'il la sache.

SCÈNE III.

MARIANE, ÉRASTE, LISETTE, LA FLÈCHE.

MARIANE.

Ah ciel!

LISETTE.

Dites-vous vitement deux ou trois paroles, et je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANE.

A quoi m'exposez-vous, Éraste? et que venez-vous faire ici?

ÉRASTE.

J'y viens mourir, madame, puisque vous me recevez avec tant de surprise, et que ma présence vous fait si peu de plaisir.

MARIANE.

Ah, Éraste! elle m'en fait assez pour vous pardonner tous les chagrins qui m'arriveront si mon père sait que je vous ai seulement parlé.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je devienne, madame?

MARIANE.

Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mère dont je

ménage l'amitié par ma complaisance; elle me témoigne mille bontés que je n'en devois pas attendre, et je crois même qu'elle seroit peut-être dans nos intérêts, si j'avois la force de lui avouer que je vous aime.

ÉRASTE.

Eh bien, madame, nous n'avons donc rien à craindre de sa part, et votre frère est de mes amis. Sur cette confiance, ne pouvons-nous point hasarder que je demeure ici quelques jours? Je me cacherai où l'on voudra.

LA FLÈCHE.

Oui, mais aura-t-on soin de nous apporter à manger?

ÉRASTE.

Eh! tais-toi. Je vous jure, belle Mariane, qu'on ne le saura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'importe, pourvu que je sois dans la même maison où vous êtes.

LA FLÈCHE.

Cette pendarde de Lisette nous fera faire diète, je vous en avertis.

ÉRASTE.

Je ne sortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis, pourvu que je vous voie un seul moment par jour. Adorable Mariane, ne me refusez point cette grace, je vous en conjure.

MARIANE.

Cela ne se peut, Éraste, et vous ne devriez point m'en faire la proposition.

ÉRASTE.

Quoi! vous voulez que je retourne à Paris?

LISETTE.

Oui, s'il vous plaît, et tout au plus vite. Et vous, tirez de ce côté, voilà votre père qui vient droit ici.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je fasse?

LISETTE.

Que vous partiez.

MARIANE.

Demeurez dans le village, et qu'on ne sache point que vous y êtes.

LISETTE.

Détalez donc.

ÉRASTE.

Pourrai-je vous voir quelquefois?

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Je ne saurois vous en répondre.

LISETTE.

Dépêchez-vous donc.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous?

LISETTE.

Peut-être.

MARIANE.

Si je le puis.

LISETTE.

Ils n'auront jamais fait.

ÉRASTE.

Si je suis seulement deux heures sans apprendre de vos nouvelles...

LISETTE.

Vous ne vous en irez pas !

MARIANE.

Ne faites point d'extravagance.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie ! voilà votre père sur nos talons.

SCÈNE IV.

M. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD.

Ah, bourreau ! qu'as-tu fait ? Et tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même ? Coquin, ne t'avois-je pas donné ordre...?

THIBAUT.

Eh bien, d'accord ; vous m'avez baillé ordre que je ne laississe entrer personne dans la mai-

son, et votre femme m'a baillé ordre que je laississe entrer tout le monde : comment diable voulez-vous que je fasse ?

M. BERNARD.

Que tu m'obéisses, traître.

THIBAUT.

Eh morguoi ! de quoi vous boutez-vous en peine ? ce n'est pas vous qu'ils demandont, c'est elle.

M. BERNARD.

Et c'est par cette raison-là, marouфle !

THIBAUT.

Tenez, monsieur, j'aime mieux vous chagriner que votre femme ; et quoique vous soyais bien diable, alle est, morgué, sans comparaison, plus diable que vous quand alle s'y met.

M. BERNARD.

Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens çà, parle-moi un peu ; écoute.

THIBAUT.

Mais ne nous boutons donc point en colère : vous êtes toujours de mauvaise himeur.

M. BERNARD.

Qui sont ces gens qui viennent d'arriver ?

THIBAUT.

Oh ! ventregué, après ceux-là il faut tirer l'é-

chelle, et ce sont les plus belles phylosomies de parsonnes que j'aie jamais vues.

M. BERNARD.

Combien sont-ils ?

THIBAUT.

Quatre : deux gros monsieux qui m'ont la meine d'aimer bien la joie, avec deux belles dames qui ne la haïssont pas, je crois.

M. BERNARD.

Tu ne sais comme on les appelle ?

THIBAUT.

Non ; mais ils sont venus dans un biau carrosse tout doré, avec six gros chevaux, et je ne sais combien de laquais derrière.

M. BERNARD.

Et tout cet équipage est chez moi ?

THIBAUT.

Non : le cocher est allé bouter le carrosse sous queuque hangar, dans le village ; car tous les vôtres sont pleins de jarbes ; mais il ramènera les chevaux, et j'ai dit que vous aviais une belle étable, où il en tiendroit plus de vingt-quatre.

M. BERNARD.

Ah, le pendard !

THIBAUT.

Vous serez, morgué, ravi d'envisager ces che-

vaux-là ; je n'en ai jamais vu de si gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

M. BERNARD.

Il n'y a pas moyen d'y résister; et depuis que ma pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maison de campagne, j'y ai dépensé, en moins d'un été, mon revenu de quatre années.

THIBAUT.

Morguoi! vous vous divartissez bien aussi : toujours grand'chère et biau feu; la maison ne désemplit point, et n'an vous viant voir de partout; jarnigué, c'est qu'an vous aime.

M. BERNARD.

Eh! oui, oui, l'on m'aime; mais je voudrois bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT.

Il faut que ce soit un sort, voyez-vous; et sti qui vous a vendu la maison étoit parguenne aussi embarrassé que vous : on l'aimoit tout de même, et il ne vouloit pas n'an plus qu'an l'aimît.

M. BERNARD.

Si j'avois bien su cela...

SCÈNE V.

M. BERNARD, THIBAUT, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, madame est dans le jardin avec des dames et des messieurs qui vous demandent.

M. BERNARD.

Que le diable les emporte! j'ai bien affaire de leur visite. Eh! qui sont-ils encore?

LISETTE.

Il y a ce gros abbé qui est si long-temps à table, et qui boit tant sans s'enivrer, avec un autre monsieur.

M. BERNARD.

Fort bien!

THIBAUT.

Je vous le disois bian qu'il avoit l'air d'un bon vivant.

LISETTE.

Et puis cette jeune marquise qui gagna l'autre jour l'argent de madame.

M. BERNARD.

Ah, juste ciel!

LISETTE.

Elle est avec cette autre dame qui est de si bonne humeur.

M. BERNARD.

Qui?

LISETTE.

Et, la, celle qui, en riant, vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de Hollande, parce-qu'elle disoit qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT.

Cela étoit bouffon.

M. BERNARD.

Ne me voilà pas mal! Et comment madame a-t-elle reçu ces gens-là?

LISETTE.

Oh! elle paroît bien fâchée contre eux.

M. BERNARD.

Oui?

LISETTE.

Oui; car ils lui ont dit qu'ils ne seroient ici que huit jours.

M. BERNARD.

Comment, huit jours? Oh! ventrebleu, je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si long-temps. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin?

LISETTE.

Oui, monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

M. BERNARD.

Huit jours, morbleu! huit jours! quatre personnes, six chevaux, et un tas de valets! Mais, ventrebleu, faudra-t-il que j'aie des pensionnaires comme ceux-là? Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-ci encore?

SCÈNE VI.

M. BERNARD, THIBAUT, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'est de la part de monsieur votre neveu, monsieur.

M. BERNARD.

Eh bien, va; je lui donne le bonjour, mon enfant.

LE SOLDAT.

Il viendra demain dîner avec vous, monsieur.

M. BERNARD.

Je ne dîne point demain, j'ai des affaires.

LE SOLDAT.

Voilà un faisan et quelques perdreaux qu'il vous envoie.

M. BERNARD.

Ah, ah! mon neveu sait mieux vivre que les autres, encore. (*à Thibaut.*) Prends ce gibier, toi, et qu'on le mette fraîchement.

LE SOLDAT.

Il amènera deux ou trois de nos capitaines avec lui.

M. BERNARD.

Comment diable! deux ou trois capitaines! Écoute, écoute, je t'avois bien dit d'abord que j'aurois demain des affaires : tiens, reprends ton gibier, mon ami, et dis à mon neveu...

LE SOLDAT.

Oh! ça ne fait rien; ils ne laisseront pas de venir. Ils s'ennuient comme tout à ce camp, et votre maison leur vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

M. BERNARD.

Ah! j'enrage. Comment, morbleu! il m'envoie un faisan et quatre perdreaux, et il m'amène cinq ou six bouches à nourrir!

SCÈNE VII.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire; mais, si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules jusque dans votre basse-cour.

M. BERNARD.

Comment donc! que veux-tu dire?

M. GRIFFARD.

On a chassé toute la journée dans votre petit bois, et ils sont venus tirer jusque dans votre clos. Est-ce que vous n'avez pas entendu?

M. BERNARD.

Non, vraiment. Et d'où vient qu'on ne leur a point ôté leur fusil? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle?

M. GRIFFARD.

Bon, bon! ils sont trois ou quatre grands escogriffes de ce camp, et monsieur votre neveu est avec eux.

M. BERNARD.

Mon neveu, dis-tu?

M. GRIFFARD.

Oui, monsieur.

M. BERNARD.

Ah, le traître! Il m'envoie du gibier qui ne lui coûte guère.

M. GRIFFARD.

Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer; et leurs valets en sont si chargés, qu'ils ne sauroient marcher.

M. BERNARD.

Mais ne suis-je pas bien misérable de me voir

ainsi piller de tous les côtés, et d'avoir une carogne de femme qui veut encore que je fasse bonne mine malgré que j'en aie? Mon pauvre monsieur Griffard...

M. GRIFFARD.

Monsieur.

M. BERNARD.

Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci, mon enfant.

M. GRIFFARD.

Volontiers, monsieur; et le cœur me saigne de voir manger votre bien par mille gens qui croient encore vous faire trop d'honneur.

M. BERNARD.

Cela est horrible : mais n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela?

M. GRIFFARD.

Je ne viendrois jamais ici, si j'étois en votre place.

M. BERNARD.

Oui; mais ma femme y seroit toute seule, et ce seroit bien pis encore; elle mettroit tout par écuelles.

M. GRIFFARD.

C'est bien dit. Que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison aussi?

M. BERNARD.

Je ne trouve point à la vendre, elle est trop décriée ; et j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

M. GRIFFARD.

D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles, et n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

M. BERNARD.

Eh! ne l'ai-je pas déja voulu faire? mais cela n'a servi de rien.

M. GRIFFARD.

On ne resteroit point à coucher chez vous, et les gens qui viendroient vous voir n'y viendroient qu'en passant du moins.

M. BERNARD.

Point du tout : ma coquine les fait rester, et tout le monde couche dans ma grange comme par divertissement. J'en suis pour ma paille et mon blé ; et quand je m'en fâche, elle me dit que je suis un brutal, et que je ne sais pas vivre.

M. GRIFFARD.

Oh bien! monsieur, je n'y sais donc qu'un remède.

M. BERNARD.

Et quel est-il? parle.

M. GRIFFARD.

Je mettrois le feu à la maison; je crois que vous gagneriez encore. Mais qui est ce monsieur-là?

M. BERNARD.

Je ne le connois point.

SCÈNE VIII.

M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant gascon.*

Mon cher monsieur, votre très humble serviteur.

M. BERNARD.

Monsieur, je vous donne le bonjour.

LE MARQUIS.

Vous me méconnoissez, à ce que je puis voir?

M. BERNARD.

Oui, monsieur, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Il y a pourtant long-temps que j'ai dessein de boire avec vous.

M. BERNARD.

Ce n'est pas une conséquence; et...

LE MARQUIS.

J'ai laissé les dames avec ce gros coquin d'abbé;

elles vont jouer au lansquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne suis point joueur, je me range auprès du maître du logis; et je vous jure que, sans l'envie que j'avois de le connoître, je n'aurois pas fait ce petit voyage.

M. BERNARD, *à part.*

Eh! qui diable t'a prié de le faire?

LE MARQUIS.

Savez-vous que c'est un bijou que votre petite maison, hem?

M. BERNARD.

C'est un bijou dont je voudrois bien retirer mon argent.

LE MARQUIS.

Plaît-il? hem? n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci pour recevoir ses amis? Vous ne manquez point de bonne compagnie, sans doute?

M. BERNARD.

Oui, monsieur; mais j'aime fort mon petit particulier, pour moi.

LE MARQUIS.

Il faut de bon vin sur-tout; et sans le bon vin et la bonne chère, par ma foi, je dis fi de la campagne.

M. BERNARD.

Oh bien! mon vin ne vaut rien du tout, et la

chère que l'on fait ici ne devroit point attirer tant de gens.

LE MARQUIS.

Eh! allons, allons, vous êtes un compère qui avez l'air de vous bien traiter, et nous savons que votre épouse est d'un goût délicat sur tout.

SCÈNE IX.

THIBAUT, M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

Monsieur?

M. BERNARD.

Qu'est-ce?

THIBAUT.

C'est monsieur le baron de Messy, qui a perdu son oisel avec des grelots. Il dit qu'il est parché sur un des arbres du jardin: ne voulez-vous pas qu'on li rende?

LE MARQUIS.

Le baron de Messy?

SCÈNE X.

M. BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

LE BARON.

Je vous demande pardon, monsieur, et j'ai à me reprocher que ce soit une occasion comme celle-ci qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD.

Vous vous moquez de moi, monsieur; et, pour être voisins, il n'est pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

THIBAUT.

Je m'en vas avec vos garçons raveindre votre oisel; ne vous boutez pas en peine.

LE BARON.

Comment vous trouvez-vous du séjour de la campagne?

M. BERNARD.

Fort mal, je vous jure; et j'en suis déja si las...

LE MARQUIS.

Eh! vraiment, justement, c'est le baron, c'est lui-même!

LE BARON.

Et c'est vous, mon pauvre marquis! Nous ne

nous sommes point vus depuis l'académie, je crois.

LE MARQUIS.

Sandis, mon cher, voilà une des plus heureuses rencontres que j'aie eues de ma vie.

M. GRIFFARD, *bas, à M. Bernard.*

Ces deux messieurs sont fort bons amis.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.*

Oui, je vois fort bien qu'ils se connoissent; mais je n'en connois pas un, moi.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la province. Je te félicite, baron, d'avoir un voisin comme monsieur.

LE BARON.

C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

M. BERNARD.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Cadédis, vous serez amis, et je veux former les nœuds de cette amitié, moi.

LE BARON.

C'est une grace que je te demande.

LE MARQUIS.

Mordi, je te l'accorde, et sans remise. Nous

sommes ici bonne compagnie; renvoie ton équipage, et passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi?

LE MARQUIS.

Hem? Je ne barguigne point, comme vous voyez, et je suis sûr que vous me saurez gré de me saisir ainsi de l'occasion; la dame du logis ne me querellera pas non plus, je crois. Baron, te faudra-t-il beaucoup prier pour te faire demeurer à la cour de cette princesse?

M. BERNARD.

Si cet homme-là connoît toute la noblesse du pays, il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

SCÈNE XI.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *à madame Bernard.*

Madame, voilà un gentilhomme que je vous présente.

LE BARON.

Je suis bien heureux, madame, d'être voisin

d'une si belle personne, et le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me sera désormais plus précieux que les plus belles terres du monde.

Mme BERNARD.

Monsieur, je suis votre très humble servante.

LE MARQUIS.

Ce baron n'est point fat, au moins : je le débauche, madame, et je le fais rester ici.

Mme BERNARD.

Vous ne sauriez faire plus de plaisir à monsieur et à moi.

M. BERNARD, *bas, à madame Bernard.*

Vous en avez menti, carogne, et vous savez bien le contraire.

LE BARON.

J'ai bien du regret, madame, de ne pouvoir pas profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai chez moi quelques dames de mes parentes, que je ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS.

Bon! tu te moques. Il a chez lui des dames, et nous avons des dames ici : joignons toutes nos dames ensemble. Çà, baron, sans façon, envoyons chercher les tiennes. Plus on est de fous, plus on rit.

M. BERNARD, *bas.*

Voilà un expédient admirable. J'enrage!

LE BARON.

Il faut donc que je les aille prendre moi-même.

M. BERNARD.

Fort bien.

LE BARON.

Vous le voulez absolument, au moins?

M. BERNARD.

Point du tout; et si cela vous gêne, je vous assure que de mon côté...

SCÈNE XII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

Monsieur, votre oisel est retrouvé, et n'an lui a rebouté sa calotte.

LE BARON.

Je ne vous dis point adieu, et nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS.

Dépêche, au moins; je ne me puis passer de toi.

SCÈNE XIII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS.

M. BERNARD, *bas, à madame Bernard.*

Morbleu, madame, vous êtes cause que je ne suis pas le maître chez moi.

Mme BERNARD.

Ne deviendrez-vous jamais raisonnable?

LE MARQUIS.

Il est bon homme, le baron. Un peu trop façonnier d'abord; cela n'est point du goût du siècle. Vivent, vivent, morbleu, les gens de chez nous, pour être francs et généreux! depuis que je suis à Paris, j'ai réformé moi seul la moitié de la cour.

Mme BERNARD.

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable.

LE MARQUIS.

Toujours un pied en l'air: et donc, ces belles, qu'en avez-vous fait?

Mme BERNARD.

Elles sont encore au jeu, et Mariane joue pour moi.

LE MARQUIS.

Vous avez quelques affaires ensemble, madame. Au moins, point de dépense superflue; nous avons plus d'un jour à vivre ensemble.

Mme BERNARD.

Que vous êtes badin!

M. BERNARD.

Le pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Non, sans façon. La pièce de boucherie, cela suffit. Vous avez la basse-cour, le gibier ne vous manque pas; il ne vous faut point d'autre extraordinaire. Adieu.

M. BERNARD.

Si j'étois bien le maître, tu n'aurois pas seulement du pain des valets.

SCÈNE XIV.

M. BERNARD, MADAME BERNARD.

Mme BERNARD.

Vous serez toujours de la même humeur, et désormais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD.

Non, morbleu, il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurai bientôt plus de quoi vivre.

Je voudrois déja que cela fût, pour ne plus voir tout ceci.

Mme BERNARD.

Mais vous prêchez toujours misère.

M. BERNARD.

C'est que vous m'y plongez dans la misère.

Mme BERNARD.

En vérité, monsieur, cela est horrible! et il semble que je ne sois devenue votre femme que pour être déshonorée dans le monde par vos manières.

M. BERNARD.

Eh ventrebleu, madame, je suis ruiné par les vôtres, moi.

Mme BERNARD.

Si vous saviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous?

M. BERNARD.

Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites?

Mme BERNARD.

Il n'y a pas jusques à vos paysans qui se plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

M. BERNARD.

Oui, morbleu! et je voudrois que les trous et

les ornières fissent casser le cou à tous ceux qui viennent ici.

Mme BERNARD.

Voilà de beaux souhaits, vraiment! Mais finissons. Ne venez-vous pas joindre la compagnie?

M. BERNARD.

Non, madame, et la compagnie ne me plaît pas.

SCÈNE XV.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LISETTE.

LISETTE.

Voilà madame la comtesse de Préfané qui s'en alloit en Bourgogne; elle vient de verser à cent pas d'ici.

Mme BERNARD.

La pauvre femme! n'est-elle point blessée?

LISETTE.

Non, madame; mais son carrosse est bien rompu.

M. BERNARD.

Eh bien! qu'on le raccommode.

LISETTE.

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

Mme BERNARD.

Je suis à demi consolée de cet accident, puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

M. BERNARD.

Quoi! vous allez...

Mme BERNARD.

Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité?

M. BERNARD.

Si l'on peut s'en dispenser!

Mme BERNARD.

Voilà ce que font vos trous et vos ornières.

M. BERNARD.

Vous êtes bien aise d'avoir cela à me dire, morbleu!

SCÈNE XVI.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN.

Bonjour, ma cousine.

Mme BERNARD.

Ah, ah! bonjour, chonchon, bonjour. Tenez, voilà votre cousin que vous allez faire bien aise. (*Elle rentre.*)

LE COUSIN.

Oh! je m'en doute bien. Bonjour, mon cousin.

M. BERNARD.

Bonjour... Courage!

LE COUSIN.

Voilà ma sœur, que j'ai amenée dans une carriole.

LA COUSINE.

Bonjour, mon cousin.

LE COUSIN.

Nous avons pensé mourir tous deux, et nous venons achever d'être malades chez vous.

M. BERNARD.

Comment donc?

LE COUSIN.

Nous venons un peu prendre l'air, pendant quinze jours ou trois semaines, pour nous remettre un peu.

M. BERNARD.

L'air de ce pays-ci ne vaut rien.

LA COUSINE.

Mon père dit qu'il est admirable.

LE COUSIN.

Je vous aurois bien amené mon autre sœur, avec mon petit frère; mais la carriole étoit trop petite, et ils ne viendront qu'après-demain, avec ma mère.

M. BERNARD.

Oui? (*bas.*) Maugrebleu de la chienne de parenté!

LE COUSIN.

Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, et puis nous irons voir ma petite cousine.

LA COUSINE.

Mais, mon frère, il faudroit prier mon cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

LE COUSIN.

Ah! oui. A propos, mon cousin, ma mère vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

M. BERNARD.

Morbleu! ceci passe la raillerie.

LA COUSINE.

Et quelquefois de petits poulets rôtis; mon frère le médecin l'a dit.

LE COUSIN.

Non pas, s'il vous plaît, ma sœur; de petites perdrix, de petites perdrix; et le médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux. N'est-ce pas, mon cousin?

(*Le cousin et la cousine sortent.*)

SCÈNE XVII.

M. BERNARD.

Ouais ! je ne sais pas ce que cela signifie, mais il semble qu'on ait dessein de me faire pièce : de petits potages, de petits poulets, de petites perdrix. Ce grand nicodème de cousin m'a plus mis en colère que tout le reste, et cependant je n'ai jamais eu la force de le lui dire ; mais c'en est trop. Allons, morbleu ! une bonne résolution : je m'en vais être homme à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déja ici ; il en arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE XVIII.

M. BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT.

Oh, palsanguoi ! monsieur, vous ne querellerez plus tant ; il viant de vous venir, morgué, une bonne aubaine : v'là ce que c'est de ne pas toujours tenir la porte farmée.

M. BERNARD.

Qu'y a-t-il ?

THIBAUT.

Je veux dire que si vous avez ici bien du monde, vous avez, morguenne, aussi de quoi les nourir.

M. BERNARD.

Comment donc?

THIBAUT.

Un cerf qui est, morguoi, gros comme un âne viant d'arriver dans votre cour tout essoufflé; quoique vous m'ayais défendu de laisser entrer parsonne, je n'ai, pargué, pas été si sot que de li farmer la porte au nez. Je l'ai bravement laissé passer, je li ai bravement ôté mon chapiau, et j'ai dit à part moi : Bon, v'là de la provision pour cheux nous, et notre maître ne sera plus si enragé.

M. BERNARD.

Eh bien?

THIBAUT.

Hé bian, hé bian, le drôle s'est allé fourrer tout au fond de l'étable, darrière un tas de foin. Il croyoit être bian caché là; mais, morgué, il n'avoit pas affaire à un gniais. Je ne sis ni fou ni étourdi, voyez-vous; et crainte qu'il ne s'en retournît comme il étoit venu, avec un bon fusil, que j'ai été chercher dans la cuisine, je lui ai sanglé un bon chinfregniau par la face, et depis il n'a pas grouillé. Hé bian, morgué, jurerez-vous contre moi d'avoir laissé entrer sti-là?

M. BERNARD.

Non, vraiment; tu as bien fait, au contraire, et tu es un garçon de bon sens, pour le coup.

THIBAUT.

Ne vous boutez pas en peine : il n'est pas tout seul, il y a je ne sais combien de chiens qui jappont dans le village après d'autres, je gage; je m'en vas au bout de la petite ruelle, et tout autant qu'il en viendra, je les détornerai envars ici, et ils seront pris comme des sots. Jarnigué, que de pâtés j'allons avoir!

M. BERNARD.

Le ciel n'est pas tout-à-fait injuste, et cela ne pouvoit arriver plus à propos.

SCÈNE XIX.

M. BERNARD, NICOLE.

NICOLE.

Et qu'est-ce donc, monsieur? que voulez-vous faire de tous ces chiens-là? Est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin?

M. BERNARD.

Moi?

NICOLE.

Ils sont, je crois, plus de quarante, qui accom-

modont bian votre parterre et vos choux. Comme ils labouront! Il ne leur faut point de pioche.

M. BERNARD.

Ah, ciel! il ne me falloit plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE.

Il en est entré trois ou quatre dans ma cuisine, qui ont emporté la moitié de votre souper, que j'allois mettre à la broche.

M. BERNARD.

Comment donc, morbleu, jusqu'aux chiens, tout sera à bouche chez moi!

NICOLE.

Voirement, ce ne sont pas les chiens qui font le plus de désordre. Ils sont trois ou quatre grands escogriffes, et autant de valets, qui ne demandont qu'où est-ce? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

M. BERNARD.

Ah! que la vie de la campagne est une abominable vie!

SCÈNE XX.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE.

THIBAUT.

Oh, palsanguoi, en voilà bien d'une autre ! ils voulont ravoir leur cerf à toute force ; mais ils ne l'auront, morgué, pas.

M. BERNARD.

Ah, double chien ! tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf !

THIBAUT.

Ils ne l'auront, morgué, pas, vous dis-je ; ils me tueriont plutôt.

SCÈNE XXI.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, ces messieurs vous demandent.

M. BERNARD.

Quels messieurs ? y a-t-il encore quelque chose de nouveau ?

M. GRIFFARD.

Non, monsieur ; ce sont ces chasseurs. Les voilà qui montent à la chambre de madame.

M. BERNARD.

Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

M. GRIFFARD.

Il n'y a plus que leurs gens.

M. BERNARD.

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là.

THIBAUT.

Oh, ventregué, ne vous boutez pas en peine; je leur tiandrai bian tête moi tout seul.

M. BERNARD.

Mon pauvre monsieur Griffard, je ne sais plus où j'en suis.

M. GRIFFARD.

Il faut mettre le feu à la maison.

M. BERNARD.

Écoutez, il ne me faudroit point trop presser là-dessus.

M. GRIFFARD.

Il faut le faire, vous dis-je.

M. BERNARD.

M'ont-ils bien fait du dégât?

M. GRIFFARD.

Bon, bon, vous ne savez pas tout: chiens, chevaux, maîtres et valets, tout restera ici jusqu'à demain matin, pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

M. BERNARD.

Ah! ah! je suis mort! et voilà de quoi abymer tout le village. Quoi, ventrebleu! des gens que je ne connois point!

M. GRIFFARD.

Ils vous connoissent bien, eux.

M. BERNARD.

Ils me connoissent? Comment le sais-tu?

M. GRIFFARD.

Cela vous fâchera, si je vous le dis.

M. BERNARD.

Eh! quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis?

M. GRIFFARD.

Ils disent que c'est pain bénit de venir ronger un homme de robe à la campagne, et qu'à Paris c'est vous qui rongez les autres.

M. BERNARD.

Les scélérats!

M. GRIFFARD.

Et je suis le plus trompé du monde, s'ils n'ont dessein de vous faire quelque pièce. J'ai entendu, par-ci par-là, de certaines choses...

M. BERNARD.

Oui! Oh, parbleu! c'est moi qui leur en vais faire une. Viens-t'en avec moi seulement.

M. GRIFFARD.

Comment?

M. BERNARD.

Cela part de là, vois-tu.

M. GRIFFARD.

Qu'est-ce que c'est?

M. BERNARD.

Viens-t'en avec moi, te dis-je. Pour cela, l'esprit est une belle chose! Ah! si je m'en étois avisé plus tôt, je me serois épargné bien des chagrins.

SCÈNE XXII.

M. BERNARD, LISETTE, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Monsieur, madame vous prie bien fort de venir, et elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tant de monde.

M. BERNARD.

La double masque, il lui sied bien de me vouloir plaisanter encore! Mais, ventrebleu, rira bien qui rira le dernier.

LISETTE.

Allez-vous venir, monsieur?

M. BERNARD.

Je m'en vais.... je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *seule.*

Par ma foi, il n'a pas trop de tort d'être fâché; et je lui trouve assez belle patience.

SCÈNE XXIII.

MARIANE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! vous quittez ainsi votre belle-mère?

MARIANE.

La tête me fend, Lisette; je ne puis résister à tant de fracas. En vérité, mon père a bien raison de n'aimer point la campagne; et, outre la dépense qu'il est obligé d'y faire, on n'y vit point assez tranquille.

LISETTE.

C'est à quoi je rêvois tout-à-l'heure. Mais songez-vous à écrire un mot à Éraste?

MARIANE.

Tu sais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

LISETTE.

Songez donc à le faire à présent. C'est un petit étourdi, qui fera quelque coup de sa tête s'il n'a point de vos nouvelles: vous savez qu'il vous l'a promis; il est homme à vous tenir parole; et,

dans le chagrin où est votre père, il ne feroit pas bon de l'irriter encore par cet endroit-là.

MARIANE.

Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre ?

LISETTE.

Voyez ! Le village est-il si grand, et aurai-je tant de peine à le trouver ?

MARIANE.

Tu la lui porteras donc toi-même ?

LISETTE.

Oui, je la lui porterai.

MARIANE.

Je vais l'écrire.

SCÈNE XXIV.

MARIANE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN.

Et où allez-vous comme ça, ma cousine ? Venez çà, venez çà ; j'ai quelque chose à vous dire, qui vous fera bien rire.

LISETTE.

Laissez-la aller, elle n'a pas le temps.

LE COUSIN.

Oh si fait, si fait.

MARIANE.

Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN.

J'ai trouvé en arrivant ici un petit jeune monsieur que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANE.

Paix, mon cousin.

LISETTE.

Mort de ma vie! ne parlez pas de cela.

LE COUSIN.

Oh! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde; et je vous ai fait signe je ne sais combien de fois, là-haut, que j'avois à vous parler en cachette.

MARIANE.

Je ne m'en étois point aperçue.

LE COUSIN.

Je suis secret, voyez-vous. Demandez, demandez à mes sœurs; j'ai toujours su toutes leurs petites affaires, et je n'en ai jamais rien dit ni à mon père ni à ma mère.

MARIANE.

Oh! mon cousin chonchon est un bon enfant.

LISETTE.

Eh bien! vous a-t-il reconnu, ce monsieur?

LE COUSIN.

S'il m'a reconnu? Il m'a tant fait de caresses, il

m'a tant embrassé! Allez, ce garçon-là m'aime bien, ma cousine.

MARIANE.

Oh! je le crois, mon cousin. Mais ne vous a-t-il rien dit?

LE COUSIN.

Il m'a demandé où j'allois. Je lui ai dit que je venois ici. Il m'a dit que j'étois un petit fripon qui me divertissois bien, et que j'avois toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vît seulement. Il prenoit ma sœur pour quelque maîtresse que je menois promener en *catimini*.

MARIANE.

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN.

Eh bien, ma cousine, il a voulu parier dix pistoles que je n'y venois pas, et j'ai parié que j'y venois, moi. L'honneur de ma sœur y étoit engagé, voyez-vous.

LISETTE.

Assurément.

LE COUSIN.

Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à me faire suivre, mais il n'a pas voulu; et pour plus de sûreté, il m'a dit qu'il alloit m'attendre à cette petite porte du jardin qui donne dans les champs, et que si

je ressortois par là, il verroit bien que je serois entré dans la maison.

MARIANE.

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN.

Eh bien! j'ai été ouvrir la porte, il est entré, et il m'a payé les dix pistoles.

LISETTE.

Cela est bien honnête.

LE COUSIN.

Oui, mais il a voulu avoir sa revanche.

LISETTE.

Et comment, sa revanche?

LE COUSIN.

Il a gagé que je ne vous viendrois pas dire qu'il est là; j'ai gagné, comme vous voyez, et il faut que vous veniez le lui dire, ma cousine, s'il vous plaît.

MARIANE.

Moi! que j'aille parler à un homme?

LISETTE.

Et que diantre! personne ne vous verra là; et puis voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin chonchon.

MARIANE

Allons-y donc, Lisette: au moins, ce n'est

que pour vous faire gagner la revanche de la gageure.

LE COUSIN.

S'il veut gager encore quelque chose, je lui donnerai son tout. Allez. Ne me ferez-vous pas gagner, ma cousine?

SCÈNE XXV.

THIBAUT, LISETTE.

THIBAUT.

Oh, par ma foi, le tour est drôle; ils ne s'attendent, morguenne, pas à ça.

LISETTE.

Quel autre incident est-ce encore ici?

THIBAUT.

Jarni, qu'il est bon là!

LISETTE.

A qui en as-tu?

THIBAUT.

Je ne sommes pu cheux nous, mon enfant, je sommes au cabaret.

LISETTE.

Au cabaret! Que veux-tu dire?

THIBAUT.

Oui, morgué, au cabaret. Tiens, notre maître et monsieur Griffard venont de plaquer une vieille

épée toute rouillée au-dessus de la porte, avec un bouchon de lierre, et ils ont griffonné au-dessous, avec un gros charbon : *A l'Épée royale.*

LISETTE.

En voici bien d'une autre.

THIBAUT.

Dame, c'est ici l'Épée royale, bon logis, à pied et à cheval. La maison est, morgué, bien achalandée, toujours.

LISETTE.

Courons avertir Mariane de l'extravagance de son père.

THIBAUT.

Vous varrez qu'il n'y viandra pu tant de monde.

SCÈNE XXVI.

M. BERNARD, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Cette invention est admirable.

M. BERNARD.

Nous allons voir des gens bien penauds.

THIBAUT.

Le diable m'emporte si vous n'avez plus desprit que li !

M. BERNARD.

Tu peux à présent laisser entrer tout le monde.

THIBAUT.

Moi! j'appellerai les passants, si vous voulez, et je gage que vous allez couper la gorge à tous les autres cabaretiers : ils ne gagneront pas de l'eau. V'là monsieur votre fils, qui ne se doute pas de la manigance.

SCÈNE XXVII.

M. BERNARD, DORANTE, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

Qu'est-ce, Dorante ? Vous voilà bien seul aujourd'hui ? Vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE.

J'ai pris un peu les devants, mon père, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amène aujourd'hui.

M. BERNARD.

Pourquoi non ? Vous êtes le maître ; on vous fait honneur et à moi aussi. Vous êtes-vous bien diverti ? d'où venez-vous ?

DORANTE.

Le mieux du monde ; et j'ai trouvé une occasion tout-à-fait avantageuse pour nous procurer des amis dans la province.

M. BERNARD.

J'en suis ravi, je vous assure; il est bon de connoître d'honnêtes gens.

DORANTE.

C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux gentilshommes qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sont à couteaux tirés pour une dispute qu'eurent autrefois leurs grands-pères.

M. BERNARD.

Voilà une querelle bien ancienne, et cela est glorieux à accommoder.

DORANTE.

Ces affaires-là font toujours honneur aux personnes chez qui elles se terminent.

M. BERNARD.

Assurément.

DORANTE.

J'appréhendois, mon père, que cela ne vous fît point autant de plaisir que cela me paroît vous en faire.

M. BERNARD.

Pourquoi cela?

DORANTE.

Je sais que vous n'aimez point la dépense.

M. BERNARD.

Oh! je suis bien changé depuis que vous ne m'avez vu. Sont-ils beaucoup?

DORANTE.

Huit ou dix de chaque côté.

M. BERNARD.

Ce n'est guère.

DORANTE.

Les uns vont arriver, et les autres seront ici demain matin.

M. BERNARD.

Oh çà, çà, je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE.

Ah, mon père ! que je vous ai d'obligation !

M. BERNARD.

Ce sont gens de bonne chère et de plaisir, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Oui, mon père, les plus honnêtes gens du monde.

M. BERNARD.

Tant mieux. Je suis à vous dans un moment, ne vous ennuyez pas.

SCÈNE XXVIII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part.*

Il va leur jouer quelque tour de maître Gonin. Tudieu, v'là un futé manœuvre. Il ne faut faire semblant de rien.

DORANTE.

Cela est admirable. Comme mon père est changé d'humeur depuis trois jours! Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire?

THIBAUT.

Oui, morgué, cela est tout-à-fait bouffon.

DORANTE.

Ne sais-tu point d'où vient un si prompt changement?

THIBAUT, *en riant.*

C'est que...

DORANTE.

A qui en a donc ce maroufle?

THIBAUT, *riant.*

Monsieur, c'est que... morgué, c'est un drôle de corps que votre père!

DORANTE.

Écoute, si tu me fais prendre un bâton!

THIBAUT.

Ne vous fâchez donc point, v'là vos hobe-riaux qui arrivent.

SCÈNE XXIX.

DORANTE, TROIS HOBEREAUX, THIBAUT.

DORANTE.

Soyez les bien venus, messieurs. Qu'on mette les chevaux de ces messieurs à l'écurie.

I. HOBEREAU.

Savez-vous que vous êtes bien logé!

DORANTE.

La maison est assez agréable.

II. HOBEREAU.

Et le fief est bien noble, qui plus est.

DORANTE.

Oui, la terre est fort belle.

II. HOBEREAU.

Eh! à qui le dites-vous? Cette maison-ci de-vroit être à moi; et c'est feu mon grand-père qui l'avoit vendue au père de celui qui l'a vendue à monsieur votre père.

DORANTE.

Je le crois bien. Çà, messieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, et ne songeons ce

soir qu'à nous divertir. Où sont donc ces autres messieurs ?

III. HOBEREAU.

Ils n'arriveront d'une bonne heure ; et comme leurs juments sont pleines, ils n'ont jamais voulu les faire galoper.

DORANTE.

Ne voulez-vous point vous débotter ?

I. HOBEREAU.

Non, s'il vous plaît, ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE.

Est-ce que vous êtes botté à cru ?

I. HOBEREAU.

Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur !

II. HOBEREAU.

Moi, je trouve qu'il n'y a rien de si commode que de ne se botter qu'avec des guêtres.

DORANTE.

Vous avez raison. Mais, mon père, quel équipage est-ce là ?

SCÈNE XXX.

M. BERNARD, *habillé en cuisinier*; DORANTE, LES TROIS HOBEREAUX, M. GRIFFARD.

M. BERNARD

C'est un déshabillé pour la cuisine.

DORANTE.

Comment! mon père...

M. BERNARD.

Sont-ce là ces messieurs?

DORANTE.

Oui, mon père.

M. BERNARD.

Çà, vitement, dépêchons-nous, une chambre pour ces messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine, pour voir ce que vous mangerez?

I. HOBEREAU.

Vous vous moquez de nous, monsieur, et votre ordinaire nous suffit.

M. BERNARD.

A table d'hôte, je vous entends, tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît?

DORANTE.

Mon père, que dites-vous là? que faites-vous? quel est votre dessein?

M. BERNARD.

Paix, mon fils, vous êtes une bête.

II. HOBEREAU.

Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés?

M. BERNARD.

C'est l'Épée royale, à votre service.

DORANTE.

Mon père!

M. BERNARD.

Il y a de bon vin, mais je le fais bien payer.

III. HOBEREAU.

C'est une pièce qu'on nous fait.

DORANTE.

Ah! je crève.

M. BERNARD.

Vous pouvez voir ailleurs, messieurs, on vous accommodera peut-être mieux; mais pour moi, je suis cher, je vous l'avoue.

DORANTE.

Je suis dans le dernier désespoir.

II. HOBEREAU.

La raillerie est un peu forte.

DORANTE.

Messieurs, ne prenez point, je vous conjure, pour...

II. HOBEREAU.

Mon petit gentilhomme cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE.

Mon cher monsieur de La Garannière!

II. HOBEREAU.

Qu'on bride mon cheval.

M. GRIFFARD.

En voilà déja un de parti.

DORANTE.

Monsieur de Trofignac, empêchez, de grace...

III. HOBEREAU.

Touchez là.

DORANTE.

Mon cher ami!

III. HOBEREAU.

Je vous assommerai avant qu'il soit peu.

DORANTE.

Ils sont en droit de me dire cent fois pis encore.

I. HOBEREAU.

Monsieur de l'Épée royale, vous aurez, au premier jour, les étrivières de ma façon.

DORANTE.

Ah! je n'ai plus de mesures à garder; me voilà déshonoré pour toute ma vie, et je ne dois songer qu'à mourir.

M. BERNARD.

Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

DORANTE.

Moi, votre fils! A vos manières, je ne reconnois point mon père, et je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

M. BERNARD.

Les voilà pourtant partis, et l'Épée royale fait ces merveilles.

SCÈNE XXXI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Il n'y avoit point d'autre remède pour vous défaire de tous ces gens-là.

M. BERNARD.

Je voudrois bien savoir ce que dira madame ma femme de tout ceci.

M. GRIFFARD.

Oh! vous le saurez, elle vous le dira à vous-même; elle ne se contraint pas avec vous.

M. BERNARD.

Oui; mais je serois ravi d'entendre ce qu'ils disent entre eux de l'invention que j'ai trouvée.

M. GRIFFARD.

Cela n'est pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

SCÈNE XXXII.

LISETTE, LA FLECHE, M. BERNARD, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Quoi! ce grand monsieur qui nous a trouvées dans le jardin?

LA FLÈCHE.

Oui, te dis-je, c'est l'oncle de mon maître, qui est capitaine des chasses de tout ce pays-ci. Il aime son neveu à la folie.

M. BERNARD.

Comment diable! voilà le valet d'Éraste; est-ce qu'Éraste seroit chez moi?

LA FLÈCHE.

Oh, par ma foi, voilà monsieur Bernard.

M. BERNARD.

Que fais-tu ici, coquin?

LA FLÈCHE.

Rien, monsieur: je demandois une chambre à cette fille pour mon maître.

M. BERNARD.

Une chambre pour ton maître!

LISETTE.

Oui, monsieur: Éraste est là-haut avec madame et mademoiselle votre fille.

M. BERNARD.

Éraste est avec ma fille!

LA FLÈCHE.

Oui, monsieur : mais je voudrois bien savoir où il couchera, pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD.

Comment, coquin!

LA FLÈCHE.

Savez-vous bien que vous tenez le plus beau cabaret de toute la route?

M. BERNARD.

Attends, attends, je m'en vais t'apprendre...

LA FLÈCHE.

Faites-moi toujours tirer chopine, je vous prie.

SCÈNE XXXIII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LA FLECHE.

Mme BERNARD.

Ah bon Dieu, monsieur! qu'est-ce que tout ceci? Ne rougissez-vous point de vouloir faire un cabaret de votre logis, et trouvez-vous que l'équipage où vous êtes convienne fort à un homme de votre caractère?

M. BERNARD.

Pourquoi non, madame? ne vaut-il pas autant

vendre mon vin à la campagne que de le faire vendre à pot dans Paris, comme la plupart de mes confrères?

Mme BERNARD.

Eh fi, monsieur!

M. BERNARD.

Je me moque de cela, et je ne veux point être ruiné.

Mme BERNARD.

Oh bien, monsieur, vous êtes plus près de l'être que vous ne vous l'imaginez : je n'entends point du tout les affaires ; mais il y a là-haut des gens en disposition de vous en faire une très mauvaise.

M. BERNARD.

Comment donc, madame, une mauvaise affaire?

SCÈNE XXXIV.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, ÉRASTE, LA FLECHE, M. GRIFFARD.

ÉRASTE.

Non, monsieur, n'appréhendez rien.

M. BERNARD.

Ah, ah! monsieur, que venez-vous faire chez moi? ne vous ai-je pas fait dire...?

ÉRASTE.

Écoutez-moi, s'il vous plaît, et vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous, assurément. La sottise qu'a faite un de vos valets de tuer un cerf qui s'étoit sauvé chez vous, et qu'on a trouvé caché dans votre écurie, suffiroit pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre; et je ne sais même si mon oncle ne risquera pas la sienne en ne poussant pas la chose. Cependant, monsieur, si vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre, il n'en sera jamais parlé.

M. BERNARD.

Non, monsieur, et je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achètera ma maison; car je m'en veux défaire.

ÉRASTE.

Qu'à cela ne tienne, monsieur; je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté, et vous y serez toujours le maître.

M. BERNARD.

Non, s'il vous plaît; et vous commencerez, dès aujourd'hui même, à en faire les honneurs et la dépense.

ÉRASTE.

De tout mon cœur.

M. BERNARD.

Eh bien! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ÉRASTE.

Allons rejoindre la compagnie: je voudrois bien qu'elle fût plus nombreuse.

Mme BERNARD.

Mais le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

ÉRASTE.

Nous accommoderons tout, madame, et ces messieurs qu'il avoit amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLÈCHE.

Mon maître n'est pas mal dans ses affaires : avec une jolie femme et une maison de bouteille, il aura plus d'amis qu'il ne voudra.

FIN DE LA MAISON DE CAMPAGNE.

L'ÉTÉ

DES COQUETTES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 12 juillet 1690.

PERSONNAGES.

ANGÉLIQUE.
LISETTE, suivante d'Angélique.
CIDALISE, amie d'Angélique.
DES SOUPIRS, maître à chanter.
L'ABBÉ CHEUREPIED.
LA COMTESSE DE MARTIN-SEC.
M. PATIN, financier.
CLITANDRE.
JASMIN, laquais d'Angélique.
LA FLEUR, laquais de monsieur Patin.

La scène est dans la maison d'Angélique.

L'ÉTÉ DES COQUETTES, COMÉDIE.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, madame, parlons un peu raison, s'il nous est possible.

ANGÉLIQUE.

Oh, ma chère enfant! laisse-moi en repos, je te prie; le seul mot de raison me fait mourir. A mon âge, faite comme je suis, je passerois pour folle dans le monde, si l'on me soupçonnoit seulement de savoir ce que c'est que la raison.

LISETTE.

Hé bien, soit; parlons donc caprice, puisque le terme de raison vous effarouche. Comment vous accommodez-vous de celui qui a pris à madame votre mère de vouloir vous faire épouser votre vieux cousin?

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. Ma mère me passe tant de bagatelles ; je serois bien injuste de ne lui pas souffrir au moins la liberté de vouloir de certaines choses.

LISETTE.

Quoi ! vous l'épouserez ?

ANGÉLIQUE.

Nullement.

LISETTE.

Et madame votre mère ?

ANGÉLIQUE.

Je serai toujours complaisante et soumise à ses volontés ; je me ferai un devoir de lui obéir aveuglément : mais je prendrai si bien mes mesures, que monsieur mon cousin ne voudra point de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de mieux imaginé.

ANGÉLIQUE.

Je ne regarde le mariage qu'avec frayeur ; ce que j'en entends dire me fait frémir ; c'est un engagement que mille personnes se repentent d'avoir pris, et dont aucune n'est satisfaite. Il n'est point de femmes qui s'en louent, et les plus modestes croient beaucoup faire de ne s'en pas plaindre.

LISETTE.

Ma foi, je ne suis pas de votre sentiment; ce que j'entends dire du mariage ne m'en dégoûte point du tout, et ce que j'en imagine me paroît tout-à-fait joli.

ANGÉLIQUE.

Tu feras bien de t'en tenir à l'imagination, pour n'être pas détrompée.

LISETTE.

Vous n'avez pas toujours été dans ce goût-là, et Clitandre...

ANGÉLIQUE.

Le temps du départ est venu bien à propos; sans le voyage d'Allemagne, j'aurois peut-être fait l'extravagance de l'épouser.

LISETTE.

Mais vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais: il ne m'ennuie pas tant qu'un autre; je lui trouve plus d'esprit, des manières plus tendres et plus insinuantes, la conversation plus enjouée, le cœur mieux fait...

LISETTE.

Vous aviez du plaisir à le voir?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Vous receviez ses lettres avec joie?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Son absence vous fait peine ?

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Les dangers où il peut être exposé vous causent de l'inquiétude ?

ANGÉLIQUE.

Beaucoup, je te l'avoue.

LISETTE.

Et vous ne savez si vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Non : il me semble que je n'aime personne.

LISETTE.

Mort de ma vie ! la voix publique est donc bien injuste !

ANGÉLIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Elle vous accuse d'aimer tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Non, de bonne foi, je n'aime personne : mais je suis ravie d'être aimée ; c'est ma folie, j'en demeure d'accord.

LISETTE.

C'est celle de toutes les jolies femmes, et vous êtes folle à meilleur titre que pas une.

ANGÉLIQUE.

Cependant je ne suis point coquette, et tout ce que je fais n'est que simple curiosité.

LISETTE.

Curiosité?

ANGÉLIQUE.

Oui: je me plais à connoître les différents effets que l'esprit et la beauté peuvent produire dans les cœurs.

LISETTE.

N'entre-t-il point aussi un peu de malice dans votre fait?

ANGÉLIQUE.

Quelquefois. Mon maître à chanter, par exemple, je ne serai point contente que je ne l'aie fait mettre aux petites-maisons.

LISETTE.

Vous lui fîtes passez dernièrement une bonne nuit sous vos fenêtres.

ANGÉLIQUE.

Si la pluie n'avoit cessé, je ne lui aurois donné audience qu'à onze heures du matin.

LISETTE.

Ma foi, madame, vous n'avez point de conscience : il étoit percé jusqu'aux os.

ANGÉLIQUE.

Ne suis-je pas heureuse de savoir me divertir de toutes sortes d'originaux ?

LISETTE.

Oui vraiment, et je commence à connoître qu'une fille d'esprit n'a jamais le loisir de s'ennuyer.

ANGÉLIQUE.

Il est bon de s'accommoder au temps et aux situations où l'on se trouve.

LISETTE.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Tant que durera la guerre, si l'on ne s'humanisoit un peu, on mourroit d'ennui tout l'été.

LISETTE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Il faut se faire une occupation dans la vie.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus louable.

ANGÉLIQUE.

J'y trouve une espèce de mérite même; on polit un homme de robe, on apprend à vivre à un

abbé, on met un jeune homme dans le monde, l'hiver vient insensiblement, et l'on se trouve dans son centre.

LISETTE.

Que la conduite est une belle chose!

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

De la part de monsieur Patin, madame.

ANGÉLIQUE.

Qu'on fasse entrer. Il m'envoie l'argent que je lui gagnai hier au soir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FLEUR.

ANGÉLIQUE.

Ton maître est bien exact.

LA FLEUR.

Il seroit venu lui-même, madame, mais il a eu ce matin des affaires au grand bureau.

ANGÉLIQUE *lit*.

« Vous m'avez ruiné, madame, et je ne puis « vous payer comptant que deux cents pistoles.

« Je vous envoie, pour nantissement des cent au-
« tres, un diamant que vous avez trouvé beau, et
« que je reprendrai pour mille écus toutes fois et
« quantes. Fait à Paris, en mon bureau, l'an de
« grace 1690, et du bail courant le troisième.. »

CÉSAR-ALEXANDRE PATIN.

LISETTE.

Les beaux noms pour un financier!

ANGÉLIQUE.

Voilà des manières tout-à-fait galantes.

LISETTE.

Et très solides. Il y a peu de gens qui puissent écrire si noblement.

ANGÉLIQUE.

Prenez cette bourse, Lisette, et donnez dix louis à ce valet-de-chambre.

LA FLEUR.

Voilà le diamant, madame.

ANGÉLIQUE.

Dis à ton maître que je veux souper ce soir avec lui. S'il ne vient pas, nous nous brouillerons ensemble.

LISETTE.

César-Alexandre Patin est un financier fort bon à décrasser, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi qu'il est redevable du peu de no-

blesse qu'il commence à mettre dans ses manières.

LISETTE.

Eh, madame ! voilà Cidalise. Il y a mille ans que vous ne l'avez vue.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh bonjour, mon aimable petite ! Et d'où sortez-vous ?

CIDALISE.

J'aurai tout le temps de vous le dire ; je viens passer avec vous toute la journée.

ANGÉLIQUE.

J'en suis ravie !

LISETTE.

Nous ne nous ennuierons pas aujourd'hui.

CIDALISE.

Nous dînerons aux bougies, premièrement ; j'ai des chagrins que je veux dissiper par quelque plaisir extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

Tu seras contente. Es-tu mariée ?

CIDALISE.

Le ciel m'en préserve !

ANGÉLIQUE.

Et ton vieux tuteur est-il mort ?

CIDALISE.

Non : c'est un tuteur éternel.

ANGÉLIQUE.

Te veut-il toujours épouser?

CIDALISE.

Il me persécute plus que jamais.

ANGÉLIQUE.

Me hait-il toujours ?

CIDALISE.

En perfection : il est pour vous ce que votre mère est pour moi.

ANGÉLIQUE.

Ma mère est à la campagne.

CIDALISE.

Et mon persécuteur aussi.

LISETTE.

L'heureuse rencontre !

CIDALISE.

Lisette, donne cette pistole à mes porteurs ; tant qu'elle durera, qu'ils ne sortent point du cabaret.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ma chère enfant, comment vont tes affaires?

CIDALISE.

Tout-à-fait mal, et je suis à la veille de prendre le parti d'un couvent.

ANGÉLIQUE.

Le parti d'un couvent!

CIDALISE.

Quand on ne peut vivre heureusement au monde, n'est-ce pas être sage d'y renoncer?

ANGÉLIQUE.

Eh! qui t'empêche d'être heureuse?

CIDALISE.

Le testament de mon père, qui m'attache à ce que je hais, et qui ne me permet pas d'être à ce que j'aime.

ANGÉLIQUE.

Quoi! tu t'amuses à aimer? Es-tu folle? à ton âge aimer! tu n'y songes pas.

CIDALISE.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas que tu te trouves malheureuse.

CIDALISE.

Est-ce que tu n'aimes pas, toi ?

ANGÉLIQUE.

Non vraiment. Je souffre qu'on m'aime; et quand je ne me fâche point de me l'entendre dire, je prétends qu'on m'a grande obligation.

CIDALISE.

Nous ne nous ressemblons donc guère ; car, pour moi, je sais toujours gré aux personnes qui m'aiment; et, de tous ceux qui me l'ont dit, je n'ai jamais haï que mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Tu as donc grand nombre d'amants ?

CIDALISE.

Oui, mais je n'en aime qu'un; et s'il m'aime toujours, je l'aimerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et quel est cet heureux mortel ?

CIDALISE.

Tu ne le connois pas.

ANGÉLIQUE.

Peut-être : on le nomme ?

CIDALISE.

Je n'ai rien de caché pour toi, on l'appelle Clitandre.

ANGÉLIQUE.

Clitandre, dites-vous ?

CIDALISE.

Tu le connois ?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas impossible qu'il y ait plus d'un Clitandre dans le monde.

CIDALISE.

Celui que je connois est le vrai Clitandre : mais son nom m'a paru vous embarrasser; vous le connoissez assurément.

ANGÉLIQUE.

C'est un jeune homme assez bien fait.

CIDALISE.

Tout des mieux faits.

ANGÉLIQUE.

Spirituel et de bon goût.

CIDALISE.

Plein d'esprit et de délicatesse.

ANGÉLIQUE.

D'une conversation agréable.

CIDALISE.

Qui ne m'a jamais ennuyée.

ANGÉLIQUE.

Il est de famille de robe.

CIDALISE.

Oui, mais il ne laisse pas d'aller à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Volontaire.

CIDALISE.

Vous le connoissez; c'est lui-même. Parlez, m'est-il fidèle ? ne me déguisez rien. Me trompe-t-il ? vous le savez.

ANGÉLIQUE.

Mais vraiment, à ce compte, il faut qu'il trompe l'une de nous deux.

CIDALISE.

Ah ! je suis la malheureuse, il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Il me le juroit encore la veille de son départ.

CIDALISE.

La veille de son départ !

ANGÉLIQUE.

Il n'y a guère plus d'un mois.

CIDALISE.

Un mois, dites-vous ? Ah ! je respire. Vous êtes la plus trompée ; il n'y a que quinze jours qu'il s'en est allé.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

CIDALISE.

Tout le monde le croyoit parti, comme vous; mais il a été quelque temps caché dans une maison voisine de la nôtre, dont les fenêtres répondoient aux miennes.

ANGÉLIQUE.

Cela est fort passionné. Et que faisoit-il dans cette maison?

CIDALISE.

Il passoit les jours à m'écrire, et les nuits à m'entretenir.

ANGÉLIQUE.

Ah! je n'en appelle plus. Je suis la sacrifiée: voilà filer le parfait amour.

CIDALISE.

Tu vas être en colère contre moi?

ANGÉLIQUE.

Moi, mon enfant? Je donnerois tous les hommes du monde pour une amie. Un amant de moins n'est pas une affaire, et ma cour n'est que trop nombreuse.

CIDALISE.

Que tu es heureuse!

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre petit maître à chanter, madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne prendrai point de leçon aujourd'hui.

LISETTE.

Ah, madame! ne lui faites pas perdre son étalage. Il est paré, poudré, beau comme un Adonis; il a du blanc, du rouge, et des mouches.

CIDALISE.

Ah, ma bonne! en faveur du rouge et des mouches, il ne faut pas le renvoyer. Il nous réjouira.

LISETTE.

Ce seroit un petit homme à s'aller pendre.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne suis point en humeur de chanter, Lisette.

LISETTE.

Qu'importe? il vous fredonnera quelques airs nouveaux.

CIDALISE.

Je serai ravie de l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Les cœurs tendres sont pour la musique : qu'il entre.

CIDALISE.

Clitandre te tient au cœur : quelque mine que tu fasses, tu es fâchée contre moi.

ANGÉLIQUE.

Eh! fi, fi, tu te moques. Moi, fâchée pour la perte d'un soupirant! j'en ai tous les jours une vingtaine de renvoi dans mon antichambre. Approchez, monsieur Des Soupirs, approchez.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, DES SOUPIRS, LISETTE.

CIDALISE.

Ah, ma bonne! quel excès de magnificence! je croyois que la danse seule pouvoit suffire à de si grands airs.

ANGÉLIQUE.

La danse a tenu quelque temps le haut du pavé; mais monsieur Des Soupirs fait prendre le pas devant à la musique.

LISETTE.

Ah! cela n'est-il pas juste? c'est la musique

qui fait aller la danse; mais la danse ne fait point chanter la musique..

CIDALISE.

C'est une vérité incontestable.

LISETTE.

Assurément; et par toutes sortes de raisons, les chevaliers de C sol ut doivent l'emporter sur les marquis de la capriole.

DES SOUPIRS.

Je me suis donné un carrosse depuis quelques jours, madame.

ANGÉLIQUE.

Un carrosse, monsieur Des Soupirs! voilà une matière belle pour la médisance. Combien de femmes vont être soupçonnées d'avoir part à cet équipage!

DES SOUPIRS.

Vous ne sauriez croire, madame, tous les contes qui s'en font déja, et les plaisanteries qu'on m'en dit à moi-même.

CIDALISE.

Elles n'ont rien de désavantageux pour vous, et vous êtes toujours le héros de tous les contes qu'on peut faire.

DES SOUPIRS.

Madame!

LISETTE.

Mais vous ne parlez point à monsieur de son teint. Où le prend-il, madame? On peut dire qu'aussi bien que les mouches il est assurément de la bonne faiseuse.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, folle.

LISETTE.

Monsieur Des Soupirs est bon prince, madame : il entend raillerie autant qu'homme du monde.

CIDALISE.

Mais voyez donc, madame, qu'il est bien fait, et qu'il a bon air!

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il soutient spirituellement tous les compliments qu'on lui fait!

DES SOUPIRS.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Comment, ma chère! c'est son moindre talent que la musique.

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il y a de délicatesse dans tout ce qu'il dit!

LISETTE, *à part.*

Voilà un pauvre petit diable en bonne main.

DES SOUPIRS.

A vous parler naturellement, madame, je n'ai jamais regardé la musique que comme un amusement.

ANGÉLIQUE.

N'a-t-il pas raison?

DES SOUPIRS.

J'étois né pour toute autre chose; mais je ne me repens point du parti que j'ai pris, puisqu'il me donne quelquefois les moyens d'être auprès de madame.

CIDALISE.

Ah! voilà du plus tendre et du plus délicat.

ANGÉLIQUE.

Malgré la guerre et la saison, je ne manque pas de fleurettes, comme tu vois.

DES SOUPIRS *chante.*

Le printemps de Paris chassera les plumets,
Les ardeurs de l'été feront tarir la Seine;
Mais sans adorateurs jamais
Nulle saison ne surprendra Climène.

ANGÉLIQUE.

Ah! que cela est joliment tourné!

CIDALISE.

C'est un impromptu, je crois.

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Climène, c'est moi, apparemment?

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

CIDALISE.

Je ne croyois pas que monsieur Des Soupirs fît des vers.

LISETTE.

Cela vous étonne? Fou, musicien et poëte, qui dit l'un dit l'autre : c'est la même chose.

CIDALISE.

Poëte et musicien! Il pourroit faire tout seul un opéra.

ANGÉLIQUE.

Ne pensez pas railler; il réussiroit mieux qu'un autre.

CIDALISE.

Je ne raille point.

ANGÉLIQUE.

Allons, monsieur Des Soupirs, chantez-nous quelque air nouveau, je vous prie, de votre composition.

DES SOUPIRS.

Voulez-vous prendre votre téorbe, madame?

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois.

DES SOUPIRS.

Vous ne chanterez pas, madame?

ANGÉLIQUE.

Non, je vous prie de m'en dispenser.

LISETTE.

La voix de madame a la migraine. Chantez.

DES SOUPIRS *chante.*

Que je hais la clarté du jour!
Que cette nuit m'a paru belle!
Favorable à mon tendre amour,
Elle m'a fait revoir ma bergère fidèle;
Et le soleil, par son retour,
M'a forcé de m'éloigner d'elle.

LISETTE.

Ma foi, vous fûtes pourtant bien mouillé, et le soleil ou un fagot ne vous auroient point incommodé.

DES SOUPIRS.

Cet endroit n'exprime-t-il pas bien le chagrin qu'on a de quitter ce qu'on aime?

Et le soleil, etc.

ANGÉLIQUE.

Cela est parfait.

DES SOUPIRS.

Les paroles, que vous en semble?

CIDALISE.

Elles sont d'une grande beauté.

ANGÉLIQUE.

Et tout-à-fait dans la nature.

DES SOUPIRS.

Elles sont vraies, du moins, et je sais la chose d'original.

CIDALISE.

Je l'entends ; il en est l'auteur et le sujet.

DES SOUPIRS.

Madame...

ANGÉLIQUE.

Avec quelle modestie il s'en défend ! Au moins, monsieur Des Soupirs, je veux que vous me donniez cet air.

DES SOUPIRS.

Quand il vous plaira, madame.

CIDALISE.

J'en retiens un ; mais je veux savoir l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Entrez dans mon cabinet, et faites-en deux copies en attendant qu'on nous serve. Vous dînerez avec nous.

DES SOUPIRS.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Conduisez-le dans mon cabinet, Lisette; il y trouvera tout ce qu'il lui faut.

LISETTE.

Allons, venez, petit fripon. Cela est plus heureux qu'un honnête homme.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

CIDALISE.

Tu n'es pas bonne, au moins.

ANGÉLIQUE.

Te crois-tu meilleure que moi?

CIDALISE.

Je n'ai fait que te seconder.

ANGÉLIQUE.

Tu vois les plaisirs innocents que je me donne pendant l'absence du beau monde?

CIDALISE.

Ils sont innocents, il est vrai : mais penses-tu qu'on les regarde du bon côté? Ces petits messieurs sont fanfarons; ils ont trop peu d'esprit pour s'apercevoir qu'on les raille, et trop bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'on les aime. Ils se font un honneur de le publier, et ne

trouvent que trop de personnes qui, par bêtise ou par malice, sont faciles à persuader.

ANGÉLIQUE.

Ah! que la morale a bonne grace dans ta bouche, et que tu fais bien des réflexions! Nous verrons, l'hiver qui vient, de tes maximes sur les écrans.

CIDALISE.

Fort bien, et l'on fera peut-être un tableau d'almanach de tes aventures.

ANGÉLIQUE.

J'en serois ravie; cela me feroit connoître à mille gens qui ne savent pas que je suis au monde.

SCÈNE IX.

CIDALISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Des Soupirs est content comme un petit roi, madame. Il est entré mystérieusement dans votre cabinet comme si je l'eusse fait cacher, et je gagerois qu'il prend ceci pour une aventure dans les formes.

CIDALISE.

Tu vois que mes réflexions sont assez justes.

ANGÉLIQUE.

Je viens d'entendre arrêter un carrosse.

LISETTE.

C'est monsieur l'abbé, je l'ai vu par la fenêtre.

CIDALISE.

Quoi! tu donnes dans les abbés, ma bonne, toi qui ne pouvois les souffrir?

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je demeure seule? Faute de meilleure compagnie, on s'accoutume à ces messieurs-là.

LISETTE.

Oh! celui-ci n'est pas comme un autre; il n'a point de bénéfice, et il n'a pris le petit collet que pour ne point marcher à l'arrière-ban.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, il va venir.

LISETTE.

Bon, bon, madame; avant qu'il ait consulté son petit miroir de poche, mordu ses lèvres, arrangé les boucles de sa perruque, et pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure, il en a pour un bon quart d'heure sur l'escalier.

CIDALISE.

La plupart des jeunes abbés sont fous de leur ajustement.

LISETTE.

Jeune, madame? Celui-ci a cinquante bonnes années, et je ne désespère pourtant pas qu'au

premier jour, pour toucher le cœur de madame, il n'arbore le plumet, et ne se fasse cornette de cavalerie, s'il ne peut d'abord être capitaine.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu te taire? le voici.

CIDALISE.

Ah, ma chère enfant! c'est le frère de mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Sauve-toi vite dans ma chambre: il ne t'a point vue; je ne tarderai pas à m'en débarrasser. Eh bien! Lisette, vous n'avez donc point dit là-bas que je ne voulois pas être au logis, et l'on me laisse monter tout le monde?

LISETTE.

C'est monsieur l'abbé Cheurepied, madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne dis plus rien, et l'ordre n'étoit pas pour lui.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Je me donnerois cet ordre à moi-même si je croyois que ma présence vous fût importune, madame.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, monsieur l'abbé, vous êtes

bien persuadé qu'elle fait plaisir, qu'on ne vous voit jamais autant de temps que l'on voudroit. Mais quelle métamorphose! je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu : cette perruque alongée, le justaucorps violet-bleu, la veste brodée. Vous allez à la campagne, apparemment?

L'ABBÉ.

Non pas, madame.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pour demeurer à Paris vous vous mettez en habit de chasse?

L'ABBÉ.

Ce n'est point un habit de chasse, madame.

LISETTE.

Et ne voyez-vous pas bien, madame, que c'est son habit à bonnes fortunes?

ANGÉLIQUE.

Vous perdez l'esprit, Lisette.

L'ABBÉ.

Eh! laissez-la dire, madame; ces petites libertés font plaisir.

LISETTE.

Mais aussi, n'ai-je pas raison? Il faut être tout un ou tout autre. Monsieur l'abbé, dans cet équipage, n'a l'air ni d'un bénéficier ni d'un homme d'épée, et il n'y a personne qui ne le prenne pour un animal amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par là, madame, que je tâche de m'accommoder à votre goût, et je m'éloigne autant qu'il m'est possible du petit collet et du manteau.

ANGÉLIQUE.

Vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

LISETTE.

Ma foi, madame, le petit collet et le manteau ne gâtent rien : on se repent quelquefois de s'en être défait; et c'est une espèce de housse, qui fait souvent honneur à ceux qui la portent.

L'ABBÉ.

Lisette est franche, madame, et il seroit à souhaiter pour moi que vous fussiez aussi sincère.

ANGÉLIQUE.

Vous doutez que je le sois, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ.

Vos sentiments sont impénétrables, madame : on ne sait jamais comme on est avec vous.

ANGÉLIQUE.

Est-il si difficile de vous en apercevoir? et ne voyez-vous pas que vous y êtes autant bien qu'une personne de votre caractère y doit être?

L'ABBÉ.

Une personne de mon caractère! Ah! madame, je n'ai point encore de caractère.

LISETTE.

C'est un jeune enfant qui ne sait à quoi se déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, madame, j'attends vos résolutions pour prendre les miennes : expliquez-vous, je vous prie. Vous ne me dites mot, mes beaux yeux, mes beaux sourcils, ma belle reine.

LISETTE.

Monsieur l'abbé a raison, Reprendra-t-il la housse ? voulez-vous qu'il se fasse mousquetaire ? Il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la mollesse, et de donner un guerrier de plus à l'état.

ANGÉLIQUE.

Ah! les belles malines, Lisette!

LISETTE.

Ah! que la réponse est juste!

ANGÉLIQUE.

Que je les voie de près, monsieur l'abbé, je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles sont assez bien choisies.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! je n'en puis plus : un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle reine !

ANGÉLIQUE.

Un fauteuil, je me meurs! Ah! ah!

LISETTE.

Madame !

L'ABBÉ.

Quel mal imprévu...?

ANGÉLIQUE.

Éloignez-vous de moi, monsieur l'abbé; vous avez des odeurs. Ah!

L'ABBÉ.

Ce n'est que de la poudre de Chypre, madame.

ANGÉLIQUE.

Et c'est un poison qui me fait mourir. Sortez d'ici, je vous prie. Ah!

L'ABBÉ.

Mais il me semble que...

LISETTE.

Eh! les vilains abbés avec leur poudre! ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux dames.

L'ABBÉ.

Mais, vraiment, j'en ai toujours; et ce n'est

que d'aujourd'hui que madame m'en fait reproche. Je m'étonne, pour moi...

LISETTE.

Le beau sujet d'étonnement! Les femmes sont capricieuses; ne faut-il pas que leurs vapeurs le soient aussi?

ANGÉLIQUE.

Ah! me voilà malade pour quinze jours! Ah! monsieur l'abbé, vous êtes un cruel homme! Eh! sortez, encore une fois, si vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je suis au désespoir.

LISETTE.

Eh! sortez: vous vous désespérerez dans la rue.

L'ABBÉ.

Que je suis malheureux!

LISETTE.

Sans cela, nous allions peut-être savoir les sentiments qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me passe.

ANGÉLIQUE.

Ah! ah!

LISETTE.

Eh! sortez donc, monsieur; vous empestez cet appartement. Voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde? Ah! ah!

L'ABBÉ.

La maudite poudre! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE.

Vous ferez fort bien. Adieu; allez prendre l'air dans la plaine.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Est-il parti?

LISETTE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Va-t'en le dire à Cidalise.

LISETTE.

Ah, ah! et les vapeurs sont-elles passées?

ANGÉLIQUE.

Les vapeurs! Ah! que tu es bonne! Est-ce que je suis sujette aux vapeurs? et m'en as-tu jamais vu?

LISETTE.

Quoi! la poudre de Chypre...?

ANGÉLIQUE.

Il falloit se débarrasser de cet importun. L'idée des vapeurs m'est venue, je m'en suis servie.

LISETTE.

La jolie chose que l'esprit d'une femme! Par ma foi, j'ai si bien cru vos vapeurs véritables, qu'il a pensé m'en prendre par compagnie.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame la comtesse de Martin-Sec, madame.

ANGÉLIQUE.

Ah! l'ennuyeuse créature!

LISETTE.

Elle ne vous ennuiera qu'autant que vous voudrez, et un petit trait de vapeurs vous en fera raison.

ANGÉLIQUE.

Va, va-t'en avertir Cidalise.

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bonjour, ma mignonne. Eh bon Dieu! quel abandonnement! quelle disette de compagnie! Avec plus de mérite que femme du monde, on vous trouve aussi esseulée qu'un favori disgracié.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez les tristes effets de la guerre, madame.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, si elle continue, je prévois que pour ne pas s'ennuyer tout l'été, il faudra prendre le parti de faire un voyage sur la frontière.

ANGÉLIQUE.

Où aller? servir volontaire dans quelque régiment de faveur : cela seroit-il de votre goût, madame?

LA COMTESSE.

Vous pensez railler; mais si, sans choquer la bienséance, on pouvoit prendre un habit d'homme, je vous jure que je serois déja partie.

ANGÉLIQUE.

Vous avez un cœur de héros.

LA COMTESSE.

Ah! voilà Cidalise.

SCÈNE XIV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

Quelle heureuse rencontre pour moi, madame!

LA COMTESSE.

Ma chère enfant, que j'ai de joie à vous voir!

ANGÉLIQUE.

Je vous croyois à la campagne, madame.

LA COMTESSE.

J'en suis revenue d'hier au soir; et désert pour désert, j'aime autant Paris que mon château.

ANGÉLIQUE.

On dit que c'est un si beau lieu, madame.

LA COMTESSE.

Oui; mais les lieux ne me paroissent charmants qu'autant que j'y vois ce que j'aime.

CIDALISE.

Ah! qu'elle a bien raison!

LA COMTESSE.

Ma maison n'a plus d'agrément pour moi. Il est parti, le pauvre enfant; et jusqu'à son retour, qui est le temps que nous avons pris pour nous épouser, je n'aurai point de vrai plaisir dans la vie.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne m'étonne plus, madame, que vous soyez autant dans le goût d'aller visiter la frontière. Votre amant est à l'armée, selon toutes les apparences.

LA COMTESSE.

Il n'y peut pas encore être arrivé. Malgré son devoir, l'amour l'a retenu long-temps auprès de moi. Il n'est parti que d'hier après midi.

CIDALISE.

Il n'est parti que d'hier, madame?

LA COMTESSE.

Que d'hier. C'est ce qui m'a fait prendre le dessein de revenir ici.

ANGÉLIQUE.

Nous profiterons de son absence.

CIDALISE.

Se mettre si tard en campagne, c'est un peu sacrifier sa gloire à son amour.

LA COMTESSE.

Je demeure d'accord que ce garçon-là m'aime extraordinairement.

ANGÉLIQUE.

Il paroît dans sa conduite autant de prudence que de passion.

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il a pris des mesures fort justes, et, pour peu qu'il fasse diligence, il arrivera tout à propos pour voir séparer l'armée.

CIDALISE.

C'est peut-être lui qui porte les ordres pour la faire entrer en quartier d'hiver.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours de la même humeur, et,

pour ne pas perdre un bon mot, vous sacrifieriez toute la terre : mais vous changeriez bien de langage et de sentiments si je vous avois dit qui c'est.

ANGÉLIQUE.

Nous le connoissons donc, madame?

LA COMTESSE.

Pour Cidalise, je ne sais; mais pour vous, vous ne connoissez autre.

ANGÉLIQUE.

Trop de curiosité seroit indiscrète.

LA COMTESSE.

Pourquoi? ce n'est point un mystère, et nos affaires sont dans une situation à n'être pas long-temps secrètes. C'est Clitandre.

CIDALISE.

Clitandre, juste ciel!

ANGÉLIQUE.

Clitandre?

LA COMTESSE.

Lui-même. D'où vient votre étonnement?

CIDALISE.

Jamais surprise ne fut pareille à la mienne. Clitandre!

LA COMTESSE.

Oui, oui, Clitandre. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant?

CIDALISE.

Je n'en puis revenir.

ANGÉLIQUE.

Moi, je ne puis m'empêcher d'en rire. Nos fortunes sont pareilles, à ce que je vois.

LA COMTESSE.

Comment, comment donc? Qu'est-ce que cela signifie?

ANGÉLIQUE.

Que vous vous confiez à vos rivales, madame.

LA COMTESSE.

A mes rivales!

ANGÉLIQUE.

Ne vous en fâchez point, madame; ce seroit à nous de nous plaindre. Depuis un mois il est parti pour moi, il y a quinze jours qu'il fit ses adieux à Cidalise, et ce n'est que d'hier qu'il prit congé de vous: il semble que vous n'êtes pas la plus maltraitée.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ANGÉLIQUE.

Ce petit gentilhomme fera une belle campagne cette année.

LA COMTESSE.

Assurément, il fera une belle campagne; et je n'ai rien épargné pour son équipage.

CIDALISE.

Pour son équipage, madame ?

LA COMTESSE.

Oui vraiment, pour son équipage.

ANGÉLIQUE.

Pour son équipage? ah! il n'y a pas le mot à dire, et ce n'est pas sans raison qu'il a quitté madame la dernière.

LA COMTESSE.

Je ne donne point dans vos plaisanteries, et je sais ce qu'il faut que j'en pense.

ANGÉLIQUE.

Il n'est peut-être pas encore bien parti, et dans quinze jours je ne désespère pas que quelqu'une de nos amies ne nous vienne apprendre de ses nouvelles. C'est un petit volontaire qui sert les dames par quinzaine.

CIDALISE.

Non, je déteste tous les hommes, et je n'en verrai de ma vie que pour les mépriser et me moquer d'eux.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà monsieur Patin, madame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ce monsieur Patin, ma mignonne?

LISETTE.

C'est un soupirant d'été, madame, qui ne va point sur la frontière.

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE, M. PATIN.

M. PATIN.

Vous ne m'attendiez que ce soir, madame, mais je me dérobe à mes affaires pour me donner tout entier au plaisir d'être auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Vous venez fort à propos, monsieur Patin, et notre petit cercle avoit besoin d'un chapeau.

M. PATIN.

Je suis ravi de trouver si bonne compagnie, et ces dames, je crois, voudront bien être de la partie que je viens vous proposer.

LA COMTESSE.

Quelle partie? Il faut savoir auparavant ce que c'est.

M. PATIN.

C'est un petit régal que j'espère ce soir avoir l'honneur de donner à madame dans ma maison de campagne, qui n'est qu'à demi-lieue d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi! toujours régal sur régal; tous les jours des cadeaux, et des présents même. Je ne parle point de ce que vous perdez au jeu; mais en vérité, monsieur Patin, vous vous jetez dans une dépense effroyable, et il faut être ce que vous êtes pour la soutenir.

M. PATIN.

Vous moquez-vous, madame? Ce ne sont là que des bagatelles.

LISETTE.

Eh, madame! ces messieurs les financiers entendent bien leurs affaires; et s'ils font en été si grosse dépense avec les dames, ils ont pendant l'hiver en revanche tout le temps de se ménager.

M. PATIN.

Oh! pour moi, l'hiver et l'été, je vais toujours le même train.

CIDALISE.

Vous êtes heureux d'y pouvoir suffire.

SCÈNE XVII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame, il y a là-bas un monsieur dans une chaise qui demande si vous êtes au logis.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le connois point?

JASMIN.

Il a le nez dans un manteau, et il prend grand soin de se cacher.

ANGÉLIQUE.

Voyez ce que c'est, Lisette.

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN.

LA COMTESSE.

C'est quelque aventure d'été, ma mignonne.

ANGÉLIQUE.

Je le voudrois, nous nous en réjouirions, et cela tireroit peut-être Cidalise de sa mauvaise humeur.

CIDALISE.

Ne m'en fais point la guerre; elle ne durera pas, je t'en réponds, et j'aurai bientôt pris mon parti.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN.

DES SOUPIRS.

Madame, voilà les deux copies que vous m'avez demandées.

M. PATIN.

Ah, ah! et voilà monsieur Des Soupirs. Il sera des nôtres, madame; ne le voulez-vous pas bien?

ANGÉLIQUE.

De tout mon cœur; dans un repas, rien ne me fait tant de plaisir que la musique.

M. PATIN.

Nous en aurons, madame, et de la meilleure.

DES SOUPIRS.

J'ai fait un air sur les paroles que vous m'avez envoyées, monsieur.

M. PATIN.

Eh bien! est-il joli? est-il joli?

DES SOUPIRS.

Vous en allez juger, si vous voulez, et madame, peut-être, voudra bien l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Volontiers. Aussi bien ces dames sont rêveuses; la conversation languit : une chanson leur fera plaisir.

DES SOUPIRS.

« Vous qui faites tous vos plaisirs
« De régner dans le cœur des belles,
« Il faut, pour vous faire aimer d'elles,
« Autres choses que des soupirs.
« Sans cadeaux et sans promenades,
« L'amour les tient peu sous ses lois;
« Et sans Crenet et la Guerbois,
« Ce dieu n'a que des plaisirs fades. »

M. PATIN.

Eh bien! mesdames, cette chanson est de bon sens, qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Elle est fort de mode, je vous assure.

LA COMTESSE.

Et elle donne de l'appétit, même.

CIDALISE.

Oui, Crenet et la Guerbois; cela est de bon goût.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Lisette... Oh! parlez haut; je ne hais rien tant que le mystère.

LISETTE.

Eh bien, madame, c'est Clitandre qui arrive de l'armée incognito.

LA COMTESSE.

Clitandre, dit-elle?

ANGÉLIQUE.

Vous l'aviez deviné, madame; c'est une aventure d'été. Je vous disois bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait parti.

CIDALISE.

En vérité, c'est pousser l'impudence un peu trop loin, et pour moi, je ne le veux point voir.

LA COMTESSE.

Oh! si c'est lui, je veux l'attendre, moi, pour le dévisager.

LISETTE.

Que vous a-t-il donc fait, madame?

M. PATIN.

Quel est cet incident, je vous prie?

ANGÉLIQUE.

Vous l'allez savoir. Lui avez-vous dit qu'il y avoit compagnie?

LISETTE.

Non, madame.

ANGÉLIQUE.

A la bonne heure. Entrez tous dans ma chambre, et n'en sortez que bien à propos. Faites-le monter, Lisette, et ne l'avertissez de rien.

CIDALISE.

Mais quel est ton dessein?

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que vous voulez faire; mais si c'est Clitandre, je ne prétends pas qu'il m'échappe.

ANGÉLIQUE.

Vous serez contente; faites seulement ce que je vous dis. Passez vite, monsieur Des Soupirs.

M. PATIN.

Faut-il me cacher aussi, moi, madame? je suis de taille difficile à cacher.

ANGÉLIQUE.

Entrez, monsieur Patin, vous aurez votre part de la comédie. Ah, fourbe, fourbe! tu m'as trompée, tu te livres bien heureusement à la vengeance que j'en veux prendre.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi, Clitandre, c'est vous! quitter l'armée pour me venir voir? Cet empressement me devroit faire plaisir; mais je n'aime pas qu'aux dépens de votre gloire vous me donniez des marques de votre tendresse.

CLITANDRE.

Il m'étoit impossible de vivre plus long-temps sans vous voir: un mois entier éloigné de vous! Si vous saviez avec quelle impatience l'amour m'a fait voler ici... Que vous dirai-je, madame? il sembloit qu'il m'eût prêté ses ailes, et j'ai fait une diligence incroyable.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il n'est pas permis de mentir si effrontément.

CLITANDRE.

Que dites-vous, madame?

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long-temps à Paris?

CLITANDRE.

Je n'y puis demeurer plus de quatre jours.

ANGÉLIQUE.

Quatre jours? faire tant de chemin pour être si peu avec vos amis?

CLITANDRE.

Que ne ferois-je pas, madame, pour être un instant avec vous?

ANGÉLIQUE.

Que n'y faites-vous donc un plus long séjour? Regardez-moi, Clitandre, ne mérité-je pas bien ma quinzaine comme une autre?

CLITANDRE.

Que me dites-vous là, madame?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un adroit fripon, Clitandre, puisque vous m'avez trompée.

CLITANDRE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Je vous le pardonne. Allez; à cela près, vous êtes un fort joli homme, et je veux bien encore être de vos amies: mais toutes les femmes ne sont pas bonnes comme moi, et je suis fâchée pour vous que le hasard fasse rencontrer chez moi Cidalise.

CLITANDRE.

Cidalise, madame?

ANGÉLIQUE.

Dites-lui qu'elle vienne, Lisette, et que Clitandre brûle d'impatience de la voir.

CLITANDRE.

Moi, madame!

LISETTE, *à part.*

Je commence à démêler l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Quoiqu'il n'y ait que quinze jours que vous l'avez quittée, elle ne sera point surprise de votre retour, et en quinze jours on fait bien des choses.

CLITANDRE.

Me voilà pris comme un fat, et sans un peu d'effronterie j'aurai peine à sortir d'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut point perdre contenance : quand on a de l'esprit, on se tire aisément d'un mauvais pas.

CLITANDRE.

Ma foi, madame, puisque vous êtes si bonne, je vous avouerai tout ingénument; mais pardonnez-moi cette bagatelle, ou ne m'empêchez pas du moins de me justifier auprès de Cidalise.

ANGÉLIQUE.

Moi, vous en empêcher! Je veux vous aider à la tromper, au contraire.

CLITANDRE.

Êtes-vous de bonne foi, madame, et ne me trahirez-vous point?

ANGÉLIQUE.

Vous connoîtrez ma sincérité. La voici.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LISETTE.

CLITANDRE.

L'amour est un bon guide, madame; je vous aurois cherchée vainement chez vous, et c'est lui qui m'a fait entendre que je vous trouverois ici.

CIDALISE.

Vous n'y seriez pas venu, si l'amour vous avoit donné de bons avis.

CLITANDRE.

Qu'auroit-il pu me dire, madame, qui m'eût fait craindre de vous voir? Parlez, vous a-t-on prévenue contre moi, et quinze jours d'absence me feront-ils vous retrouver infidèle?

CIDALISE, *à part.*

Le scélérat! (*haut.*) Qu'avez-vous fait, monsieur, depuis que vous m'avez quittée?

CLITANDRE.

Moi ! madame, j'ai joint l'armée ; j'ai vu l'ennemi, je me suis fait voir à nos généraux, j'ai fait le coup de pistolet, pris quelques officiers prisonniers ; l'amour m'a rappelé vers vous, je suis revenu sans réflexion.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas rendre un compte plus juste, et tu dois être satisfaite.

CIDALISE.

Oh ! je n'y puis plus tenir, en vérité, et j'ai trop d'horreur pour l'imposture.

CLITANDRE.

Madame...

CIDALISE.

C'en est fait, Clitandre, rompons sans bruit et sans éclaircissement. Je vous connois trop pour vous aimer encore, et je vous estime trop peu pour avoir du ressentiment contre vous.

CLITANDRE.

Madame ?

ANGÉLIQUE.

Elle s'explique net ; et, pour elle comme pour moi, vous aurez de la peine à vous faire croire innocent.

CLITANDRE.

Lisette ?

LISETTE.

Monsieur?

CLITANDRE.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

LISETTE.

Je n'en suis pas trop informée; mais, autant que j'en puis juger, on a fait entendre à ces dames que depuis votre dernier départ vous avez toujours été en garnison dans le château de Martin-Sec.

CLITANDRE.

Dans le château de Martin-Sec! Et qui peut avoir fait ces contes?

SCÈNE XXIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

C'est moi, monstre, qui les ai faits. Oseras-tu me démentir?

LISETTE.

Allons, ferme, monsieur, il faut sauter le fossé.

CLITANDRE.

Madame?

LA COMTESSE.

Réponds, réponds, réponds donc.

CLITANDRE.

Moi, madame, je n'ai rien à répondre : que voulez-vous que je vous dise? le respect me ferme la bouche, et je m'en vais prendre la poste.

LA COMTESSE.

Non, traître ; et puisque tu n'es pas parti, tu ne partiras point, sur mon honneur.

SCÈNE XXIV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE.

M. PATIN.

Eh ! bonjour, monsieur, serviteur.

CLITANDRE.

Ah! monsieur Patin, votre valet.

M. PATIN.

Eh bien ! vous revenez de l'armée, quelle nouvelle?

CLITANDRE.

Tout le monde revient, et les bourgeois n'ont qu'à déguerpir, monsieur Patin.

DES SOUPIRS.

Avez-vous bien tué des Allemands, monsieur?

CLITANDRE.

Mon pauvre monsieur Des Soupirs, pour tout exploit, j'ai fait donner les étrivières à un maître à chanter qui faisoit le mauvais plaisant.

DES SOUPIRS.

Il avoit tort.

CIDALISE.

Il est brutal, et n'aime pas qu'on le plaisante.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

CLITANDRE.

Vous êtes bonne, madame, et je connois votre sincérité, je la reconnoîtrai, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Oh! ne prenez point votre sérieux. De quoi vous plaignez-vous? vous nous avez jouées les premières; demeurons bons amis, et ne parlons plus du passé.

LA COMTESSE.

Comment, madame, ne parlons plus du passé?

ANGÉLIQUE.

Ne vous emportez pas, madame, on vous le cède; et il vous demeurera pour l'équipage.

SCÈNE XXV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame, on a servi.

ANGÉLIQUE.

Allons nous mettre à table ; nos différents s'y termineront mieux qu'ici, et nous irons tous ensemble souper ce soir chez monsieur Patin.

CLITANDRE.

Sans rancune, madame.

ANGÉLIQUE.

Donnez la main à la comtesse ; vous avez intérêt de la ménager.

LA COMTESSE.

Moi ? Je ne lui pardonnerai qu'à condition qu'il ne partira point.

CIDALISE.

On prendra soin de le retenir, madame.

LISETTE.

Ma foi, vivent les femmes de bon esprit ! toutes les saisons leur sont égales, rien ne les chagrine, et, jusqu'aux moindres bagatelles, tout leur fait plaisir.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME VI.

A PARIS,

Chez { Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19 ;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10 ;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 27 ;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE DANCOURT.

TOME II.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

T. E.

LES BOURGEOISES
A LA MODE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 15 novembre 1692.

PERSONNAGES.

M. SIMON, notaire.
ANGÉLIQUE, femme de M. Simon.
M. GRIFFARD, commissaire.
ARAMINTE, femme de M. Griffard.
MARIANE, fille de M. Simon.
LISETTE, fille de chambre d'Angélique.
MADAME AMELIN, marchande.
LE CHEVALIER, amoureux de Mariane.
FRONTIN, intrigant.
M. JOSSE, orfèvre.
JASMIN, laquais d'Angélique.

La scène est à Paris, dans le logis de M. Simon.

LES BOURGEOISES A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette?

FRONTIN.

J'arrive comme vous, je n'ai encore vu personne; mais j'ai appris en ville une très fâcheuse nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle? de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Il faut quitter ce pays-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raison?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

On a fait de mauvais rapports à la justice.

LE CHEVALIER.

A la justice? que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de toucher pour faire cette compagnie de cavalerie...

LE CHEVALIER.

Eh bien?

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle! Eh! qui en doute?

FRONTIN.

Ce n'est pas tout; il a eu l'indiscrétion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous, car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embarrasse point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Écoutez, vous menez une vie diablement libertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je te l'avoue.

FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriés dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réussir, je réparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit: attrapons encore ces gens-ci, et faisons grace au reste de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de monsieur le notaire, chez qui nous sommes, l'aimable et jeune Mariane, est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa belle-mère, madame la notaire, une des plus grandes dépensières qu'il y ait au monde; il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est une femme de fort bon sens, qui aime les plaisirs, le jeu, la compagnie; et depuis deux jours je me suis avisé de lui persuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occasion d'y venir plus souvent, et pouvoir entretenir Mariane de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé. Mais monsieur le notaire, que dira-t-il à cela?

LE CHEVALIER.

Lui? c'est un bon homme qui n'a presque pas le sens commun.

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais; il est amoureux d'Araminte, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

De la femme du commissaire?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le confident de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Ne le voilà pas mal adressé; Araminte et sa femme sont intimes amies.

FRONTIN.

Cela ne gâtera rien; au contraire, si elles ont de l'esprit, elles profiteront de l'aventure: et

pour vous, si vous en usez bien avec moi (car enfin nous nous connoissons, comme vous savez; il faut être bon prince), nous tâcherons de vous faire épouser Mariane. Voici déja votre billet que je vais donner à Lisette. Allez cependant songer à faire taire le petit homme aux deux mille écus. Dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une aventure d'éclat ne vaudroit pas le diable.

SCÈNE II.

FRONTIN.

L'heureuse chose que d'être né avec de l'esprit! Oh! pour cela, monsieur le chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruiner les autres, est ce qui lui fait faire figure, et tout son revenu n'est qu'en fonds d'esprit. Patience, je ne dis mot; mais, ma foi, s'il ne fait pas ma fortune avec la sienne, je gâterai bien ses affaires.

SCÈNE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah, ah! c'est toi! bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Bonjour, Lisette. Ta maîtresse est-elle habillée?

LISETTE.

Oui, mais c'est une grande merveille, et nous n'avons pas coutume d'être si diligentes.

FRONTIN.

Eh! sais-tu bien qu'il est près de midi?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le soir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit?

LISETTE.

Oh! cela va bien changer: monsieur le chevalier a conseillé à madame d'établir ici, avec Araminte, de petites parties de plaisir et de jeu. Nous ne sortirons plus si souvent; et, dans le fond, il y a quelque raison: il vaut mieux recevoir chez soi compagnie que de l'aller chercher en ville.

FRONTIN.

Et le mari sait-il quelque chose de ce dessein?

LISETTE.

Non, pas encore : mais, quand cela sera, ne le verra-t-il pas bien sans qu'on le lui dise? C'est un homme qui n'est pas tout-à-fait le maître, comme tu sais.

FRONTIN.

Bon ! Pour faire la femme de qualité, on dit que ta maîtresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur ! Est-ce ici la seule maison de ta connoissance où les maris ne sont que les premiers domestiques de leurs femmes ?

FRONTIN.

Il y a mille bourgeois dans ce goût-là.

LISETTE.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pied.

FRONTIN.

Oh, diable ! pour bien dresser un mari, tu es la première fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'est-ce qui t'amène ici ?

FRONTIN.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte,

de celle de monsieur le chevalier, et de la mienne.

LISETTE.

Comment! de la tienne?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

LISETTE.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à madame?

FRONTIN.

Oui vraiment: comme laquais d'Araminte, j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

Eh bien! viens, tu n'as qu'à me suivre.

FRONTIN.

Hé! attends, attends. Comme valet de chambre de monsieur le chevalier, j'ai des affaires sérieuses à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc! tu te mêles de bien des métiers, à ce qu'il me semble?

FRONTIN.

Il est vrai, je suis le garçon de France le plus employé: valet de chambre de l'un, laquais de l'autre; grison de celle-ci, espion de celle-là; je fais tout avec une discrétion admirable. Dans la plupart des aventures dont je me mêle,

je suis presque toujours pour et contre : je conduis quelquefois les affaires de la femme et celles du mari tout ensemble. Je sais toujours tout, et ne dis jamais rien ; et je ne cherche qu'à faire plaisir à tout le monde.

LISETTE.

Voilà un fort joli caractère. Mais, dis vite, qu'as-tu à me faire savoir de la part du chevalier?

FRONTIN.

Qu'il est amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane ?

FRONTIN.

Oui, d'elle-même; et il m'a chargé de te la demander en mariage.

LISETTE.

En mariage, à moi?

FRONTIN.

Est-ce que tu ne sais pas que, pour épouser des filles de bourgeois, ce n'est point aux pères que des jeunes gens de condition s'adressent à présent?

LISETTE.

Non?

FRONTIN.

Non vraiment : cela étoit bon autrefois, mais aujourd'hui les manières sont bien différentes; on prend seulement l'aveu de la petite fille, on

tâche d'avoir l'agrément de la fille de chambre ; et quand on ne peut plus cacher la chose, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le chevalier a-t-il expliqué son amour ?

FRONTIN.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

LISETTE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris : mais pour rendre la chose plus intelligible, voilà un petit billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Très volontiers.

FRONTIN.

Nous en aurons bientôt réponse ?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais point. Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mère : monsieur le notaire, qui est bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête, ne veut pas que sa fille prenne les manières de sa femme ; et nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta maîtresse.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Il n'est encore venu personne? Ah! te voilà? que veux-tu, Frontin?

FRONTIN.

Vous rendre un billet d'Araminte, madame. (*à Lisette.*) Songe à celui de monsieur le chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGÉLIQUE, *après avoir lu.*

Voilà qui est bien. Puisqu'elle doit venir, il n'y a point de réponse; je la lui ferai moi-même.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Lisette!

LISETTE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Mon mari est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Lui, madame! seroit-il possible?

ANGÉLIQUE.

Elle me l'écrit.

LISETTE.

Et vous n'êtes pas plus intriguée ?

ANGÉLIQUE.

Intriguée ! Par quelle raison? cette femme est de mes amies, et tu sais que je ne suis pas jalouse.

LISETTE.

Vous avez raison, la jalousie est une passion bourgeoise qu'on ne connoît presque plus chez les personnes de qualité.

ANGÉLIQUE.

Fi ! cela ne mérite pas seulement que l'on y fasse attention. Parlons d'autre chose. Sais-tu bien que je commence à me repentir de m'être laissé persuader de donner à jouer chez moi?

LISETTE.

Et comment donc ? Quoi ! vous ne savez jamais ce que vous voulez. Mort de ma vie ! vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ne me querelle donc point, je te prie ; tu me mettrois de mauvaise humeur.

LISETTE.

Eh ! comment ne vous pas quereller ? Il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuse : belle, jeune, bien faite, spirituelle ; vous êtes aimée de

tous ceux qui vous voient, et vous avez le bonheur de n'aimer personne que votre mari, que vous n'aimez guère; vous êtes sans aucune passion dominante, que celle de vos plaisirs; vous avez en moi une fille dévouée à tous vos sentiments, quelque déraisonnables qu'ils puissent être; et vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de votre vie par des inégalités perpétuelles?

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu que je te dise? je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous?

ANGÉLIQUE.

De quoi je me plains? N'est-ce pas une chose horrible que je ne sois que la femme d'un notaire?

LISETTE.

Oui, et d'un notaire qui s'appelle monsieur Simon encore: cela est chagrinant, je vous l'avoue, et vous n'avez ni l'air ni les manières d'une madame Simon.

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins marquise, Lisette?

LISETTE.

Assurément. Mais aussi, madame, ne faites-vous pas comme si vous l'étiez?

ANGÉLIQUE.

Non vraiment, ma pauvre Lisette : je n'ose médire de personne ; je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des femmes qui me déplaisent; je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules. Enfin, Lisette, quand on a de l'esprit, il est bien fâcheux, faute de rang et de naissance, de ne pouvoir le mettrè dans tout son jour.

LISETTE.

Eh ! pourquoi vous contraindre ? qui vous retient ? Abandonnez-vous toute à votre génie ; commencez par donner à jouer; recevez grand monde : il y a mille bourgeoises des plus roturières qui n'ont pas d'autre titre pour faire les femmes de conséquence.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! n'en parlons plus, Lisette ; c'en est fait, me voilà déterminée.

LISETTE.

Nous avons déja dans nos intérêts un commissaire, madame, le mari d'Araminte ; et ce n'est pas peu de chose à Paris pour des joueuses de profession que la faveur d'un commissaire.

ANGÉLIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus ; le mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire et qui n'aime point à faire plaisir à sa femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager sa protection, moi; laissez-moi faire. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et que je ne sais quel tour faire à mon mari pour en attraper: l'affaire de mon diamant l'a déja mis dans une colère épouvantable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, et il me semble que nous pourrions à présent risquer de le vendre.

ANGÉLIQUE.

Point du tout; il a fait courir des billets chez les orfèvres.

LISETTE.

Eh bien! mettons-le en gage, madame; c'est de l'or en barre.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop lasse des usuriers.

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore long-temps affaire.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame Amelin, votre marchande de modes...

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire?

ANGÉLIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter, Lisette : elle est fort riche, cette madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter! vous n'y songez pas.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? C'est une commission que je te donne.

LISETTE.

A moi, madame?

ANGÉLIQUE.

A toi-même. Voilà ce diamant, que mon mari croit perdu : tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit; mais madame Amelin...

ANGÉLIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'argent pour être payée.

LISETTE.

La voici.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, MADAME AMELIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh! bonjour, madame Amelin: il y a mille ans que je ne vous ai vue, et cependant je suis sur vos parties.

Mme AMELIN.

Oh! madame, ce n'est pas là ce qui m'amène ici.

LISETTE.

Bonjour, madame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Combien vous dois-je, madame Amelin?

Mme AMELIN.

J'ai là vos parties, madame, si vous vouliez bien prendre la peine...

ANGÉLIQUE.

Volontiers; je n'aime point à devoir. (*Elle lit.*) Premièrement, pour avoir garni l'épaule gauche de madame... Vous vous moquez, madame Amelin, ce n'est pas là mon mémoire.

Mme AMELIN.

Je vous demande pardon, madame; c'est celui d'une comtesse dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ai, depuis six mois, fourni trois paires de hanches; il n'y a pas moyen que j'en sois payée.

LISETTE.

Ce sont pourtant là des choses qu'on devroit payer comptant, pour ne pas faire crier les marchands.

Mme AMELIN.

Voilà votre mémoire, madame.

ANGÉLIQUE.

Voyons. Pour l'idée d'une coiffure extraordinaire... Ah! je me reconnois à la coiffure. Mais votre mémoire est furieusement long: vous croyez que je lirai tout cela, madame Amelin? je suis trop paresseuse.

Mme AMELIN.

Voyez seulement le total, madame, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Somme totale, trois cent dix livres.

LISETTE.

Il n'y a que trois cent dix livres? En vérité, madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux mise que les autres.

ANGÉLIQUE.

Lisette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cent dix livres: dépêchez; n'entendez-vous pas? trois cent dix livres; cela est-il si difficile à comprendre?

LISETTE.

Non, madame; je comprends fort bien, trois cent dix livres.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! puisque vous comprenez, cela suffit; allez vite.

LISETTE.

Voilà de l'argent bien comptant pour madame Amelin.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, MADAME AMELIN.

ANGÉLIQUE.

Le commerce que vous faites vous donne bien de la peine, madame Amelin?

Mme AMELIN.

Oui, madame, et l'on ne gagne pas grand'chose, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme! Vous faites quelquefois des pertes considérables?

Mme AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme! Vous avez beaucoup d'enfants, madame Amelin?

Mme AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGÉLIQUE.

Comment donc?

Mme AMELIN.

Je ne sais où il prend de l'argent; mais il est toujours avec de belles dames; il joue avec des grands seigneurs, et il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mère nourrice.

ANGÉLIQUE.

En vérité, voilà un mauvais petit caractère.

Mme AMELIN.

Hélas! madame, c'est comme tout le monde est aujourd'hui: on veut paroître ce qu'on n'est pas, et c'est ce qui perd la jeunesse.

ANGÉLIQUE.

Elle a raison.

Mme AMELIN.

A cela près, Jannot est bon garçon, et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGÉLIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu, madame Amelin; une petite affaire m'oblige à vous quitter. Lisette va vous apporter votre argent.

Mme AMELIN.

Madame, je vous suis bien obligée.

SCÈNE IX.

MADAME AMELIN.

Ah! que voilà une brave dame! ne se pas donner seulement la peine de lire les parties! Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bientôt de quoi faire rouler un bon carrosse.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, MADAME AMELIN.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si Lisette aura déja donné à Mariane le billet...

Mme AMELIN.

Miséricorde! que vois-je?

LE CHEVALIER.

Ah ciel!

Mme AMELIN.

Je ne me trompe point, c'est Jannot. Eh! mon cher enfant, que viens tu faire ici?

LE CHEVALIER.

Quelle rencontre !

Mme AMELIN.

Comme le voilà brave ! Tu as beau faire, Jannot, je suis ta mère, et quoique tu sois un méchant enfant, bon sang ne peut mentir, je t'aime toujours. Jannot, mon pauvre Jannot !

LE CHEVALIER.

Il ne me pouvoit arriver une aventure plus cruelle.

Mme AMELIN.

Qu'il a bonne mine ! mais est-il possible que j'aie fait ce garçon-là ?

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

Mme AMELIN.

Comment ? quelles affaires, Jannot ?

LE CHEVALIER.

Eh ! ne m'appelez point ici de ce nom, je vous conjure.

Mme AMELIN.

Quoi ! qu'est-ce à dire ? n'es-tu pas mon enfant ? ne voudrois-tu pas que je t'appelasse monsieur ? Écoute : je sais les contes que tu fais ; tu as honte de m'appeler ta mère.

LE CHEVALIER.

Non, je vous aime, je vous respecte ; mais, si

vous me faites connoître ici, vous ruinez les plus belles espérances du monde.

Mme AMELIN.

Quelles espérances?

LE CHEVALIER.

Un mariage considérable... Nous ne sommes point en lieu de nous expliquer.

Mme AMELIN.

Mon cher enfant!

LE CHEVALIER.

Eh! de grace...

Mme AMELIN.

Mais dis-moi donc...

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

Mme AMELIN.

Ah! qu'il y aura de gens fâchés dans le quartier, si c'est tout de bon que Jannot fait fortune!

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, et ne me trahissez point, je vous prie.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, MADAME AMELIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Eh! bonjour, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Comment donc! vous êtes seul, monsieur le chevalier?

Mme AMELIN, *à part.*

Monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Ne sachant à qui m'adresser, en t'attendant j'allois faire connoissance avec madame.

Mme AMELIN, *à part.*

Le joli garçon! il est effronté comme un page.

LE CHEVALIER.

Qui est cette femme, Lisette?

LISETTE.

C'est une espèce de marchande qui fournit des modes à madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t-il donné un billet?

LISETTE.

Oui; mais je n'ai point vu Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah, juste ciel!

Mme AMELIN.

Qu'il entend bien cela!

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir madame?

LE CHEVALIER.

Ma vie et ma fortune sont en tes mains, ma chère Lisette.

LISETTE.

Entrez, entrez, je vous en rendrai bon compte.

Mme AMELIN.

Comme il les attrape!

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

Mme AMELIN.

Monsieur, votre très humble servante.

SCÈNE XII.

MADAME AMELIN, LISETTE.

Mme AMELIN.

Voilà un aimable petit gentilhomme.

LISETTE.

Il vous revient assez, à ce qu'il me semble?

Mme AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'est mon foible: ils ont toujours de petites manières qui les distinguent; et l'on fait bien son compte avec eux, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Le bon temps est passé, madame Amelin; les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent de reste. Voilà madame, par exemple...

Mme AMELIN.

Eh bien?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cent dix livres?

Mme AMELIN.

Eh bien?

LISETTE.

Eh bien! il n'y a pas de fonds pour vous les payer.

Mme AMELIN.

Qu'est-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cent dix livres?

LISETTE.

C'est une malice de notre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

Mme AMELIN.

La vilaine chose qu'un homme d'affaires!

LISETTE.

Vous êtes bien heureuse que ce ne soit pas un intendant; vous attendriez bien davantage.

Mme AMELIN.

Mais madame joue quelquefois; et quand elle gagne...

LISETTE.

Ah! quand elle gagneroit mille pistoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette; c'est une chose sacrée que l'argent du jeu : diantre, ce sont des fonds pour le plaisir, où l'on ne touche point pour le nécessaire.

Mme AMELIN.

Comment ferons-nous donc?

LISETTE.

Si vous étiez femme d'accommodement, madame Amelin?

Mme AMELIN.

Eh bien?

LISETTE.

Madame a besoin de cent louis, elle vous en doit trente: faites-lui prêter six cents écus, elle vous paiera vos trois cent dix livres.

Mme AMELIN.

L'accommodement est admirable! vous vous moquez de moi, je pense.

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voilà un diamant de trois cents pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement. Voyez si le parti vous accommode.

Mme AMELIN.

Un diamant? ah! c'est autre chose. Et quand lui faut-il cet argent?

LISETTE.

Dans le moment même, si cela se peut.

Mme AMELIN.

Passez chez moi dans un quart d'heure, et apportez la bague; vous trouverez votre argent tout compté. Adieu, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Adieu, madame Amelin.

SCÈNE XIII.

LISETTE.

Nous aurons donc de l'argent comptant, et nous donnerons à jouer, Dieu merci. Tout se dispose à merveille pour ma petite fortune : la passion du chevalier, l'humeur de ma maîtresse, qui ne songe qu'à ruiner son mari. Elle achète cher, vend à bon marché, met tout en gage; je suis son intendante. Voilà comme les maîtresses deviennent soubrettes, et comme les soubrettes deviennent quelquefois maîtresses à leur tour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

Mais quelle distraction, chevalier! Vous paroissez embarrassé, vous me répondez sans faire attention à ce que vous dites.

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de monsieur votre mari pour Araminte, madame.

ANGÉLIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, et qu'Araminte eût l'esprit...

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte, j'ose quasi vous en répondre; et, malgré l'avarice de votre époux, si vous n'étiez un peu trop intéressée dans les dépenses qu'il pourroit faire...

ANGÉLIQUE.

Intéressée dans ses dépenses, moi? Qu'on le ruine, chevalier, pourvu que j'en profite: je n'y

prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépouilles.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, vous êtes une femme de bon esprit.

ANGÉLIQUE.

Cela nous mettroit en fonds pour l'établissement de ce que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Que vous veut Frontin?

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

As-tu quelque chose à me dire?

FRONTIN.

L'affaire des deux mille écus va mal, monsieur; on décrète.

ANGÉLIQUE.

Que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame. Veux-tu parler haut?

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Eh bien! monsieur!

FRONTIN.

Je vous dis, monsieur, que...

LE CHEVALIER.

L'impertinent! Quelqu'un m'attend au logis, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur, justement; deux marquises, une comtesse, un partisan, trois abbés, autant de fainéants, ce commis de la douane, et ce petit épicier, sont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraud-là fait toujours mystère de rien. Ce sont des gens qui me persécutent, madame, pour savoir quand on commencera à jouer chez vous.

ANGÉLIQUE.

Allez vite leur dire que nous ouvrirons demain sans faute, chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, madame...

ANGÉLIQUE.

Ne faites point façon de me laisser seule, je ne serai pas long-temps sans compagnie.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

Holà, Jasmin!

JASMIN.

Que vous plaît-il, madame?

ANGÉLIQUE.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

JASMIN.

Son maître de clavecin est avec elle.

ANGÉLIQUE.

Lisette ne revient point de chez madame Amelin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatigante chose que le moindre moment d'inquiétude!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah! te voilà: tu as bien tardé?

LISETTE.

C'est l'impatience d'avoir de l'argent qui vous a fait trouver le temps si long.

ANGÉLIQUE.

M'en apportes-tu?

LISETTE.

Madame Amelin a pris ses trois cent dix livres; voilà ce qui vous reste de six cents écus.

ANGÉLIQUE.

Prenons bien garde que mon mari ne soupçonne rien de tout ceci, Lisette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame!

ANGÉLIQUE.

Je lui épargne ces sortes de petits chagrins autant qu'il m'est possible.

LISETTE.

Et cependant il se plaint encore.

ANGÉLIQUE.

Tous les hommes en sont logés là; ce sont des animaux grondants que les maris.

LISETTE.

Que vous les définissez bien!

ANGÉLIQUE.

Je les connois: le mien me divertit quelquefois avec son humeur bourrue, et je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui pour me désennuyer.

LISETTE.

C'est un plaisir qu'il est facile de vous faire avoir, et je me charge de cela, moi.

ANGÉLIQUE.

Des coiffes, Lisette, une écharpe.

LISETTE.

Où allez-vous donc ?

ANGÉLIQUE.

Je vais dépenser de l'argent, puisque j'en ai. J'ai besoin de mille choses : des tables, des cornets, des dés et des cartes. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous réjouir.

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. J'attends Araminte ; je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-temps, la voici.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

Eh! bonjour, mon aimable petite.

ANGÉLIQUE.

Ma chère bonne, comment te portes-tu?

ARAMINTE.

Comme une femme qui n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures.

LISETTE.

Vous voilà pourtant bien éveillée.

ANGÉLIQUE.

Qui a donc troublé ton repos?

ARAMINTE.

Ne t'alarme point, ce n'est pas ton mari; je ne l'aime pas, au moins.

ANGÉLIQUE.

Tu as fait une belle conquête, et je t'en félicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner; tout son bien est à mon service.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! prenez toujours à bon compte; il n'y a point de mal à ruiner un mari, quand sa femme partage les revenant-bons de l'aventure.

ARAMINTE.

Qu'il ne sache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Je n'abuserai pas de ton secret. A quoi as-tu passé la nuit?

ARAMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moyens imaginables de faire enrager mon mari.

LISETTE.

Voilà un amusement fort agréable.

ANGÉLIQUE.

Ah! ces idées t'ont fait plaisir; je ne m'étonne plus de te voir un si bon visage.

ARAMINTE.

C'est un homme qui perd l'esprit, et qui me le fait perdre. Il veut et ne veut plus dans le moment même : tantôt complaisant jusqu'à l'excès, puis aussitôt brutal à la fureur : quelquefois content d'une chose, qui lui déplaît un quart d'heure après. Il querelle toujours sans sujet; et, pour vivre en repos avec lui, on ne sait jamais quel parti prendre.

ANGÉLIQUE.

Voilà des inégalités impardonnables.

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable, et à me venger de ses caprices.

LISETTE.

Que ce soit donc en tout bien et en tout honneur. Pour mettre un mari à la raison, on s'en écarte quelquefois; et ces biais-là ne valent jamais rien, quoiqu'ils soient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi, je ne saurois mieux faire enrager mon bourru, qu'en lui attrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas, nous sommes de la partie. Un mari fâcheux et avare est un ennemi public, contre qui toutes les femmes ont intérêt de se déclarer. Çà, voyons, comment faut-il s'y prendre?

ANGÉLIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as là-bas un carrosse?

ARAMINTE.

Oui vraiment: où veux-tu aller?

ANGÉLIQUE.

Je te le dirai; sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous; tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît, j'ai ici les miennes, et vous vous passerez bien de moi.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens, et nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan, moi, s'il en est besoin.

ARAMINTE.

Adieu, Lisette.

SCÈNE VI.

LISETTE.

Les aimables petites personnes ! Elles vont tenir entre elles un petit conseil contre leurs maris; et, sans cela, que feroient-elles ? Grace à l'avarice et à la bizarrerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus nécessaire occupation qu'aient les femmes. Mais voici Mariane fort à propos. N'ai-je point perdu le billet du chevalier ? non. Sachons un peu ce qu'elle a dans l'ame avant que de lui parler de cette affaire.

SCÈNE VII.

LISETTE, MARIANE.

MARIANE.

Que me veut ma belle-mère, Lisette ? On m'a dit qu'elle me demande.

LISETTE.

Elle vient de sortir, et apparemment elle ne vous vouloit rien de fort pressé.

MARIANE.

Je venois lui donner le bonjour, et je retourne dans ma chambre.

LISETTE.

Eh! non, non : je vous veux quelque chose, moi ; et madame n'avoit rien de si intéressant à vous dire.

MARIANE.

Dépêche-toi donc ; tu sais bien que mon père ne veut pas que je te parle, et qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi je vous gâte! Il est bien injuste de vous donner ces mauvaises impressions.

MARIANE.

Oh! ne te fâche point ; je ne le crois pas : mais ses remontrances perpétuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

Et quelles remontrances peut-il faire ?

MARIANE.

Je ne sais : comme je ne les mérite point, je ne les écoute pas le plus souvent ; et, quand il à bien long-temps parlé, il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah! puisque vous prenez si bien les choses, vous n'êtes pas si fort à plaindre.

MARIANE.

Je ne suis pas à plaindre! Est-il agréable, à mon

âge, de vivre éternellement dans la solitude? Je n'ai, pour toute compagnie, que des maîtres qui ne m'apprennent que des choses inutiles, la musique, la fable, l'histoire, la géographie. Cela n'est-il pas bien divertissant!

LISETTE.

Cela vous donne de l'esprit.

MARIANE.

N'en ai-je pas assez? Ma belle-mère ne sait point toutes ces choses, et elle vit heureuse.

LISETTE.

Sa destinée vous fait donc envie?

MARIANE.

Oui, je te l'avoue; et, si elle vouloit, au hasard d'être tous les jours grondée de mon père, je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

LISETTE.

Quoi! pas même pour être mariée?

MARIANE.

Oh! c'est autre chose: quand je serai mariée, ne serai-je pas la maîtresse, et ne ferai-je pas comme elle tout ce que je voudrai?

LISETTE.

Selon le mari que vous prendrez.

MARIANE.

Comment, selon? Oh! je veux un bon mari, ou je n'en veux point.

LISETTE.

Mais si votre père vous en veut donner un à sa fantaisie ?

MARIANE.

Je ne le prendrai point, s'il n'est à la mienne.

LISETTE.

Fort bien: et votre belle-mère, si elle vous proposoit...

MARIANE.

Mais, Lisette, un mari de sa main me conviendroit assez, je pense.

LISETTE.

Et de la mienne, craindriez-vous d'être trompée ?

MARIANE.

De la tienne?

LISETTE.

Oui, parlez.

MARIANE.

Hom ! je devine ce que tu me veux, Lisette.

LISETTE.

Vous le devinez?

MARIANE.

Oh, que oui ! cela n'est pas bien difficile.

LISETTE.

Et que devinez-vous encore ?

MARIANE.

Que quelqu'un est amoureux de moi, et qu'on t'a priée de me le dire.

LISETTE.

Cela est admirable.

MARIANE.

Et c'est pour savoir ce que je pense que tu me parles de mariage.

LISETTE.

Quelle vivacité!

MARIANE.

Oh! je ne suis plus une petite fille; et, quoïque je ne voie pas le monde, quand je suis seule, je rêve à bien des choses : mais dis vite, qu'as-tu à me faire savoir?

LISETTE.

Eh! puisque vous êtes si habile, ne pouvez-vous pas deviner le reste?

MARIANE.

J'aurois trop à rougir, Lisette, si mes conjectures n'étoient pas justes.

LISETTE.

Oh! pour le coup, je devine à mon tour, et je ne suis pas moins pénétrante que vous.

MARIANE.

Et que pénètres-tu?

LISETTE.

Que vous êtes amoureuse.

MARIANE.

Paix, Lisette.

LISETTE.

Ne craignez rien; personne ne peut nous entendre.

MARIANE.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure. Sérieusement, que me veux-tu?

LISETTE.

Vous rendre un petit billet.

MARIANE.

Un billet?

LISETTE.

Oui. Voyez si cela vous accommode.

MARIANE.

S'il n'est pas de monsieur le chevalier, je ne le veux point voir, Lisette.

LISETTE.

Eh! voyez-le, il est de lui-même : l'heureuse chose que la sympathie! Eh bien! comment le trouvez-vous son style?

MARIANE.

Il écrit comme ses yeux parlent : ils m'avoient déja dit tout ce qui est dans sa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n'ont point fait réponse ; et c'est une réponse dont il est question.

MARIANE.

Mais, Lisette...

LISETTE.

Quoi, mais ? C'est un mari de ma main, qu'avez-vous à dire ? Allez vite récrire seulement.

MARIANE.

Sera-t-il de la bienséance...

LISETTE.

Comment, de la bienséance? On vous aime, vous aimez ; on vous écrit, vous faites réponse : y a-t-il rien là qui ne soit dans les formes ?

MARIANE.

Écrire à un homme !

LISETTE.

Le grand malheur ! Ah ! que de façons pour une petite personne qui devine si juste ! Ne vous en fiez-vous pas bien à moi ? je sais les régles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entends quelqu'un.

LISETTE.

C'est monsieur le commissaire.

MARIANE.

Le mari d'Araminte ?

LISETTE.

Lui-même. Ne perdez point de temps; allez faire réponse.

SCÈNE VIII.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Bonjour, ma chère enfant.

LISETTE.

Monsieur, je suis votre très humble servante.

M. GRIFFARD.

Ta belle maîtresse est-elle visible? et monsieur le notaire est-il au logis?

LISETTE.

Il n'y a personne, monsieur, depuis le matin; monsieur est en ville, et madame vient de sortir avec madame votre épouse.

M. GRIFFARD.

Le hasard m'est bien favorable. Je suis ravi de te trouver seule, Lisette, et j'ai mille choses à te dire.

LISETTE.

Me voilà prête à vous écouter. (*à part.*) Voilà un bourru bien radouci, à ce qu'il me semble.

M. GRIFFARD.

Comment ton maître et ta maîtresse vivent-ils ensemble, dis?

LISETTE.

Comme un mari et une femme. Ils sont toujours fâchés, se querellent souvent, se raccommodent peu, boudent sans cesse, se plaignent fort l'un de l'autre, et peut-être ont tous deux raison. C'est tout comme chez vous enfin, et n'est-ce pas tout de même?

M. GRIFFARD.

Mais quel parti prends-tu dans leurs différents, toi?

LISETTE.

Quel parti, moi? Je suis pour madame; et, si vous voulez que je vous parle net, je ne crois pas qu'un mari puisse avoir raison.

M. GRIFFARD.

J'en conviens; il y a des gens insupportables.

LISETTE.

De petits bourrus éternels, par exemple.

M. GRIFFARD.

Il est vrai.

LISETTE.

Qui ne sont faits que pour damner le genre humain.

M. GRIFFARD.

Et pour se tourmenter eux-mêmes.

LISETTE.

Toujours grondants, de mauvaise humeur.

M. GRIFFARD.

C'est une chose horrible.

LISETTE.

Si j'avois un mari comme cela, je lui ferois voir bien du pays, sur ma parole.

M. GRIFFARD.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta maîtresse, Lisette?

LISETTE.

Et si votre femme, qui ne la quitte point, les prenoit pour elle?

M. GRIFFARD.

Tu me crois donc de ces insupportables?

LISETTE.

Et vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoisse.

M. GRIFFARD.

Si tu savois la cause de mes caprices, tu serois la première à les excuser.

LISETTE.

Cela se pourroit: je suis fort humaine, et je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

M. GRIFFARD.

Non, tu n'es pas de mes amies.

LISETTE.

Où ce petit reproche nous mènera-t-il?

M. GRIFFARD.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta maîtresse.

LISETTE.

Je ne vous entends point.

M. GRIFFARD.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

M. GRIFFARD.

Et si elle savoit combien je m'y intéresse, elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISETTE.

C'est de l'hébreu, je n'y comprends rien.

M. GRIFFARD.

Si tu voulois l'en instruire, Lisette, je ne serois point ingrat d'un si bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

M. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte, sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelquefois.

M. GRIFFARD.

De peur d'accident, voilà ma bourse, que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites; un commissaire qui donne sa bourse est terriblement amoureux.

M. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur?

LISETTE.

Je comprends votre affaire à merveilles, vous dis-je; vous n'aimez point votre femme.

M. GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de votre voisin vous plaît davantage.

M. GRIFFARD.

N'est-elle pas la plus charmante personne du monde?

LISETTE.

Assurément: c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femmes; qu'il y auroit de troqueurs au monde! Mais, comme cela n'est pas tout-à-fait permis, prenez garde à vous, monsieur le commissaire.

M. GRIFFARD.

Ah! pour moi, je ne demande que l'estime de ta maîtresse.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

M. GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

M. GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendrissez trop, monsieur.

M. GRIFFARD.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vais pleurer.

M. GRIFFARD.

Qu'elle sache tout cela, Lisette.

LISETTE.

Elle le saura, je vous en réponds. J'entends son mari : remettez-vous un peu ; vous voilà tout hors de vous-même.

M. GRIFFARD.

Je suis trop ému, je ne veux point qu'il me voie ; cache-moi dans le cabinet de ta maîtresse.

LISETTE.

Dans son cabinet ! vous y étoufferiez d'amour.

M. GRIFFARD.

Mais...

LISETTE.

Mais descendez par ce petit escalier, et allez prendre l'air; vous en avez besoin, sur ma parole. (*seule.*) Ma foi, l'aventure est trop drôle, et voilà de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

SCÈNE IX.

M. SIMON, LISETTE.

M. SIMON.

Ah! te voilà, coquine. Que fait ma femme?

LISETTE.

(*à part.*) Le beau début! (*à M. Simon.*) Elle est sortie.

M. SIMON.

Déja sortie! à l'heure qu'il est, elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut apparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coutume.

M. SIMON.

Des affaires pressantes! Oh! si elle ne change ses manières...

LISETTE.

Et pourquoi les changer, puisqu'elle s'en trouve bien? Elle n'en fera rien, monsieur, je vous assure.

M. SIMON.

Elle s'en trouve bien: mais je n'en suis pas content, moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile ; car enfin qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans sa conduite?

M. SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire?

LISETTE.

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maison.

M. SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez-vous jamais quereller?

M. SIMON.

Comment l'entendrois-je? je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

LISETTE.

La grande merveille! Vous dormez quand elle revient, vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes sorti quand elle s'éveille: le moyen de vous rencontrer?

M. SIMON.

Et c'est cela dont je me plains. Au lieu de prendre le soin de son ménage...

LISETTE.

De son ménage, monsieur! Est-ce que vous voudriez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles? et est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes?

M. SIMON.

Assurément.

LISETTE.

Bon!

M. SIMON.

Comment, bon?

LISETTE.

Eh! fi, monsieur; vous êtes notaire, et vous ne savez pas la coutume de Paris?

M. SIMON.

Mais qu'elle demeure au moins dans sa maison, qu'elle y reçoive compagnie, qu'elle voie... Araminte, par exemple; c'est une femme raisonnable que celle-là.

LISETTE.

Assurément.

M. SIMON.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais, vraiment, il n'y a rien de plus raison-

nable; il faudra bien qu'elle le fasse : allons, tâchez de la persuader.

M. SIMON.

Je n'en viendrai point à bout si je ne querelle.

LISETTE.

Eh bien! il y a long-temps que vous n'avez querellé, à ce qu'il me semble?

M. SIMON.

Depuis l'affaire du diamant...

LISETTE.

Depuis le diamant? il y a un siècle.

M. SIMON.

Aussi je crève, et l'on ne sait pas tout ce que je souffre.

LISETTE.

Oh! querellez, monsieur, querellez, cela vous soulagera : dès qu'elle sera venue j'aurai soin de vous faire avertir.

M. SIMON.

N'y manque pas, au moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine: je veux vous aider aussi à la quereller, moi; et je vous réponds quasi de la réduire.

M. SIMON.

Que je t'aurois d'obligation!

LISETTE.

Allez vous préparer, monsieur, allez. (*seule.*) Ah! que les pauvres maris sont bien nés pour être dupes! Il va quereller sa femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite, et dont il aura peut-être plus à enrager que de tout ce qu'elle a jamais pu faire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Si tu ne crois pàs qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende après l'avoir lu.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mère.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage, nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

MARIANE.

Au moins, comme c'est toi qui me fais faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelques chagrins dans la suite, c'est à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je suis toute jeune, et tu as de l'expérience; c'est à toi à me bien conduire.

LISETTE.

Mort de ma vie, quelle innocente!

MARIANE.

Mais tout de bon, est-il vrai qu'il m'aime, dis, Lisette?

LISETTE.

C'est moi qui vous le dis, et vous en doutez?

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dît lui-même.

LISETTE.

On ménagera des moments pour cela.

SCÈNE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Votre maître de géographie vous attend, mademoiselle.

MARIANE.

Ah! que je suis lasse de tous ces maîtres-là, Lisette!

LISETTE.

On vous en débarrassera.

MARIANE.

Ne me laisse donc point tromper, c'est tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vite; voici quelqu'un; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

SCÈNE III.

LISETTE, MADAME AMELIN.

LISETTE.

Eh, comment! c'est madame Amelin! Hé! qui vous ramène ici, madame Amelin?

Mme AMELIN.

Ma pauvre mademoiselle Lisette, je suis furieusement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc?

Mme AMELIN.

Je ne sais ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi; me l'avez-vous laissé, ma chère enfant?

LISETTE.

Si je vous l'ai laissé, madame Amelin? La question est admirable! si je vous l'ai laissé?

Mme AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chère, et n'en parlez point à madame; il se retrouvera : en tout cas, il n'y aura que moi qui perdrai; c'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus, sans doute.

LISETTE.

Comment donc, votre fils? Vous avez des enfants qui se portent au bien comme cela, madame Amelin?

Mme AMELIN.

Que voulez-vous, c'est un enfant gâté que Jannot, qui fait quelquefois de petites mièvretés; et, dans le fond, pourvu qu'il le mette à bien, je ne m'en soucie pas.

LISETTE.

Oh! à ce compte, vous avez raison, et monsieur Jannot aussi, madame Amelin.

Mme AMELIN.

Vous ne savez pas tout ce qu'il sait faire; c'est un petit drôle qui en sait bien long.

LISETTE, *à part.*

Je n'avois point encore remarqué que madame Amelin fût folle.

Mme AMELIN.

Dites-moi un peu seulement: il y a ici une grande fille à marier?

LISETTE.

Oui. Pourquoi demandez-vous cela, madame Amelin?

Mme AMELIN.

Par conversation seulement, je n'y prends aucun intérêt, je vous assure; mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la noce: c'est moi qui vous le dis, qui ne suis que madame Amelin.

LISETTE.

Vous serez de la noce? vous, vous?

Mme AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez-point à madame de son diamant; il ne sortira point de la famille. Adieu, mademoiselle Lisette.

SCÈNE IV.

LISETTE.

La bonne femme a perdu l'esprit: quel galimatias me vient-elle faire? notre diamant perdu, son fils Jannot, une fille à marier, elle sera de la noce. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle veut demander Mariane à son père pour ce petit mièvre de Jannot. La vieille folle!

SCÈNE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Eh bien ! où en sommes-nous ? Mariane a-t-elle fait réponse ? M. le chevalier est dans une impatience épouvantable.

LISETTE.

Eh ! que diantre ne vient-il lui-même ?

FRONTIN.

Il est avec des jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger, malgré qu'il en ait, à remonter une compagnie de cavalerie.

LISETTE.

A remonter une compagnie ?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, une compagnie que les trois dés et le lansquenet ont démontée. Ces messieurs prétendent que ce soit monsieur le chevalier qui la remonte : il est diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que Mariane et moi nous étions ici seules, et peut-être n'aura-t-il de long-temps une si belle occasion de l'entretenir.

FRONTIN.

Tant pis pour lui de l'avoir manquée ; ce sont

ses affaires : parlons des nôtres. Je t'aime furieusement au moins ; et si tu voulois...

LISETTE.

Tu prends toujours mal ton temps pour parler d'amour ; j'ai à présent bien d'autres choses en tête.

FRONTIN.

Ah, ah ! Eh quelles affaires importantes te sont survenues depuis que je t'ai quittée ?

LISETTE.

Ce sont des affaires où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu, je suis ton fait. De quoi s'agit-il ? Je ne te demande que la préférence.

LISETTE.

Avant toutes choses, dis-moi, te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme ?

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusements de ma jeunesse, mon enfant ; et, à l'heure que je te parle, j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là.

LISETTE.

Eh bien ! va donc vite porter à monsieur le

chevalier ce billet de mariage; et reviens ici, je te dirai la chose.

FRONTIN.

Non pas, s'il te plaît, je veux la savoir avant que de te quitter.

LISETTE.

Monsieur le chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi: dis vite.

LISETTE.

Le mari d'Araminte est amoureux de ma maîtresse.

FRONTIN.

Le mari d'Araminte, monsieur le commissaire?

LISETTE.

Oui, te dis-je.

FRONTIN.

Oh bien! mon enfant, à bon chat bon rat; le mari de ta maîtresse est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Qui t'a déja dit cela?

FRONTIN.

C'est une négociation dont je suis chargé: ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le

monde? Il y a dix ans que je fais les affaires de monsieur le notaire.

LISETTE.

Ces deux messieurs sont de fort bons sujets, au moins.

FRONTIN.

Assurément; et, pour peu que les femmes soient d'intelligence...

LISETTE.

Elles aiment la dépense, et n'ont point d'argent; laisse-moi faire. Les voici; elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

Portez tout cela dans mon cabinet. Ah! te voilà! que fais-tu ici, Frontin?

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, madame, et quelques petites propositions que m'a faites mademoiselle Lisette m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment! quelles propositions?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il quelque chose de nouveau, Lisette?

LISETTE.

Oui, madame, et de fort particulier même.

ANGÉLIQUE.

Dis-nous donc vite ce que c'est.

LISETTE.

Monsieur le commissaire est amoureux de vous, madame.

ARAMINTE.

Quoi! mon mari, Lisette?

LISETTE.

Oui, votre mari, madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fière, et; si vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendons le change à merveille.

ANGÉLIQUE.

Tu plaisantes peut-être, Lisette?

LISETTE.

Non, madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voilà les propositions qu'elle m'a faites, et c'est là-dessus que j'attends vos ordres.

ANGÉLIQUE.

Ma chère!

ARAMINTE.

Ma mignonne!

ANGÉLIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette aventure.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

Nest-il pas vrai que cela est fort drôle?

FRONTIN.

Cela deviendra plus divertissant dans la suite.

ANGÉLIQUE.

Mais c'est une gageure, je pense.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs, si l'on m'en veut croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous venger de l'avarice de ces messieurs-là.

ANGÉLIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le hasard nous présente.

ARAMINTE.

Frontin nous sera nécessaire dans tout ceci, ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à votre service, madame.

ANGÉLIQUE.

Lisette ne nous sera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me commander.

ARAMINTE.

Pour moi, je te recommande monsieur mon mari; je ne veux pas que tu lui laisses une pistole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéir.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour monsieur le notaire, je les exécuterai fort exactement, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Oh! si tu épargnes sa bourse, je ne te pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais de quelle manière traiterons-nous les choses?

ANGÉLIQUE.

De quelle manière?

FRONTIN.

Oui, madame; brusquerons-nous la bourse de ces messieurs, ou si nous la viderons tout doucement?

ARAMINTE.

Non ; brusquer, brusquer, c'est le plus sûr. J'ai furieusement affaire d'argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et moi aussi : le plus tôt vaut le mieux, assurément.

FRONTIN.

C'est mon avis : et le tien, Lisette ?

LISETTE.

J'opine du bonnet, il faut les expédier dans la régle des vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous, mesdames, il faudra vous mettre en dépense de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin !

FRONTIN.

Oui, madame ; mais sans conséquence.

ANGÉLIQUE.

Voilà un article qui m'effarouche.

LISETTE.

Eh ! de quoi vous embarrassez-vous ? Puisque vous êtes toutes deux d'accord, n'êtes-vous pas les parties intéressées ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes une extravagante, Lisette.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie ! qu'est-ce donc qu'on vous [redacted]ande de si terrible ?

FRONTIN.

[redacted]gard favorable, seulement.

ARAMINTE.

Cel[redacted]s fort criminel.

LISETTE.

Quelqu[redacted]oles obligeantes.

ANGÉLIQUE.

Cela ne c[redacted]as grand'chose.

[redacted]RONTIN.

Un doux so[redacted]t à propos.

[redacted]INTE.

C'est un air q[redacted]nne.

I[redacted]TE.

Un petit billet [redacted]re, [redacted]eut-être.

ÉL[redacted]UE.

Nous en serons [redacted]tt[redacted]our du papier.

[redacted]IN.

Se laisser prend[redacted]mains.

[redacted]ETTE.

Ce sont des choses qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

N'en pas témoigner de colère.

LISETTE.

Ce seroit manquer de politesse.

FRONTIN.

Souffrir, par aventure...

ANGÉLIQUE.

Oh! demeurons-en là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent là dans un chemin qui mène loin quelquefois, ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc? vous n'y songez pas : les plus sages coquettes ne refusent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs soupirants; et tous les secrets ne consistent qu'à les faire payer si cher, qu'il ne reste jamais de quoi finir l'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Mais, vraiment, Frontin sait le monde, et il a de l'esprit, ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hasarderons donc rien de nous remettre à sa conduite?

LISETTE.

Non, assurément.

FRONTIN.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez, et vous en viendrez aux éclaircissements quand il vous plaira.

LISETTE.

Mais n'allez pas vous piquer d'être plus re-

connoissantes l'une que l'autre : dans ces sortes de traités, il faut de la bonne foi sur-tout.

ANGÉLIQUE.

Vous devenez insolente, Lisette.

LISETTE.

Ma foi, madame, je dis ce que je pense. Oh! çà, quand commencerons-nous à travailler, monsieur Frontin?

FRONTIN.

Le plus tôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à monsieur le chevalier, et je reviens dans ce moment même.

ANGÉLIQUE.

Ne lui parle point de tout ceci, Frontin.

FRONTIN.

Non, non, madame.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Je veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette aventure.

ARAMINTE.

Il en sera ravi, ma mignonne; c'est le meilleur enfant du monde que le chevalier.

ANGÉLIQUE.

Il nous amènera demain bonne compagnie, des comtesses, des abbés, des marquises; nous ne manquerons pas de joueurs, sur ma parole, et ton mari nous sauvera les amendes.

LISETTE.

Je crois que le voici, madame, laissés-moi seule avec lui, je vais lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCÈNE VIII.

LISETTE.

Oh! par ma foi, monsieur le commissaire, nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCÈNE IX.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Eh bien! Lisette, ta maîtresse est-elle revenue?

LISETTE.

Oui, monsieur; elle est ressortie même.

M. GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chère enfant?

LISETTE.

Ah ! vraiment, monsieur, je me suis fait de belles affaires !

M. GRIFFARD.

Comment donc ?

LISETTE.

Je ne sais pas quel gré vous m'en saurez, mais j'ai été furieusement querellée.

M. GRIFFARD.

Est-ce que...

LISETTE.

Quand on dit à de jolies femmes que quelqu'un les estime, il est bien difficile de leur persuader qu'on n'a pour elles qu'une passion désintéressée.

M. GRIFFARD.

Elle s'est donc mise en colère ?

LISETTE.

Oui vraiment ; elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente. Mais cependant je ne la crois pas si hétéroclite que d'être fâchée qu'on l'aime ; et je crois que j'ai mal pris mon temps, je vous l'avoue.

M. GRIFFARD.

Oui ?

LISETTE.

Oui, monsieur; quand on a de certains chagrins, et qu'on ne sait à qui s'en prendre...

M. GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Lisette ?

LISETTE.

Est-ce qu'elle est jamais sans cela ?

M. GRIFFARD.

Et de quelle nature sont ses chagrins encore ?

LISETTE.

D'une nature... d'une nature bien chagrinante, monsieur.

M. GRIFFARD.

En sais-tu la cause ?

LISETTE.

Je la soupçonne : car avec elle, monsieur, on ne sait jamais rien certainement ; elle n'ouvre son cœur à personne.

M. GRIFFARD.

Mais enfin, que soupçonnes-tu ?

LISETTE.

Ah, monsieur ! que deviendrois-je, si elle savoit que je vous fisse des confidences de la sorte ? elle ne me pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée qui seroit au désespoir qu'on sût les mauvaises situations où la mettent presque tous les jours ses extravagances.

M. GRIFFARD.

Je t'entends, elle a besoin d'argent.

LISETTE.

Je ne vous parle pas de cela, Dieu m'en garde; n'interprétez point mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses, monsieur!

M. GRIFFARD.

Eh bien! n'en parlons plus; voilà qui est fini.

LISETTE.

Madame est une femme qui n'a jamais besoin de rien.

M. GRIFFARD.

J'en suis persuadé.

LISETTE.

Il est bien vrai que son mari est un vilain qui lui donne fort peu de chose, et que la fortune des joueuses est sujette à de petites révolutions quelquefois.

M. GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte considérable?

LISETTE.

Ne me faites point trop parler, monsieur, je vous prie : je devine fort bien vos desseins, vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le galant, et d'étaler votre humeur libérale; mais gardez-vous-en bien, je vous en avertis, vous perdriez toutes vos affaires.

M. GRIFFARD.

Mais vraiment cela est extraordinaire.

LISETTE.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses!

M. GRIFFARD.

Elles sont si rares! Il faut justement que j'en trouve une, moi!

LISETTE.

Attendez, monsieur, tâchons de l'attraper; il me vient une idée...

M. GRIFFARD.

Et quelle?

LISETTE.

Elle donnera là-dedans assurément, quelque fine qu'elle puisse être.

M. GRIFFARD.

Eh bien! dis vite.

LISETTE.

Supposons qu'elle ait perdu deux cents pisroles.

M. GRIFFARD.

Deux cents pistoles?

LISETTE.

Oui, cela va bien là tout au moins.

M. GRIFFARD.

Je les ai fort à son service.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'est là le difficile. De vous les emprunter, c'est ce qu'elle ne fera pas; de les prendre à titre de présent, il n'y a pas d'apparence : et pour moi, je ne vois qu'une façon de restitution dont on pût se servir utilement.

M. GRIFFARD.

Comment, une façon de restitution?

LISETTE.

Oui, monsieur; les joueurs sont un peu sujets à caution, comme vous savez, et madame n'a pas joué toujours avec les plus honnêtes personnes du monde : voulez-vous lui faire plaisir, sans effaroucher sa pudeur?

M. GRIFFARD.

Si je le veux?

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puisse recevoir comme un remords de conscience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de manière plus sûre et plus galante que celle-là.

M. GRIFFARD.

Mais je serois bien aise, Lisette, qu'elle sût que c'est à moi qu'elle aura l'obligation.

LISETTE.

Eh! allez, allez, monsieur, elle le saura de

reste dans la suite; je me charge de lui dire, moi.

M. GRIFFARD.

Mais, scrupuleuse comme elle l'est, elle sera peut-être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, trompez-la toujours de même. Il y a des affaires où les femmes sont ravies d'être trompées.

M. GRIFFARD.

Et par qui lui faire tenir cet argent?

LISETTE.

C'est encore une difficulté. De votre part cela seroit suspect, et le métier d'un commissaire n'est pas de faire des restitutions. Adressez-moi la bourse, j'ajusterai tout cela.

M. GRIFFARD.

N'est-ce pas deux cents pistoles que tu dis?

LISETTE.

Mettez deux cents louis neufs, la restitution en sera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vais te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques moments après pour parler vous-même à madame.

M. GRIFFARD.

C'est fort bien dit. Adieu, Lisette.

LISETTE.

Adieu, monsieur. (*seule.*) Ah! que les jolies femmes sont heureuses! Il semble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace, et de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aisément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

SCÈNE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'attendois qu'il fût sorti. Comment vont les affaires? as-tu déja travaillé pour la bourse commune?

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal: on va nous faire une restitution de deux cents pistoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une restitution?

LISETTE.

Oui, c'est une nouvelle manière de faire des présents sans conséquence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienséance que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raison: celle qui reçoit ne s'engage à

rien, et le donneur est pris pour dupe. Où est monsieur le notaire? il faut que je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

LISETTE.

Ne précipitons rien, donne-toi patience. Il est allé dans son cabinet se préparer à une querelle que je lui ai conseillé de faire à madame, pour autoriser les petites parties qu'on veut faire ici.

FRONTIN.

Comment donc?

LISETTE.

C'est lui qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura pas de peine à la persuader.

LISETTE.

Non vraiment; mais il est toujours bon de lui faire valoir les choses; et quelque chagrin qu'il en puisse avoir dans la suite, il n'aura pas le mot à dire : ce sera lui qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raison. Voici monsieur le chevalier.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que j'ai de graces à te rendre, ma chère Lisette !

LISETTE.

Êtes-vous content de la réponse ?

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'espérer : je suis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Oui ; mais je crois que vous avez un rival, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un rival, Lisette ?

LISETTE.

Oui vraiment, et des plus dangereux, même.

LE CHEVALIER

Et quel est donc ce rival, dis ?

LISETTE.

Un petit mièvre, de par le monde, qu'on appelle Jannot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé... Cela vous alarme ; vous vous effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon! si nous n'avons point d'autre rival à craindre, nous sommes bien, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane?

LISETTE.

Je ne sais, car elle a toujours quelqu'un de ses maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule, et je viendrai vous en avertir.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Ma bonne femme de mère aura dit quelque chose mal à propos, Frontin.

FRONTIN.

Il n'y a rien de gâté encore; mais il faut se hâter de conclure le mariage. Le billet s'explique-t-il en bons termes?

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément?

LE CHEVALIER.

Assurément.

FRONTIN.

Puisqu'il est ainsi, sans façon, monsieur le chevalier. (*Frontin se couvre.*) Commençons par bannir la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Eh! que fais-tu, Frontin? veux-tu me perdre?

FRONTIN.

Non, ce n'est pas mon intention : mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage ; comment prétendez-vous que cela se passe entre vous et moi?

LE CHEVALIER.

Eh! quel temps choisis-tu?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahirai. On a déja ouï parler de monsieur Jannot, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux maroufle!

FRONTIN.

Ne vous fâchez point, et soyez bon prince. Je suis votre serviteur, votre valet même quelquefois, dont j'enrage; car enfin nous avons été camarades d'école, nous étions clercs chez le même procureur. On vous mit dehors pour la maîtresse, on me chassa, moi, pour la servante, et j'en conviens; vous avez eu de tout temps les inclinations plus nobles que les miennes : mais

cependant, il me déplairoit fort de vous voir monsieur pour toujours, et d'être pour toujours Frontin, moi.

LE CHEVALIER.

Ah! je te jure qu'aussitôt l'affaire terminée...

FRONTIN.

Quand une affaire est terminée, elle est finie pour tout le monde; il n'est rien tel que de faire marché: composons d'avance; assurez-moi ma petite fortune, et je vous permets d'achever la vôtre.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toi seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de soixante pistoles pour les aller recevoir de ce commis de la douane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixante pistoles; voilà qui est fini.

FRONTIN.

Point, monsieur; il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez votre mère, et que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah, Frontin!

FRONTIN.

Ah, monsieur! point de contestation, s'il vous plaît; je n'aime pas qu'on me contredise, moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage. Eh bien! le diamant te demeurera; seras-tu content?

FRONTIN.

Il me faudra du linge et quelque justaucorps un peu propre, pour me mettre en équipage seulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez, avec cela, quelques bonnes habitudes, et tout ira bien. J'ai de l'esprit, vous serez pourvu; je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choses.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, reprenons la cérémonie; j'oublie l'égalité de nos naissances, et je vous regarde comme le gentilhomme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et si l'affaire ne réussit point?

FRONTIN.

En ce cas, j'ai la conscience bonne, je vous rends tout: il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Frontin; voici Lisette.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Je vous ai fait attendre; mais j'ai attendu moi-même que le maître de géographie fût parti. Ne perdez point de temps, montez par ce petit escalier; Frontin sait les êtres, qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Eh! qu'ai-je affaire là, moi, s'il te plaît?

LISETTE.

Tu feras le guet pour assurer leur conversation.

LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi, Lisette?

LISETTE.

Non vraiment; j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution, allons savoir de ma maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

Entrons ici, monsieur le chevalier, je ne suis point tranquille dans ma chambre; on pourroit nous y surprendre, et l'on m'en feroit un crime. Ici, l'on peut penser que le hasard nous aura fait rencontrer, et que vous ne m'aurez abordée que par civilité. Que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos, je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Eh bien! charmante Mariane, quelle sera ma destinée?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Eh! ne pouvez-vous pas faire tout mon bon-

heur? Je vous adore; si vous étiez un peu sensible à ma tendresse...

MARIANE.

Tenez, monsieur le chevalier, je ne sais ce que c'est que l'amour; je ne puis dire que je vous aime, mais je suis bien aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez-vous, sans répugnance, que je devienne votre époux?

MARIANE.

Voilà encore une chose que je ne saurois vous dire; il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est marié.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus! qui vous a dit cela?

MARIANE.

Araminte et ma belle-mère ne disent tous les jours autre chose; elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent: moi, je voudrois vous aimer toujours, et il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute votre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse? Ah! je vous jure...

FRONTIN.

Changez de conversation, monsieur, j'entends quelqu'un.

MARIANE.

Séparons-nous, monsieur le chevalier.

FRONTIN.

Non, rapprochez-vous, c'est Lisette.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! vous voilà? je vous croyois là-haut: que faites-vous donc ici? votre père va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu, monsieur le chevalier.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Demeurez, Mariane; où allez-vous?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, madame; j'ai su que vous étiez revenue, j'allois me rendre auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! chevalier, la compagnie qui vous attendoit est-elle avertie pour demain?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, madame; et tout Paris viendra chez vous sitôt qu'on saura qu'on y joue.

LISETTE.

Cela divertira bien votre mari, madame!

ANGÉLIQUE.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons : je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenue?

LISETTE.

Oui, madame; et en remontant, on m'a donné ces deux cents pistoles que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Porte-les à Araminte, elles viennent de son mari, c'est à elle d'en disposer; et vous, Mariane, allez lui tenir compagnie, pendant que je serai obligée d'essuyer la fatigante conversation de votre père : vous, ne sortez pas, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, madame.

ANGÉLIQUE.

Entrez aussi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une aventure que vous trouverez divertissante.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

Et moi, madame, que deviendrai-je? Quand vous aurez fait de monsieur le notaire, vous me le livrerez, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Va faire un tour et reviens, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, madame; je suis honteux que Lisette soit plus expéditive que moi, mais je réparerai cela par la somme.

ANGÉLIQUE.

J'entends mon mari; sors vite.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCÈNE V.

M. SIMON, ANGÉLIQUE.

M. SIMON.

Ah! vous voilà donc au logis, madame? c'est une grande merveille, oui.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, mon cher petit mari; Lisette dit que

vous êtes de mauvaise humeur, et que vous voulez gronder; est-il vrai? J'ai un mal de tête épouvantable, au moins, je vous en avertis.

M. SIMON.

Eh! le moyen de vous bien porter? vous devriez être morte depuis le temps que vous vivez comme vous faites: ne rougissez-vous point de...

ANGÉLIQUE.

Ah, mon fils! vous m'ébranlez tout le cerveau; adoucissez l'aigreur de votre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment, madame, vous croyez...

ANGÉLIQUE.

Oh! querellez donc de sang froid, je vous prie; je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aie une belle patience!

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long dans vos remontrances, mon fils?

M. SIMON.

Oui, madame, et très long...

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abrégé, madame! Et le moyen de renfermer en peu de paroles tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours?

ANGÉLIQUE.

Moi! je vous donne des sujets de plaintes, mon fils?

M. SIMON.

Oh! que diantre, mon fils, mon petit mari! supprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît: trève de douceur, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Comment donc, monsieur, quelles manières sont les vôtres? plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi: en vérité, je n'y comprends rien, et je suis fort scandalisée de votre procédé.

M. SIMON.

Eh, morbleu! je suis outré du vôtre, moi.

ANGÉLIQUE.

Ah! que les maris sont incommodes avec leurs bizarreries perpétuelles! Je voudrois bien savoir qui peut causer vos emportements.

M. SIMON.

Comment donc, mes emportements! Je n'ai que trop de douceurs, de par tous les diables.

ANGÉLIQUE.

Ah, juste ciel! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les personnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu!

ANGÉLIQUE.

Vous jurez, monsieur, vous jurez; vous me faites trembler! Lisette! Holà, quelqu'un!

M. SIMON.

Vous perdez l'esprit, madame.

ANGÉLIQUE.

Lisette!

SCÈNE VI.

M. SIMON, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh! à qui diantre en avez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Demeurez auprès de moi, Lisette; monsieur est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il possible?

M. SIMON.

Ah! la méchante femme, Lisette! la méchante femme!

ANGÉLIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi? ce sont vos violences et vos caprices qui m'en écartent.

M. SIMON.

Mes violences!

LISETTE.

Eh bien! modérez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit? C'est un prétexte pour avoir raison d'être toujours dehors.

ANGÉLIQUE.

Oui, fort bien, un prétexte! En vérité, monsieur, vous vous servez de termes bien offensants; et si ma famille savoit les duretés que vous avez pour moi...

M. SIMON.

Oh! pour le coup, je perds patience.

LISETTE.

Eh! doucement, monsieur; n'y auroit-il pas moyen de vous accommoder? Vous êtes tous deux si raisonnables!

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je te fais juge de nos différents, Lisette.

LISETTE.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, madame!

M. SIMON.

Oui, tu as de l'esprit, et je te permets de me condamner, si j'ai tort.

LISETTE.

Oh! pour cela, je le ferai, je vous assure : voyons, de quoi vous plaignez-vous, premièrement?

M. SIMON.

Ne le sais-tu pas?

LISETTE.

Que répondez-vous à cela?

ANGÉLIQUE.

Ignores-tu toutes mes raisons?

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, que ne parlez-vous? Vous voilà d'accord; monsieur n'a qu'à vouloir.

M. SIMON.

Moi?

LISETTE.

Vous-même : tenez, monsieur, madame est la femme de France la plus complaisante; laissez-la vivre à sa fantaisie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

M. SIMON.

Eh bien! qu'elle fasse, pourvu qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais, vraiment, cela est trop juste. Madame,

monsieur est le meilleur homme du monde; il aime à vous voir, donnez-lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

ANGÉLIQUE.

Hélas! de tout mon cœur, mon enfant; je ne cherche point à le chagriner: qu'il soit toujours de bonne humeur, je serai toujours au logis.

LISETTE.

Vous l'entendez, monsieur, je ne lui fais pas dire.

M. SIMON.

Eh bien! qu'elle me tienne parole, et je ne querellerai de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Cela me fera de la peine assurément: mais, puisque vous le voulez absolument, monsieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison supportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme! sa prison! Vous devez bien être content, monsieur.

M. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable, je te l'avoue.

LISETTE.

Oh! monsieur, tôt ou tard il vient de bons mo-

ments aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGÉLIQUE.

Le seul plaisir que je me propose est de jouer et de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle se borne!

M. SIMON.

Eh! va, va, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer: il faudra faire en sorte qu'Araminte soit presque toujours avec toi, premièrement.

ANGÉLIQUE.

Ah, mon cher petit mari! que j'en serai contente! Tâchons de l'engager à cela, je vous prie: c'est la plus aimable personne du monde qu'Araminte.

M. SIMON.

N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Le vieux satyre!

M. SIMON.

Nous aurons son mari quelquefois; nous verrons ma nièce la greffière, qui fait des vers; ma cousine l'avocate; son beau-frère, qui est plaisant; sa sœur la conseillère; mon oncle le médecin, sa femme et ses enfants: nous nous divertirons à merveilles.

LISETTE.

Voilà de quoi bien passer son temps, madame.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela non, mon fils, je vous prie; hors Araminte, qui a les manières de condition, je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Eh bien! oui, des femmes de robe.

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, des femmes d'épée: c'est mon foible que les femmes d'épée, je vous l'avoue.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. SIMON.

Eh bien! soit, des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGÉLIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. SIMON.

Des concerts ici dans ma maison?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon fils: comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous, que

vous ne sauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

M. SIMON.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur, il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement; trois autres après-dînées, on jouera quelques reprises d'hombre et de lansquenet, qui seront suivies d'un grand souper; de manière que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation : nous lirons des ouvrages d'esprit; nous débiterons des nouvelles; nous nous entretiendrons des modes; nous médirons de nos amies; enfin nous emploirons tous les moments de cette journée à des choses purement spirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, monsieur! Elle veut vivre régulièrement, comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité!

ANGÉLIQUE.

Et comme cette vie aisée, douce, agréable, pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablée de visites importunes, il faudra que nous ayons un portier, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Miséricorde! un portier chez moi! chez un notaire! un portier, madame?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur: un portier chez un notaire! la grande merveille!

M. SIMON.

Lisette.

LISETTE.

Ne l'obstinez point, monsieur, elle prendroit un suisse.

M. SIMON.

Mais, madame...

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur, je veux un portier; sans cela marché nul, je sortirai, et tout-à-l'heure.

LISETTE.

Eh! passez-lui cette bagatelle; faut-il rompre un traité pour un malheureux portier?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi: et d'ailleurs, comment soutenir tant de dépense?

ANGÉLIQUE.

Eh, monsieur! qui vous demande rien? de quoi vous effarouchez-vous?

M. SIMON.

De quoi je m'effarouche, madame?

LISETTE.

Allez, monsieur, qu'il vous suffise que madame joue. Les joueuses ont des ressources inépuisables; et les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent ne sont pas toujours celles qui en dépensent le moins.

M. SIMON.

Pour moi, je n'en saurois donner, car je n'en ai point.

LISETTE, *à part.*

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGÉLIQUE.

Allez, monsieur, ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu, mon fils : je vais me recueillir dans mon cabinet, et prendre toutes les mesures imaginables pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

SCÈNE VII.

M. SIMON, LISETTE.

LISETTE.

Quelle complaisance ! Vous êtes bien heureux d'avoir une femme si bonne et si judicieuse.

M. SIMON.

Je paierai bien cher cette complaisance-là, peut-être.

LISETTE.

Oh! point du tout; elle est bien revenue de la bagatelle.

M. SIMON.

Il faut en essayer, Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

LISETTE.

Oh! pour cela, monsieur, vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde. (*Angélique, derrière le théâtre, appelle Lisette.*) Madame m'appelle. Adieu, monsieur: tenez-vous en joie, vous avez bien sujet d'y être.

SCÈNE VIII.

M. SIMON.

Hom! je ne sais comment tout cela tournera; mais un honnête homme est bien embarrassé quand il est amoureux, et qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.

SCÈNE IX.

M. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah, monsieur! que je vous trouve à propos!

M. SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a?

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter?

M. SIMON.

Non, non, parle; cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point vu Araminte depuis le dernier billet que je lui ai rendu de votre part?

M. SIMON.

Non vraiment. Je ne précipite rien, moi; et je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais sérieusement, monsieur, en êtes-vous bien amoureux?

M. SIMON.

Plus que je ne saurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il bien de la peine?

M. SIMON.

Comment! renoncer à la voir? Qu'y a-t-il donc? qu'est-il arrivé?

FRONTIN.

Ah! que vous aimez cette femme-là, monsieur! Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

M. SIMON.

Mais à qui en as-tu?

FRONTIN.

Vous ne sauriez croire combien je suis dans vos intérêts.

M. SIMON.

Je t'en estime davantage; mais...

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté que de vous voir amoureux de cette force-là.

M. SIMON.

Tu me ferois perdre patience: ne veux-tu pas t'expliquer?

FRONTIN.

Araminte, monsieur...

M. SIMON.

Eh bien! Araminte?

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

M. SIMON.

Comment! quelle situation?

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire; et je ne sais si je fais bien de vous en parler.

M. SIMON.

Oui, oui, parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soyez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

M. SIMON.

Quoi! quel embarras? Si je l'en tirerai? oh! je t'en réponds.

FRONTIN.

Ne voilà-t-il pas? Oh bien! monsieur, puisqu'il est ainsi vous ne saurez rien.

M. SIMON.

Mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Non, monsieur, il ne sera pas dit que, parcequ'une femme vous estimera plus qu'une autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

M. SIMON.

A me ruiner! Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

Cela signifie que la plupart des jolies femmes

ruinent tous ceux qu'elles estiment, monsieur: c'est la régle.

M. SIMON.

C'est la régle?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui: voudriez-vous qu'elles ruinassent ceux qu'elles n'estiment point? cela seroit bien malhonnête.

M. SIMON.

Ah, ah! est-ce une nécessité de ruiner quelqu'un?

FRONTIN.

Oui vraiment; cela ne se peut pas autrement même. C'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours sans réflexion, sans conduite: elle s'endette de tous côtés, les marchands crient pour être payés; si cela vient aux oreilles du mari, c'est une femme perdue. Pour se mettre à couvert de ses emportements, elle est dans la résolution de s'aller jeter dans un couvent, et de n'en sortir de sa vie.

M. SIMON.

Dans un couvent, Frontin?

FRONTIN.

Dans un couvent. Quand une jolie femme est

embarrassée et qu'elle ne sait comment sortir d'affaire, elle a toujours recours au couvent : c'est encore une règle.

M. SIMON.

Mais voilà une résolution bien précipitée.

FRONTIN.

Je vous en réponds : elle m'a même dit de lui mener un carrosse pour y aller tout de ce pas. Elle ne veut dire adieu à personne.

M. SIMON.

Comment! tout de ce pas? Il faut empêcher cela, Frontin.

FRONTIN.

Oh! monsieur, cela est bien difficile : elle doit plus de mille écus, afin que vous le sachiez.

M. SIMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Oui vraiment, mille écus, valant trois mille deux cent cinquante livres. Eh! croyez-moi, laissez-la faire, ne mettez point là votre argent. Prenez une bonne résolution de ne la jamais voir.

M. SIMON.

De ne la jamais voir?

FRONTIN.

Oui : vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez.

M. SIMON.

Je ne l'aime pas? J'en perdrois l'esprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité! perdre l'esprit, ou donner trois mille deux cent cinquante livres!

M. SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN.

Écoutez, l'esprit est une belle chose. Adieu, monsieur; je vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends, Frontin.

FRONTIN.

Ah! que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle-ci! mais je ne leur en parlerai point. Je suis trop de vos amis pour ne vous pas laisser la préférence... Je vais lui chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends-moi là, te dis-je; je vais prendre dans mon cabinet un billet payable au porteur, que je lui veux donner moi-même.

FRONTIN.

Comment, vous-même? Ah! fi, monsieur! Où est la politesse, de ne savoir pas épargner à une femme la confusion de vous avoir obligation en face? Vous la feriez mourir de chagrin.

M. SIMON.

Eh bien! mais connois-tu les gens à qui elle doit?

FRONTIN.

Si je les connois!

M. SIMON.

Mène-moi chez eux, je les paierai sans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé.

M. SIMON.

Cela sera assez galant, oui.

FRONTIN.

Assurément: il n'y a qu'un petit inconvénient qui s'y rencontre.

M. SIMON.

Comment?

FRONTIN.

Ce sont des gens à qui madame votre femme doit aussi de l'argent: il ne seroit pas dans la bienséance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres, quand vous ne payez pas les siennes.

M. SIMON.

Malepeste! tu as raison; elle le sauroit peut-être.

FRONTIN.

Je suis prudent, comme vous voyez.

M. SIMON.

Comment ferons-nous donc?

FRONTIN.

Mais il me semble que, vous me donnant le billet, et moi promettant de vous en faire tenir compte...

M. SIMON.

Mais, Frontin!

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire, mais? Ne craignez-vous point que je vous friponne votre billet?

M. SIMON.

Je ne te dis pas cela; mais enfin...

FRONTIN.

Parbleu, monsieur, je n'y entends point de finesse, puisque vous faites tant de façons, je vous baise les mains, je suis votre serviteur... Je m'en vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné! Je vais chercher le billet, viens-t'en le prendre.

FRONTIN.

Oh diable! vous faites là un grand effort! Monsieur est amoureux à perdre l'esprit: on veut le conserver dans son bon sens; il en est quitte pour mille écus...

M. SIMON.

Voici quelqu'un ; veux-tu te taire, et me suivre ?

FRONTIN.

Tout-à-l'heure, je vais vous joindre.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pauvre Frontin ! je suis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa maîtresse et à Araminte de la passion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Et dans la vue de me faire plaisir, elles veulent, malgré que j'en aie, proposer la chose à son père.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable ; vous voilà gâté : on ira aux enquêtes ; et la réputation de monsieur Jannot fera tort à monsieur le chevalier, assurément.

LE CHEVALIER.

Ah! ne plaisante point, je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaisante point; cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette, sur la tendresse de Mariane; et je me proposois de terminer la chose par un enlèvement, pour faire consentir le père au mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toujours conçu la chose; et il n'y avoit pas d'autre biais que celui-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment. Mais quel parti prendre?

FRONTIN.

Celui de précipiter une chose que nous aurions pu faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh! je vous en prêterai, moi; qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques orfèvres de ma connoissance, et, avec le diamant dont je suis nanti, je ne m'embarrasse pas de trouver deux cents pistoles en un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette, et allez m'attendre à l'auberge.

LE CHEVALIER.

Mais...

FRONTIN.

Mais allez m'attendre, vous dis-je : pour être héritier de vos vieilles pratiques, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Ma pauvre Lisette, je n'en puis plus; je ne saurois me soutenir : je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous?

MARIANE.

Mon père est là-dedans avec Araminte et ma belle-mère, je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur.

LISETTE.

Et c'est là ce qui vous rend si interdite?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec monsieur le chevalier.

LISETTE.

On va lui en parler? tant pis, on se presse trop.

MARIANE.

Oh! point, point, Lisette; je suis sortie pour les laisser dire : je voudrois déja que cela fût fini.

LISETTE.

Cela est trop précipité, vous dis-je : rentrez dans le cabinet pour rompre la conversation.

MARIANE.

Ma chère enfant, je n'en ai point la force; je ne me connois plus, et je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE.

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE.

Oh, pour cela, non! Mais si je suis si tremblante pendant qu'on en parle, comment ferai-je donc quand on me mariera tout de bon?

LISETTE.

On vous rassurera, ne vous mettez pas en peine. Mais, si vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que votre père ne reçoive mal la proposition.

MARIANE.

C'est cette crainte-là, je pense, qui me met si hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle : nous avons depuis tantôt raisonné, Frontin et moi, et nous avons trouvé un moyen sûr pour vous marier, quand votre père ne le voudroit pas.

MARIANE.

Est-il possible?

LISETTE.

Oui; mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais ce moyen est-il infaillible?

LISETTE.

Je vous en réponds : cela dépendra de vous; et vous n'y mettrez point d'obstacle, peut-être?

MARIANE.

Non, je t'en assure. Oh! je m'en vais donc vite les interrompre.

LISETTE.

Dépêchez-vous, et dites tout bas à madame que j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

MARIANE.

Je vais te l'envoyer, laisse-moi faire.

SCÈNE II.

LISETTE.

La pauvre petite personne! nous en ferons tout ce que nous voudrons. Eh! que ne font point de jeunes filles pour être mariées? Oh! pour moi,

je crois, Dieu me pardonne, qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela, et il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCÈNE III.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Eh bien! ma chère enfant, comment a-t-on reçu la restitution!

LISETTE.

Le mieux du monde : cela se reçoit-il autrement ? Il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

M. GRIFFARD.

Sait-elle que c'est moi qui...

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque légère idée.

M. GRIFFARD.

Eh bien ?

LISETTE.

Eh bien! elle commençoit déja à prendre un certain ton aigre-doux qui m'a fait rengaîner mon compliment. Il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.

SCÈNE IV.

M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Ce n'est pas une petite fortune, madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGÉLIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sédentaire, monsieur.

M. GRIFFARD.

Madame...

LISETTE.

Voilà votre chapeau par terre, prenez garde.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes de tous les hommes du monde, celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assure.

M. GRIFFARD.

Ah, madame!

LISETTE.

Vous marchez sur vos gants, monsieur.

ANGÉLIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

M. GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, madame. Si j'osois vous parler de même...

ANGÉLIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie, dont je vous punirois, si j'en étois bien persuadée.

M. GRIFFARD.

Oh! pour cela, madame, je ne prétends pas que vous m'en ayez obligation.

ANGÉLIQUE.

Écoutez, vous avez de l'esprit; vous donnez un tour galant et délicat à ce que vous faites: mais si vous voulez qu'on vous sache gré, il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

M. GRIFFARD.

Oh! madame, je vous réponds de...

ANGÉLIQUE.

Je ne suis que trop pénétrante, je vous l'avoue; mais on ferme quelquefois les yeux pour ne pas rompre avec ses amis: une parfaite connoissance de la vérité me mettroit sérieusement en colère.

M. GRIFFARD.

Il est constant, madame, que...

ANGÉLIQUE.

N'usons pas cette conversation, de grace: il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses. Passez là-dedans, je vous prie; j'ai quelques ordres à donner à Lisette: vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quel animal ! il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voilà un mortel bien payé de ses deux cents pistoles !

ANGÉLIQUE.

Que me veux-tu ? qu'as-tu à me dire ? Mon mari est là-dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné son argent ; je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réussi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez, et voilà un billet de mille écus que monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGÉLIQUE.

Le monstre ! mille écus ne lui font point de peine à sacrifier pour une autre ; il me refuseroit une pistole.

LISETTE.

Nous nous vengeons assez bien de son avarice, il ne faut pas se plaindre.

ANGÉLIQUE.

Mais comment toucher cet argent ? Araminte,

ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir: il falloit que Frontin...

LISETTE.

Que cela ne vous embarrasse point; madame Amelin négociera la chose à merveille.

ANGÉLIQUE.

Il faut envoyer chez elle. Holà, Jasmin!

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

Vous savez où madame Amelin demeure?

JASMIN.

Celle qui est venue tantôt ici? oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Allez lui dire que je l'attends, et que j'ai affaire d'elle; qu'elle vienne au plus vite.

LISETTE.

Avec tout cela, madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette madame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment.

LISETTE.

Nous aurions eu peine, sans elle, à nous défaire du diamant.

ANGÉLIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre. Mais je m'arrête ici trop long-temps, je vais les rejoindre; quand madame Amelin sera venue, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

SCÈNE VII.

LISETTE, M. JOSSE.

LISETTE.

C'est de l'argent comptant, ou peu s'en faut. Mais que veut cet homme-là? Demandez-vous ici quelque chose?

M. JOSSE.

Je voudrois bien parler à monsieur Simon : on m'a dit là-bas qu'il y étoit.

LISETTE.

Est-ce pour quelque affaire un peu longue, quelque testament, quelque inventaire? Nous en débarrasserez-vous pour long-temps?

M. JOSSE.

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à lui-même : qu'on l'avertisse, je vous prie.

LISETTE.

Je vais lui dire, vous n'avez qu'à attendre.

SCÈNE VIII.

M. JOSSE.

Voilà une soubrette qui me paroît bien alerte, et elle pourroit bien, si je ne me trompe, avoir quelque part à là visite que je viens rendre à monsieur le notaire.

SCÈNE IX.

M. SIMON, M. JOSSE.

M. SIMON.

Ah, ah! c'est monsieur Josse. Eh! qui vous amène ici, mon voisin?

M. JOSSE.

Monsieur, voilà un diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous avez fait recommander: voyez.

M. SIMON.

C'est justement le mien, monsieur Josse. Qui vous l'a apporté? il falloit retenir ces gens-là.

M. JOSSE.

C'est un garçon que je connois, qui me connoît aussi; et je n'ai même gardé la bague que sous

prétexte de la faire voir, avant que de l'acheter, à quelqu'un de mes confrères, que j'ai dit qui se connoissoit en pierreries mieux que moi : il ne faut effaroucher personne.

M. SIMON.

Eh! qui est-il, s'il vous plaît, monsieur Josse, cet honnête garçon que vous connoissez?

M. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine; nous avons la bague, il reviendra.

M. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un commissaire de mes amis; vous n'aurez qu'à nous faire avertir.

SCÈNE X.

M. SIMON, M. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! vous voilà! je viens de repasser chez vous: que faites-vous donc ici, monsieur Josse?

M. JOSSE.

Je faisois voir à monsieur ce diamant que vous venez d'apporter chez moi.

M. SIMON.

Quoi! c'est là celui qui...

FRONTIN.

Oui, vous vous mettez dans le goût de la pier-

rerie? ah! je vous en félicite; je vois bien ce que cela signifie.

M. SIMON.

Où as-tu pris cela?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarrasse point; je vous en en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

M. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendard?

FRONTIN.

Comment donc, pendard? Est-ce vous ou moi qu'on apostrophe, monsieur Josse?

M. JOSSE.

A votre avis, que vous en semble?

FRONTIN.

Moi! par ma foi, je ne sais qu'en dire.

M. SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait, infame?

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire un vol? ho... que... écoutez... Eh! fi, monsieur, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous en avertis. Que diable! si le diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre : je ne suis pas embarrassé de m'en défaire.

M. SIMON.

Oh! tu n'auras pas cette peine-là, sur mon honneur. Mon cher monsieur Josse, vous pouvez me laisser la bague ; je passerai chez vous, et je reconnoîtrai votre exactitude.

M. JOSSE.

Je vous baise les mains, monsieur.

FRONTIN.

Monsieur, monsieur Josse! oh diable! je n'entends point de raillerie : c'est à vous que...

SCÈNE XI.

M. SIMON, FRONTIN.

M. SIMON.

Oh! ne pense pas m'échapper : nous avons d'autres comptes encore à vider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vider celui-là : rendez-moi la bague, ou la peste m'étouffe, je ferai beau bruit. Et... si...

M. SIMON.

La, rassure-toi ; ne t'effraie point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

M. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire-ci, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point; mais j'en ferai, moi.

M. SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi, je ne veux point perdre ma bague, de par tous les diables.

M. SIMON.

Parlons doucement: comment est-elle à toi? d'où vient-elle? qui te l'a donnée?

FRONTIN.

Un gentilhomme de mes amis.

M. SIMON.

Que tu appelles?

FRONTIN.

Monsieur Jannot: connoissez-vous cela?

M. SIMON.

Tu es un effronté maraud: tu as volé ce diamant à ma femme; et c'est celui qu'elle perdit il y a six semaines.

FRONTIN, *à part.*

Du diable! monsieur Jannot auroit-il fait ce tour-là?

M. SIMON.

Que rumines-tu?

FRONTIN.

Que cela ne se peut pas. J'étois tantôt avec lui...

chez sa mère... Cela ne se peut pas, encore une fois.

M. SIMON.

Cela est; et je te ferai pendre, si tu disputes.

FRONTIN.

Je n'y comprends rien.

M. SIMON.

Venons à présent au reste.

FRONTIN.

Monsieur, encore un petit mot, sans nous emporter. Ou j'ai perdu l'esprit, moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous-même : je ne l'ai pas perdu, moi, assurément; *ergo*...

M. SIMON.

Oui, je l'ai perdu, moi, de t'avoir tantôt sottement confié un billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh! pour cela, monsieur, je me suis fort loyalement acquitté de la commission.

M. SIMON.

Tu es un fripon passé maître.

FRONTIN.

Monsieur...

M. SIMON.

Je ne te connoissois pas encore.

FRONTIN.

N'embrouillons point l'affaire de la bague.

M. SIMON.

Il me falloit cette aventure pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la bague, je vous prie.

M. SIMON.

Araminte est là-dedans : tu as mon billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Il faut me le rendre tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le billet, et vous avez la bague.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Oh ! tu me le rendras, ou je t'étranglerai.

FRONTIN.

Au secours ! miséricorde !

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, M. SIMON, MARIANE, ARAMINTE, M. GRIFFARD, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ANGÉLIQUE.

Qui te fait crier de la sorte?

FRONTIN.

Monsieur votre mari, madame, qui a la fièvre chaude.

M. SIMON.

Bourreau!

MARIANE.

Mon père!

FRONTIN.

Et une fièvre chaude intéressée même : il me dérobe une bague.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. SIMON.

Cela veut dire que votre diamant est retrouvé, ma femme.

ANGÉLIQUE.

Mon diamant?

M. SIMON.

C'est ce coquin-là qui l'avoit volé.

ANGÉLIQUE.

Frontin? lui?

M. SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi, moi? Vous voyez bien le transport au cerveau; il n'y a rien de plus clair.

M. SIMON.

Misérable!

FRONTIN.

La, la, la, la.

M. GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

FRONTIN.

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

M. SIMON.

Coquin! Monsieur le commissaire, il faut pendre ce fripon-là.

M. GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma charge.

LISETTE.

Frontin seroit pendu? quel dommage!

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGÉLIQUE.

Mais qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites?

M. SIMON.

Le diamant que voilà, vraiment : me prenez-vous pour un visionnaire? Il est allé pour le vendre; j'avois fait courir des billets, comme vous savez; l'orfèvre est venu m'avertir: vous n'aurez pas de peine à le reconnoître; voyez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit, et je sais le contraire.

ANGÉLIQUE.

Lisette!

LISETTE.

Ce l'est, madame : il y a là quelque chose que je ne comprends point.

M. SIMON.

Eh bien! ai-je tort? qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Je dis qu'il ne paroît point que cela ait jamais été à moi; vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah, *vivat!* j'ai gagné ma cause. Allons, monsieur le commissaire, faites le dû de votre charge; faites rendre à Frontin ce qui lui appartient: vous êtes fort pour la restitution, vous.

M. GRIFFARD.

Ouais.

M. SIMON.

Oh bien! quoi que vous en disiez, je m'en croirai plutôt qu'un autre, et je ne me dessaisirai point du diamant.

FRONTIN.

Et puisqu'il est ainsi, moi je vais faire venir la personne à qui il appartient: s'il est écrit qu'il sera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à son vrai maître.

SCÈNE XIII.

M. SIMON, M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE, ARAMINTE, MADAME AMELIN, FRONTIN, LISETTE, MARIANE.

Mme AMELIN.

Un de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler, madame; je suis accourue tout au plus vite.

FRONTIN.

Oh, parbleu! il y a de la fatalité dans tout ceci; vous venez tout à propos pour défendre vos droits, madame Amelin.

Mme AMELIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc? de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

On vous a pris tantôt une bague : elle est entre les mains de monsieur; faites-vous-la rendre.

LISETTE.

En voici bien d'un autre.

Mme AMELIN.

Elle est entre les mains de monsieur? Le ciel en soit loué! je ne suis pas malheureuse; et monsieur est trop honnête homme pour vouloir la retenir.

M. SIMON.

Quoi! vous me soutiendriez que ce diamant vous appartient, madame?

Mme AMELIN.

Non, monsieur; le ciel m'en préserve.

LISETTE.

Madame Amelin!

Mme AMELIN.

J'ai seulement donné ce matin six cents écus dessus à mademoiselle Lisette, monsieur.

FRONTIN.

Oh! pour celui-là, je ne m'y attendois pas : je ne suis qu'une bête.

M. SIMON.

A Lisette, six cents écus?

Mme AMELIN.

Oui, monsieur : la voilà qui peut vous le dire.

LISETTE.

Moi! je n'ai rien à dire; on vous croira de reste.

Mme AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent; j'ai été bien aise de lui faire plaisir.

FRONTIN.

Voilà une maudite bague qui causera quelque révolution.

M. SIMON.

Eh bien! madame, que me direz-vous pour excuser une conduite si blâmable, dont il faut malheureusement que nos meilleurs amis soient les témoins? Ne rougissez-vous point...

ANGÉLIQUE.

Moi! je rougis de vos manières, monsieur; et j'ai honte pour vous que l'excès de votre avarice me réduise à mettre en gage mes pierreries: vous m'auriez épargné cette confusion, en me donnant ce billet de mille écus dont vous avez fait présent à madame.

M. SIMON.

Je suis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidèlement, comme vous voyez.

M. GRIFFARD.

Comment donc? quoi! qu'entends-je? Ma femme a reçu un présent de mille écus?

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colère, monsieur; je ne l'ai pris, je vous assure, que pour vous dédommager des deux cents louis que vous avez envoyés tantôt à madame.

M. GRIFFARD.

On se moquoit de moi; j'ai ce que je mérite.

M. SIMON.

Vous avez accepté deux cents louis de monsieur le commissaire, madame?

ANGÉLIQUE.

Oh! je savois bien que vous les rendriez à sa femme, monsieur.

FRONTIN.

La belle chose que la prévoyance!

Mme AMELIN.

Voilà bien du tintamarre, à ce qu'il me semble; mais mes six cents écus, sera-ce aussi monsieur qui me les rendra, madame?

M. SIMON.

Vos six cents écus, moi?

ANGÉLIQUE.

Oh çà, mon fils, point de rancune; payez madame Amelin, et je vous pardonne l'affaire des mille écus: ne suis-je pas bonne personne?

M. SIMON.

Madame! madame! vous allez faire un bon conte de cette aventure; mais...

LISETTE.

Ma foi, vous n'avez qu'à charrier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sache.

M. SIMON.

J'enrage, je crève, et je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Lisette, voici monsieur le chevalier.

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, ARAMINTE, MADAME AMELIN, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Madame, je viens vous dire que...

Mme AMELIN.

Ah! te voilà donc, bon vaurien! je t'attendois pour te régaler : tu viens m'amuser avec des contes, et tu me fais de belles affaires, vraiment!

LE CHEVALIER.

Madame!

MARIANE.

Elle lui parle bien familièrement, Lisette?

FRONTIN.

Monsieur Jannot aura aussi son fait. La maudite bague!

ARAMINTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

Mme AMELIN.

Ce que cela signifie? Vous voyez bien ce petit garnement-là; c'est mon fils, madame, afin que vous le sachiez.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur le chevalier...

Mme AMELIN.

C'est Jannot, madame, dont je vous ai tant parlé ce matin.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le chevalier, Jannot!...

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne; cela ne se peut pas.

Mme AMELIN.

Qu'est-ce à dire, cela ne se peut pas? Oseras-tu dire le contraire? réponds.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde? Vous avez voulu me perdre, et vous réussissez à merveille.

Mme AMELIN.

Vraiment oui, te perdre! Voilà de beaux mystères: tu seras peut-être cause que je perdrai six cents écus, toi; et tu crois que je songe à des balivernes?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes le fils de madame Amelin?

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai chevalier?

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Par où méritoit-elle, monsieur Jannot, que vous voulussiez la tromper?

Mme AMELIN.

Comment donc, la tromper? Tredame, monsieur Jannot, puisque monsieur Jannot y a, aura, quand je le voudrai, une bonne charge de vingt mille écus, que je lui mettrai sur la tête.

ANGÉLIQUE.

Vingt mille écus, madame Amelin?

Mme AMELIN.

Oui, madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnés, encore.

FRONTIN.

Comment diable!

ANGÉLIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui, Mariane?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous assure.

LISETTE.

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous promets de trouver les moyens de faire consentir votre père à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah, madame!

ARAMINTE.

Trouve donc aussi le secret de faire ma paix avec mon mari.

ANGÉLIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi, nous sommes plus heureux que sages.

LISETTE.

Hors les maris, tout le monde sort toujours bien d'intrigue. Par ma foi, si les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour leurs maîtresses, ils feroient mieux leur compte de toutes manières.

FIN DES BOURGEOISES A LA MODE.

LE TUTEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 13 juillet 1695.

PERSONNAGES.

M. BERNARD, tuteur d'Angélique.
LE CHEVALIER, oncle d'Angélique.
DORANTE, amant d'Angélique, et cru peintre chez M. Bernard.
L'OLIVE, valet de Dorante, et jardinier de M. Bernard.
ANGÉLIQUE, nièce du chevalier.
LISETTE, suivante d'Angélique.
LUCAS, fermier de M. Bernard.
MATHURINE.

La scène est dans une maison de campagne de M. Bernard.

LE TUTEUR,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LUCAS, *tenant un papier à la main.*

Tatigué, que c'est grand dommage que je ne connoisse A ni B! gros et grand comme je sis, c'est une honte que je ne sache pas encore lire. Ah! que j'aurois de plaisir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver! Il faut que ce soit quelque chose de beau, car il étoit bien emmailloté, cachets par ici, cachets par ilà. Si c'étoit quelque bon contrat, quelque bonne lettre de change, que sait-on? La fortune viant parfois en dormant; alle m'en veut peut-être : pourquoi non? je ne serois pas le premier manant qu'alle auroit fait grand seigneur; ça se voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, et si, parsonne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un beau carrosse, qu'est-ce qui croiroit que j'ai été paysan? je ne m'en souviendrois, morgué, peut-être pas moi-même.

SCÈNE II.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

Que fais-tu là, Lucas?

LUCAS.

Je me promène, mademoiselle Lisette : comme j'avons soupé de bonne heure, en attendant qu'il soit tout-à-fait nuit je sis bian aise de faire un péu digestion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout seul, je pense?

LUCAS.

C'est que je songeois à faire fortune. Je ne sis pas un sot, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le crois bien; tu as la physionomie d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'en ai comme un enragé; mais je ne sais pas lire, c'est ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu as raison, cela est chagrinant; mais cela n'est pas trop nécessaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué, si fait, et j'en aurois bon besoin à l'heure qu'il est.

LISETTE.

Comment donc, Lucas?

LUCAS.

Acoutez : je sommes pour être mariés ensemble, car monsieur Bernard, notre maître, dit qu'il le veut, je le veux bian itou; quand vous ne le voudriais pas, vous, je sommes deux contre un; à la pluralité des voix, je serons mari et femme, ne vous en déplaise.

LISETTE.

C'est une chose sûre : mais, afin que les choses se fassent de bonne grace, et que je le veuille bien aussi, c'est pour cela que tu veux faire fortune?

LUCAS.

Tout justement, vous l'avez deviné; j'aime à être riche, moi; il m'est avis que ça est bian commode, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Tu as raison.

LUCAS.

Oh bian donc, comme je partagerons notre fortune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je vians de trouver.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est?

LUCAS.

Motus, au moins.

LISETTE.

Est-ce quelque diamant?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Une bourse pleine d'or?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoi donc?

LUCAS.

Un papier.

LISETTE.

Quel papier?

LUCAS.

Un papier dont j'ai bonne opinion; c'est tout dire. Le voilà. Tenez, il fait encore tantinet jour; vous savez lire, voyez ce que c'est, car je n'y entends goutte, oui. Mais, morgué, lisez donc tout haut; point de trahison, au moins.

LISETTE *lit.*

«Madame votre mère m'est venue trouver. Vous « avez fort bien fait de lui mander naturellement « où vous êtes, le sujet qui vous y retient, et les « moyens qu'il y a de vous rendre service. Je sui- « vrai de près le valet de chambre qui vous porte « ma lettre; tâchez de plaire, puisque vous l'avez

« entrepris, et comptez qu'on n'épargnera rien « pour vous rendre heureux. »

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon! c'est l'oncle d'Angélique.

LUCAS.

Il n'y a, morgué, pas là de quoi faire fortune : mais, tatigué, que les gens sont sots, d'empaqueter si bien si peu de chose!

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier?

LUCAS.

Auprès de la petite porte du jardin. Je n'aurois, pargué, pas pris la peine de le ramasser, si j'eusse cru que c'eût été si peu de chose. Vous en ferez votre profit, je vous le baille.

LISETTE.

Où vas-tu si vite?

LUCAS.

Je n'ai pas le temps de m'amuser. Je m'en cours dire à monsieur Bernard queuque chose que j'ai vu : car je lui dis tout, comme vous savez; c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.

SCÈNE III.

LISETTE.

Une lettre du chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa nièce! Quelle autre correspondance peut-il avoir en ce pays-ci? Ah! vous voilà le plus à propos du monde.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

As-tu quelque chose à m'apprendre qui puisse me faire plaisir?

LISETTE.

Cela se pourroit bien. Connoissez-vous l'écriture de votre oncle?

ANGÉLIQUE.

De mon oncle le chevalier? oui, Lisette.

LISETTE.

En est-ce là? voyez.

ANGÉLIQUE.

Sans doute; cette lettre est de lui. Donne: à qui s'adresse-t-elle? où l'as-tu trouvée? qui te l'a rendue?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hasard qu'elle est entre mes mains. Je ne sais ce qu'elle signifie; mais le cœur me dit quelque chose de bon, et je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGÉLIQUE.

Non, Lisette : je suis née malheureuse, et je ne sache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais dans le fond qu'est-ce qui vous manque? Ce ne sont pas les soupirants, Dieu merci. Vous n'en avez que trop, peut-être, et je ne sais pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognito*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce peintre et ce jardinier qui sont ici depuis quinze jours...

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent : je m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Que tu es extravagante, Lisette, avec tes idées!

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le temps d'éclaircir mes doutes, et selon toutes les apparences nous ne retournerons pas sitôt à Paris. Ce bizarre monsieur Bernard, que votre père, en mourant, s'avisa, pour nos péchés, de nommer votre tuteur en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer ici; et, sous prétexte d'embellir sa maison de campagne, de faire peindre ses appartements, il vous cache aux yeux de tout le monde, et nous tient reléguées depuis six mois dans le fond d'un village, où il y a plus de cinq mois et trois semaines que je m'ennuie.

ANGÉLIQUE.

Ah, ma chère Lisette!

LISETTE.

J'entends. Vous vous ennuyez aussi, et de plus d'une manière même. L'état de fille vous déplaît autant que le village, et franchement vous avez raison; c'est une chose ennuyeuse. Mais enfin ce qui se trouve à Paris se trouve en province. Il y a des épouseurs par tout pays, et si par hasard le peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien, moi, de faire passer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGÉLIQUE.

Eh! que me serviroit-il qu'on m'aimât, et

même de faire un choix? Les injustes caprices de mon tuteur, qui refuse tous les partis qui se présentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! si votre tuteur ne sait ce qu'il veut, ne savez-vous pas ce qu'il vous faut? Il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

ANGÉLIQUE.

Ah! que me conseilles-tu? les mauvaises manières qu'il a pour moi ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moi-même; et quelque passion que je puisse avoir, elle sera toujours soumise à la raison et à la bienséance.

LISETTE.

Et avec ces beaux sentiments-là, vous mourrez vieille fille; cela est cruel. Monsieur Bernard, pour ne point rendre compte de votre bien, écartera tous les prétendants; car enfin il n'a point eu jusqu'ici de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGÉLIQUE.

C'étoient des partis fort convenables, Lisette.

LISETTE.

Oui : mais cependant pourquoi a-t-il refusé ce jeune conseiller? Parcequ'il est ignorant, dit-

il. La grande merveille! Eh, mort de ma vie! si pour être de robe il falloit absolument être habile homme, la plupart des charges seroient à vendre.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison. Eh! qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit savant, Lisette?

LISETTE.

Bon! c'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage que de la science! Et voilà ce gros colonel qui vous aimoit tant, par exemple; on dit qu'il sait du latin celui-là, du grec : que sais-je, moi? il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGÉLIQUE.

Oh! cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avoue.

LISETTE.

Ni à moi non plus, et cependant je vous aurois toujours conseillé de le prendre en attendant mieux. Mais le maudit tuteur l'a-t-il voulu? Il dit que c'est un homme qui ne s'attache qu'à l'étude, et qui ne songe point à son régiment. Le conseiller en sait trop peu pour un magistrat, et le colonel en sait trop pour un homme d'épée : ne voilà-t-il pas de bonnes chiennes de raisons?

ANGÉLIQUE.

Tu me fais entrevoir des choses...

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juste. Et comment a-t-il reçu la demande que lui fit, il y a quelque temps, la mère de ce riche marquis, dont les terres sont si proches d'ici?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai jamais vu ce marquis; mais j'en ai ouï dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, et cependant je m'intéressois pour lui, parceque madame sa mère est si bonne personne, outre qu'il est presque toujours à la cour, et l'air de ce pays-là nous conviendroit assez, à ce qu'il me semble.

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois pardonner à mon tuteur d'avoir rebuté celui-là, je te l'avoue.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison. Ce marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, généreux, bon ami, sincère. C'est un courtisan qui ne sait pas son métier. Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGÉLIQUE.

Comment donc, qu'on excelle comme lui ? que veux-tu dire ?

LISETTE.

Quoi ! vous ne voyez pas, comme moi, que sa conduite est admirable ?

ANGÉLIQUE.

En quoi admirable ?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle, et riche ; il est votre tuteur, il vous refuse à tout le monde, il vous garde pour lui peut-être : n'est-ce pas faire le métier de tuteur à merveille ?

ANGÉLIQUE.

Si je croyois qu'il eût cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plutôt que d'être exposée...

LISETTE.

Paix, taisez-vous. Voici son espion, il ne faut rien dire devant ce maraud-là.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

Oh! palsangué, je vous trouve bian à point. Réjouissez-vous, mademoiselle, vous ne serez plus si fâchée.

ANGÉLIQUE.

Comment?

LUCAS.

Réjouissez-vous, vous dis-je encore une fois: tout vient à point à qui peut attendre; vous serez, morgué, mariée à la fin.

ANGÉLIQUE.

Tes conjectures n'étoient pas justes, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Elle sera mariée? qui te l'a dit?

LUCAS.

Morgué, je le sais bian: il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci; et sti qui la prend n'en aura pas le démenti, car j'y ons regardé.

ANGÉLIQUE.

Explique-toi donc, quel homme est-ce?

LUCAS.

Oh! palsangué, c'est une bonne affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme, peut-être?

LUCAS.

Un jeune homme, fi! Est-ce que ce seroit une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'à c't'heure?

ANGÉLIQUE.

Est-ce quelque personne de qualité?

LUCAS.

De qualité? Dieu vous en garde. Ils avont toujours quelque ménage en ville, les gens de qualité; et ils en sont plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne seroit-ce point quelque financier?

LUCAS.

Un financier? Elle seroit bian lotie! Aujourd'hui madame, et demain rien peut-être.

ANGÉLIQUE.

Eh! ne nous tiens pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué, comme vous gobez ça. Je sis un porteux de bonnes nouvelles, moi, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Eh! de par tous les diantres, achève donc de la

dire, ta bonne nouvelle. Est-ce un parti avantageux enfin?

LUCAS.

Oh! pour sti-là, je vous en réponds. Eh! pargué, tenez, velà monsieur; qu'il vous le dise lui-même.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUCAS, M. BERNARD.

M. BERNARD.

Ah! c'est vous que je cherche, Angélique: j'allois monter à votre appartement, et je suis bien aise de vous rencontrer ici.

ANGÉLIQUE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi, monsieur?

M. BERNARD.

Oui. Depuis le souper, on m'a appris des choses qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien aise, et j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

M. BERNARD

On vous demande en mariage.

ANGÉLIQUE.

On m'a déja demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'est pour moi ni surprenante ni agréable.

LISETTE.

Oh! cette fois-ci ne sera pas comme les autres, et de la manière dont monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

M. BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette : tu sais combien de soins j'ai pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vrai.

ANGÉLIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

M. BERNARD.

Depuis la mort de ses parents, je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très bien réussi.

M. BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage que de la voir heureusement mariée.

LISETTE.

Vous avez raison; il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

M. BERNARD.

J'ai peut-être, selon son gré, un peu trop différé de le faire : et entre nous, Lisette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur!

LISETTE.

Oh! pour cela, oui, je vous l'avoue, nous en murmurions tout-à-l'heure encore.

ANGÉLIQUE.

Tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Vous rougissez. Voilà une pudeur bien placée! Eh! allez, allez, en fait de mariage, les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

M. BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses intérêts sont bien entre vos mains.

M. BERNARD.

Aujourd'hui, tout me détermine à la marier incessamment, et j'ai été averti de bonne part qu'on forme des desseins contre son honneur.

ANGÉLIQUE.

Eh! quels desseins, monsieur?

M. BERNARD.

On veut vous enlever l'une et l'autre.

ANGÉLIQUE.

Nous enlever!

M. BERNARD.

Oui; mais...

LISETTE.

Au remède, monsieur, vite au remède; on ne peut trop se hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaises intentions des hommes.

M. BERNARD.

C'est aussi le parti que je prends.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon esprit.

M. BERNARD.

Et, pour la dérober aux persécutions et aux poursuites d'une foule de prétendants qui ne lui conviennent point, j'ai résolu, dès demain, d'en faire ma femme; et j'ai pris pour cela...

ANGÉLIQUE.

Comment, monsieur?

LISETTE.

Mes conjectures n'étoient point fausses.

M. BERNARD.

Plaît-il?

ANGÉLIQUE.

Vous avez fait dessein, dites-vous...

M. BERNARD.

De vous épouser dès demain moi-même, et d'ôter ainsi tout espoir...

LISETTE, *à part.*

Oh! si cela est comme cela, qu'il nous laisse enlever; cela vaut beaucoup mieux.

M. BERNARD.

Qu'avez-vous? vous voilà toute je ne sais comment.

ANGÉLIQUE.

Je me trouve mal, monsieur. Viens auprès de moi, Lisette.

LISETTE.

Madame! madame! holà donc! madame!

M. BERNARD.

Ouais, voilà un mal qui lui prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, monsieur; elle est si fort outrée des mauvais desseins que l'on fait contre elle, que le moins qu'elle puisse faire, c'est de s'évanouir: je crois que j'en mourrois, moi, si j'étois à sa place.

M. BERNARD.

Oh! bien, bien, cela ne sera rien; qu'elle prenne un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE.

Hom ! quel ordre, quel ordre ! Nous y mettrons un contre-ordre, nous autres.

SCÈNE VII.

M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Ici, Lucas ; tu as un gros bon sens que j'ai toujours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon sens et moi, je sommes à votre service.

M. BERNARD.

Que penses-tu de l'évanouissement d'Angélique ?

LUCAS.

Morgué, je pense qu'alle ne vous aime point. Voyez-vous, alle seroit bien aise d'être mariée, mais alle est fâchée que ce soit avec vous.

M. BERNARD.

Elle n'en épousera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Acoutez, monsieur, ne jurons de rian, et défions-nous de tout ; il se mitonne queuque manigance, à quoi il faut prendre garde.

M. BERNARD.

Mais es-tu bien sûr de ce que tu m'as dit?

LUCAS.

J'en sis, morgué, plus sûr que je ne sis sûr qui étoit mon père. Ne vous ai-je pas dit que votre jardinier va tous les soirs au bout de la saussaie; qu'a-t-il à faire là ce jardinier? Il y vient un grand homme à cheval.

M. BERNARD.

Tous les soirs aussi?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : le jardinier et li se promenont, ils parlont, ils gesticulont, ils se tourmentont, et puis ils se séparont; le monsieur à cheval galope d'un côté, et le jardinier trotte de l'autre : morgué, qu'est-ce que cela signifie?

M. BERNARD.

Tu as raison, il y a là-dessous quelque chose.

LUCAS.

S'il y a queuque chose! je vous en réponds. Mais ce n'est pas tout. Mathurine, la servante des Trois-Rois, dit qu'ils avont cheux eux, du depuis quatre jours, trois ou quatre monsieux que votre jardinier connoît itou. Ils soupiont tout-à-l'heure ensemble, et ils parliont de vous, de mademoiselle Angélique; et ils disiont qu'il la falloit

ôter de vos pattes, et qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que sais-je, moi? Mais bref, tant i a, ce sont vos affaires.

M. BERNARD.

Et le peintre, sur quoi le soupçonnes-tu d'être de la partie?

LUCAS.

Sur quoi? sur ce que le jardinier et li sont bons amis: puisqu'ils s'aimont tant, ils ne valont pas meiux l'un que l'autre.

M. BERNARD.

Cela pourroit être; il faut que j'approfondisse cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez approfondi, que ferez-vous?

M. BERNARD.

Je les chasserai.

LUCAS.

Eh! morgué, chassez-les sans approfondissement; faut-il tant de façons? Je sommes cheux vous, j'y avons deux filles; vous aimez l'une, vous voulez que j'aime l'autre; je le veux bian, moi, pour vous faire plaisir, tout coup vaille. Acoutez, mettons tout le monde dehors, et ne demeurons que nous quatre; je ne serons jaloux de per-

sonne, et je varrons beau jeu, ne vous boutez pas en peine.

M. BERNARD.

Je veux, avant toutes choses, pénétrer ce mystère, te dis-je : je vais faire un tour dans le village, et tâcher de savoir qui sont ces gens qui logent aux Trois-Rois.

LUCAS.

Vous ne saurez que ce que je vous ai dit.

M. BERNARD.

Pour toi, quand je serai dehors, prends soin de bien rôder par-tout, et d'observer exactement ce qui se passera dans le logis.

LUCAS.

Velà qui est bian, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Le jardinier est-il rentré ?

LUCAS.

Il faut bian qu'il le soit, car le velà luimême.

SCÈNE VIII.

M. BERNARD, L'OLIVE, LUCAS.

M. BERNARD.

Approchez, monsieur le maraud, approchez.

L'OLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, monsieur? me voilà prêt à vous obéir.

M. BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il est, coquin que vous êtes?

L'OLIVE.

Je viens d'ici près, monsieur.

M. BERNARD.

Vous êtes un pendard.

L'OLIVE.

Monsieur.

M. BERNARD.

Un fripon.

L'OLIVE.

Monsieur.

M. BERNARD.

Un ivrogne, qui ne bougez du cabaret.

L'OLIVE.

Ah, monsieur! demandez; je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service.

M. BERNARD.

Tu n'y as pas mis les pieds, infame? Qui sont ces gens avec qui tu viens de souper?

L'OLIVE.

Oh! pour cela, oui, monsieur, je vous l'avoue, ce sont de mes amis, des gens de qualité.

M. BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis?

L'OLIVE.

Oui, monsieur: ils auront l'honneur de vous venir faire la révérence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des jardiniers de la cour, qui voyagent par curiosité. (*M. Bernard lui donne des coups de bâton.*) Ah! ah! ah! monsieur!

M. BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes jardiniers de la cour.

SCÈNE IX.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

Ah, ah, ah! palsangué, ça est tout-à-fait drôle! A qui en a-t-il donc, de vous rosser comme ça, sans dire gare? queu caprice est ça, monsieur le jardinier?

L'OLIVE.

Parbleu, je ne sais pas, mais je l'enverrois au diable, moi, avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ça sérieusement? Il ne vous a baillé que queuques coups de bâton; velà

une belle bagatelle! ce sont de petites humeurs qui li prenont comme ça parfois, et il faut un peu excuser les défauts des parsonnes.

L'OLIVE.

Mangrebleu de ses défauts! Mais, baste, j'ai aussi des défauts à peu près pareils; et si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup sûr, et nos défauts auront querelle ensemble.

LUCAS.

Vous jouez de malheur, d'être tombé le premier sous sa patte. Il a du chagrin, il est amoureux.

L'OLIVE.

Lui, amoureux! Eh! de qui amoureux?

LUCAS.

De mademoiselle Angélique.

L'OLIVE.

Et depuis quand?

LUCAS.

Pargué, depuis toujours; mais il ne le lui a dit que depuis tout-à-l'heure.

L'OLIVE.

Eh bien?

LUCAS.

Eh bian... Ne jasez pas, au moins.

L'OLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec personne, parcequ'il veut qu'alle se marie avez li; mais alle ne l'aime pas.

L'OLIVE.

Non?

LUCAS.

Non voirement; c'est ce qui le met de mauvaise humeur. Il la battroit si alle étoit sa femme : en attendant qu'alle la devienne, afin que les coups qu'alle mérite, ne soyont pas perdus, il les baille au premier venu; c'est sa manière. Oh! pour ça, c'est un plaisant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaisant, moi, et je n'ai que faire...

LUCAS.

Acoutez; pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourriais bian y avoir un tantinet votre part à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc?

LUCAS.

Allons, allons, boutez la main à la conscience, je dis tout ce que je sais; vos bons amis les jardiniers de la cour, hem?

L'OLIVE.

Eh bien?

LUCAS.

Ce sont eux qui vous ont procuré cette aubaine-là ; je vous conseille de les en remercier. Serviteur, monsieur le jardinier.

SCÈNE X.

L'OLIVE.

Voilà un maroufle qui se moque de moi : la mine est éventée ; quel parti prendre ? il n'y a point à balancer.

SCÈNE XI.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

Trouverai-je l'occasion de me déclarer ; et quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angélique ?

L'OLIVE.

Ma foi, monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réussir.

DORANTE.

Ah ! te voilà, mon pauvre l'Olive ?

L'OLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement, mon-

sieur? n'est-il pas temps que vous cessiez d'être peintre, et que vous redeveniez ce que vous êtes?

DORANTE.

Eh! paix, paix, l'Olive; as-tu résolu de tout perdre?

L'OLIVE.

Eh, morbleu! tout est déja perdu : monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sachiez.

DORANTE.

A toi?

L'OLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Eh! paix, paix, parlons bas.

L'OLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t-il maltraité?

L'OLIVE.

Il faut bien qu'il soupçonne quelque chose, ou que ce soit par manière de conversation : son gros coquin de fermier dit que c'est sa coutume, pour se désennuyer; il rosse tantôt l'un, tantôt l'autre : votre tour viendra peut-être, c'est ce qui me console; mais, monsieur, j'ai bien autre chose à vous apprendre.

DORANTE.

Quoi?

L'OLIVE.

Vous ne regardez ce monsieur Bernard que comme le tuteur d'Angélique?

DORANTE.

Eh bien?

L'OLIVE.

Il est votre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival! que me dis-tu là?

L'OLIVE.

Ne vous alarmez point; Angélique le hait en perfection, et la crainte qu'elle a d'être à lui la déterminera plus facilement à se donner à vous.

DORANTE.

Ah, mon pauvre l'Olive! je tremble à lui découvrir qui je suis, ce que je sens pour elle; et je crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ai formé.

L'OLIVE.

Qu'elle ne s'effarouche? la crainte est bonne: et allez, allez, monsieur, les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien apprivoisés; elles ne s'effarouchent point qu'on les aime, et nous vivons dans un siècle fort aguerri.

DORANTE.

Non, l'Olive, attendons, pour me déclarer, que le chevalier d'Artimon, son oncle, soit arrivé : si j'en crois la lettre que son valet de chambre m'a rendue hier au soir, il ne doit pas tarder.

L'OLIVE.

Il ne doit pas tarder, mais il tardera peut-être. Croyez-moi, monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le village, qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action; vous attendez, vous, le consentement de votre maîtresse; il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin...

L'OLIVE.

Mais enfin, il faut venir au fait, et tout au plus vite ; nous n'avons point de temps à perdre : nous travaillons ici depuis quinze jours l'un et l'autre, moi à gâter le jardin de monsieur Bernard, et vous à défigurer ses plafonds et ses cheminées; car vous êtes un très mauvais peintre, et je ne suis pas bon jardinier, moi, sans contredit; la fourberie sera déconverte avant terme, si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante, laissez-moi un peu causer avec elle; j'irai dans

un moment vous rendre compte de la conversation.

DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître...

L'OLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

SCÈNE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

LISETTE.

Il faut absolument que je démêle ce que je soupçonne. Monsieur Bernard, monsieur Bernard, votre extravagante passion nous fera faire quelque extravagance.

L'OLIVE.

Je suis votre très humble serviteur, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je suis votre servante, monsieur le jardinier.

L'OLIVE.

Vous me semblez avoir l'esprit occupé de quelque affaire importante, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Oui, j'ai quelque chose en mouvement dans la cervelle, je vous l'avoue.

L'OLIVE.

J'ai aussi la tête embarrassée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on pas savoir le sujet de votre embarras ?

L'OLIVE.

Refuseriez-vous de m'apprendre la cause de votre mouvement?

LISETTE.

C'est notre monsieur Bernard qui me chagrine.

L'OLIVE.

Cela est heureux, c'est aussi lui à qui j'en veux justement.

LISETTE.

Il forme de petits projets que je renverserai, s'il m'est possible.

L'OLIVE.

Il m'a donné quelques coups de bâton, dont j'espère que je mourrai quitte.

LISETTE.

Il vous a donné des coups de bâton, monsieur?

L'OLIVE.

Oui, mademoiselle: je ne suis pas glorieux, comme vous voyez.

LISETTE.

Vous n'êtes pas glorieux, mais vous êtes vindicatif peut-être.

L'OLIVE.

Oh! pour cela, oui, comme tous les diables ; et s'il ne tient, pour vous le persuader qu'à faire pièce à monsieur Bernard, vous n'avez qu'à parler, je suis votre homme.

LISETTE.

Si l'on pouvoit vous confier un secret.

L'OLIVE.

Pour gage de ma discrétion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'intéresse pour une petite personne qui mérite bien que l'on fasse quelque chose pour elle.

L'OLIVE.

Je rends service à un honnête homme qui n'est pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

LISETTE.

Ah! je vous entends.

L'OLIVE.

Comment?

LISETTE.

Regardez-moi un peu en face.

L'OLIVE.

Ma physionomie vous plaît-elle?

LISETTE.

Vous n'êtes pas jardinier, monsieur le jardinier.

L'OLIVE.

Vous devinez la moitié des choses.

LISETTE.

Et le peintre n'est pas peintre, sur ma parole.

L'OLIVE.

Vous savez tout mon secret, dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'esprit de deviner?

L'OLIVE.

Oh! que si fait : la petite personne pour qui vous vous intéressez est Angélique.

LISETTE.

Justement.

L'OLIVE.

Elle est amoureuse de quelqu'un.

LISETTE.

Non, pas encore; mais elle hait monsieur Bernard.

L'OLIVE.

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce monsieur Bernard veut l'épouser, malgré qu'elle en ait.

L'OLIVE.

Voilà d'heureuses conjonctures; et si vous voulez lui faire entendre que le peintre est mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie...

LISETTE.

Eh bien?

L'OLIVE.

Je crois que nous n'aurons pas de peine à faire ce mariage-là; qu'en dis-tu?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

L'OLIVE.

N'est-il pas vrai? et le nôtre ne sera pas malaisé à conclure, je pense.

LISETTE.

Oh que non! quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bientôt terminées.

L'OLIVE.

Touche donc là. Sans façon, ma chère: ce sont de bonnes filles que ces Lisettes; je n'en ai jamais trouvé qui n'aient dit oui.

LISETTE.

Voici Angélique: va chercher ton maître, et l'amène ici; il ne faut point que les choses languissent.

L'OLIVE.

J'y cours, et je te le livre tout-à-l'heure. Ah! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expéditives!

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi me laisses-tu seule, Lisette? dans l'accablement où je suis, tu m'abandonnes à mes chagrins; et depuis que tu es sortie de ma chambre, j'ai fait les plus cruelles réflexions.

LISETTE.

Et je viens de faire, moi, la rencontre la plus heureuse.

ANGÉLIQUE.

Tu causois avec le jardinier; que te disoit-il?

LISETTE.

Vivat, madame! la fortune et l'amour sont pour la jeunesse, et le tuteur est pris pour dupe.

ANGÉLIQUE.

Comment?

LISETTE.

Je m'en étois toujours bien doutée, que le peintre étoit un faux peintre.

ANGÉLIQUE.

En as-tu quelque certitude?

LISETTE.

C'est un de vos amants, qui s'est déguisé pour s'introduire auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Que me dis-tu ?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGÉLIQUE.

Un de mes amants? Il y a quinze jours qu'il est ici, il ne m'a point encore parlé : qu'il est indolent ou timide! et dans l'extrémité où je me trouve, que j'ai peu de secours à attendre d'une tendresse comme la sienne!

LISETTE.

Oui? vous aimez la vivacité dans un amant? vous avez le goût bon, et le peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici.

SCÈNE XIV.

DORANTE, L'OLIVE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah, Lisette! que sa présence me cause de trouble! je n'ai jamais senti ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la sympathie. Allons, mort de ma vie! il ne faut pas être rebelle à la destinée.

L'OLIVE.

Eh! allons donc, monsieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble, l'Olive.

L'OLIVE.

Ira-t-il?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGÉLIQUE.

Qu'osera-t-il donc entreprendre pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi?

DORANTE.

J'oserai tout, belle Angélique, si vous souffrez que je vous aime, et si vous me permettez d'espérer.

L'OLIVE.

Ah! le voilà en mouvement, Dieu merci!

DORANTE.

Je ne vous adore, il est vrai, que depuis deux mois, parcequ'il n'y a que deux mois que j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois de ma vie. J'ai fait parler à votre tuteur: ma mère elle-même...

LISETTE.

Madame, c'est le marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh! par ma foi, monsieur Bernard, nous nous marierons, mais vous ne signerez point au contrat.

DORANTE.

Oui, c'est moi, charmante Angélique, qui brûle d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes le marquis, monsieur, j'ai reçu tant de témoignages de tendresse de madame votre mère quand elle vint ici...

L'OLIVE.

Je me donne au diable, madame, la mère est aussi folle de vous que le fils, qui l'est beaucoup.

LISETTE.

Ah, madame! par reconnoissance pour l'une, vous ne pouvez vous dispenser d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angélique, que, pour vous délivrer des persécutions d'un tuteur bizarre, vous vous jetiez aveuglément entre mes bras, moins par tendresse, peut-être, que par désespoir: c'est l'amour qui me fait faire le personnage que je fais ici; mais l'aveu de votre famille l'autorisera sans doute. Votre oncle le chevalier...

LISETTE.

Eh vite, eh vite, éloignez-vous, j'entends tousser de loin ce gros coquin de Lucas; il vient de ce côté-ci peut-être : il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah, Lisette!

L'OLIVE.

Sauvons-nous, monsieur.

DORANTE.

Un mot avant que je vous quitte.

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LISETTE.

Eh! retirez-vous : la nuit s'avance à grands pas; quand elle sera tout-à-fait obscure, revenez ici dans le même endroit; vous nous y trouverez l'une et l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience!

L'OLIVE.

Nous voyagerons, monsieur, apparemment, et la partie sera carrée; elles sont à nous, sur ma parole.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! que dites-vous de tout ceci? votre cœur est plus agité que le mien, je gage.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est agité, je te l'avoue, et mon esprit embarrassé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti; et voici une aventure qu'il faut brusquer, si vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGÉLIQUE.

Mais comment la finir sans consentir à un enlèvement?

LISETTE.

Ce ne sera point un enlèvement, le ciel nous en préserve! il faudra faire la chose par manière de promenade.

ANGÉLIQUE.

Mais la médisance...

LISETTE.

Bon! bon! c'est une bonne carogne que la médisance; elle est elle-même si fort décriée, que

personne ne s'embarrasse de ce qu'elle peut dire.

ANGÉLIQUE.

Quel éclat feroit mon tuteur!

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Qui va là?

LISETTE.

Le voilà, madame; nous sommes perdues.

ANGÉLIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées!

M. BERNARD.

Qui va là, encore une fois?

LUCAS, *entrant de l'autre côté du théâtre.*

Palsangué, qui va là, toi-même?

M. BERNARD.

Lucas?

LUCAS.

Monsieur?

M. BERNARD.

Est-ce toi?

LUCAS.

Et voirement oui; qui pourroit-ce être? Vous m'avez baillé ordre de rôder par-tout, et je

rôde, comme vous voyez; mais je ne trouve rien.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGÉLIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont revenir; comment ferons-nous?

M. BERNARD.

Hem! que murmures-tu là entre les dents?

LUCAS.

Tatigué, comme vous vous gaussez! c'est vous qui jasez tout seul, je pense.

M. BERNARD.

Tu rêves; je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon?

M. BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS.

Oh bian! morgué, je sommes donc ici plus de deux; il y a de la trahison, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter; sauvons-nous.

LUCAS.

Morgué, je tiens queuque chose que je ne laisserai pas aller.

ANGÉLIQUE.

Doucement, Lucas.

M. BERNARD.

Je pense que c'est la voix d'Angélique.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, c'est moi qui me promène avec Lisette.

M. BERNARD.

Ah, ah!

LUCAS.

Les mâles se sont envolés, monsieur; je n'avons déniché que les femelles.

M. BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin?

LISETTE.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanouissement de tantôt, je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

M. BERNARD.

C'est fort bien fait; mais l'heure de la promenade est un peu passée; l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder, rentrons.

ANGÉLIQUE.

L'air me fait du bien, au contraire, et je continuerai, s'il vous plaît, de me promener avec Lisette.

M. BERNARD.

Non, non: puisque vous voulez vous prome-

ner, je ne vous quitterai point; je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade : allons, venez.

ANGÉLIQUE.

Lisette?

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarrasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, mademoiselle Lisette, que je nous promenions itou par ensemble?

SCÈNE XVII.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Monsieur?

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher? Ce sont elles, sans doute.

L'OLIVE.

Non, monsieur, je n'ai rien entendu : il n'y a encore personne; nous revenons de trop bonne heure; et quoique la nuit soit des plus obscures, elle ne l'est point assez à ma fantaisie.

DORANTE.

Que veux-tu : les moments me durent des siè-

eles, absent d'Angélique; et je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la première fois, et où j'espère la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

L'OLIVE.

Cela est bien tendre; mais, dites-moi un peu, monsieur, si, par aventure, les belles consentent au voyage, cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la justice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver : elle s'en mêlera, sans doute.

L'OLIVE.

Tant pis; je voudrois bien que cela se fît sans elle.

DORANTE.

Pourquoi?

L'OLIVE.

Elle est tracassière, la justice; elle fera des informations, des poursuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaire; cela s'accommodera.

L'OLIVE.

Oui, cela s'accommodera pour vous; mais je serai peut-être pendu par accommodement, moi;

ce sera un des articles: ce monsieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te réponds de tout, ne te mets pas en peine. Angélique ne vient point encore!

L'OLIVE.

Elle ne viendra peut-être pas, monsieur: si c'étoit une baie qu'elle vous eût donnée?

DORANTE.

Paix, paix, j'entends quelqu'un.

SCÈNE XVIII.

DORANTE, L'OLIVE, ANGÉLIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

ANGÉLIQUE, *en rentrant dans le fond du théâtre.*

Nous revenons insensiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici, l'Olive.

M. BERNARD.

Cette allée sombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre.

DORANTE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Oui, c'est elle, vous avez raison; mais elle est en compagnie : retirons-nous, monsieur, la place est prise.

(Angélique s'avance d'un côté avec monsieur Bernard qui la tient sous le bras, et Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas; de manière que Dorante et l'Olive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, et monsieur Bernard et Lucas dans les deux côtés du théâtre.)

M. BERNARD.

Mais, mignonne, n'êtes-vous point lasse de vous promener, et ne serions-nous point mieux dans la maison?

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison; un peu de complaisance une fois en votre vie: y a-t-il du mal à se promener?

(Ici Lisette, en approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend sa main, et le prend par le collet, et dans le même temps Angélique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend.)

L'OLIVE, *à voix très basse.*

Je suis pris, monsieur.

DORANTE.

Et moi aussi.

LISETTE.

Est-ce toi?

L'OLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Ne faites point de bruit.

M. BERNARD.

Hem? comment? quoi? que dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Je dis, monsieur, que, si vous voulez rentrer absolument, nous achèverons, Lisette et moi, notre caprice de promenade.

M. BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, et je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGÉLIQUE.

Quelle peine!

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, et emmène monsieur.

LUCAS.

Oh! non, tatigué, je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi? parle donc, eh! marouffe!

M. BERNARD.

Mais, mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle et bien extraordinaire; j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement, je vous l'avoue.

ANGÉLIQUE.

Et moi, monsieur, je vous avoue naturellement que vous croyez juste. Ce peintre que vous avez ici depuis quinze jours...

DORANTE.

Ah, madame! vous me perdez.

M. BERNARD.

Eh bien! ce peintre, qu'a-t-il fait?

ANGÉLIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il est amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué, je vous l'avois bian dit, monsieur, que le jardinier et li c'étoient deux fripons.

ANGÉLIQUE.

Je suis bien malheureuse, ma pauvre Lisette, exposée...

LISETTE.

Hem, que vous êtes bonne, madame! C'est par ordre de monsieur que tout cela se fait; il veut nous éprouver, et cela n'est ni beau ni honnête, de soupçonner ainsi de pauvres innocentes

comme nous, et de faire sonder notre pudeur par un peintre et par un maraud de jardinier.

L'OLIVE.

Hom, masque!

M. BERNARD.

Quoi! le peintre et le jardinier?

ANGÉLIQUE.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette et à moi un rendez-vous cette nuit.

M. BERNARD.

Un rendez-vous?

LISETTE.

Oui vraiment, un rendez-vous; et nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose, monsieur.

M. BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. BERNARD.

Comment, oui!

LISETTE.

Que voulez-vous; les filles sont curieuses, on est bien aise de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heure, à peu près, monsieur; si vous vouliez, nous irions par curiosité encore.

M. BERNARD.

Qu'est-ce à dire, par curiosité ?

LUCAS.

Tatigué, que cette Lisette est curieuse! je n'aime pas ça.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, monsieur, je ne veux point être la dupe de cette affaire, s'il vous plaît; je démêlerai l'aventure, et vous me vengerez de ces insolents.

LISETTE.

Mort de ma vie! il faut les faire expirer sous le bâton, madame.

L'OLIVE.

Si tu ne me laisses aller, je crierai.

ANGÉLIQUE.

Ou je saurai bien me venger de vous, s'il est vrai, comme je le pense, que ce soit vous qui, par soupçon de ma conduite, me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

M. BERNARD.

Moi! je ne sais ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe.

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader?

M. BERNARD.

Oh! de tout mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous ces marroniers d'Inde; il faut que vous y alliez à ma place.

M. BERNARD.

Oui, j'irai, je vous en réponds.

ANGÉLIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette et moi, nous cacher derrière la palissade pour entendre la conversation, et savoir ce que nous devons croire.

M. BERNARD.

Oh! je le veux bien. Vous me rendrez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place, madame.

LUCAS.

Volontiers. Morgué, que ça sera drôle!

M. BERNARD.

Ne perdons point de temps; allons, viens, Lucas.

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

M. BERNARD.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des habits de femme pour les mieux tromper.

M. BERNARD.

Qu'en avons-nous à faire? on n'y voit goutte.

LUCAS.

On n'y voit goutte, mais on tâte; monsieur, ça est bian pensé, des habits de femme.

M. BERNARD.

Eh bien! soit: voyons la fin de tout cela.

ANGÉLIQUE.

Vous trouverez un déshabillé pour vous et une coiffure sur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajustement de Lucas, vous le prendrez dans ma garde-robe.

LUCAS.

Pargué, je n'avons pas besoin de tant de parure.

ANGÉLIQUE.

Allez vite, et revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je serons bientôt fagotés. Morgué, que j'allons rire!

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

Maintenant, monsieur le jardinier...

L'OLIVE.

La peste, que tu as la serre bonne!

ANGÉLIQUE.

Je ne tiens pas mal aussi ce qui me tombe en personne; et, quelques efforts que vous ayez faits pour m'échapper...

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous; mais le commencement de votre conversation...

L'OLIVE.

Je me donne au diable, j'ai eu belle peur; j'ai cru d'abord que vous étiez traîtresse, madame.

ANGÉLIQUE.

Cette conversation s'est terminée plus heureusement que vous ne pensiez.

DORANTE.

Elle vous a débarrassée de vos surveillants, nous sommes seuls, charmante Angélique; quelles résolutions sont les vôtres?

ANGÉLIQUE.

Que vous alliez tout au plus vîte au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

DORANTE.

Ah! de grace, parlons sérieusement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle sérieusement aussi. Il y faut aller.

L'ODIVE.

Pour moi, je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angélique, profitons d'une occasion si favorable. Il s'agit de me désespérer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGÉLIQUE.

Non; pour le parti de la fuite, ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons votre fortune et ma réputation, une affaire d'éclat perdroit l'une et l'autre; écrivez à votre famille, j'attends des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendrai-je, en attendant, moi, madame?

ANGÉLIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le temps de me le persuader.

DORANTE.

Après ce que vous avez dit à votre tuteur, il ne faut pas que le jour me retrouve chez lui ni dans le village.

ANGÉLIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, et trouvez les moyens de mériter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, madame !

LISETTE.

Oui, sa confiance. Vous avez de l'esprit et de l'amour, et vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille ?

L'OLIVE.

Il faut que j'aie plus d'esprit que mon maître, assurément; car je comprends la chose à merveille, moi.

DORANTE.

Mais expliquez-moi donc ?

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéis aveuglément, madame; quel prix recevrai-je de ma soumission ?

LISETTE.

Eh, mort de ma vie ! dépêchez-vous; on vous dira cela quand vous serez revenu.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

La plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette; et monsieur Bernard...

LISETTE.

Eh! allez, allez, madame, c'est un bon homme qui le mérite bien. Comment! on ne sauroit se défaire de ce petit importun-là?

ANGÉLIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'est venue bien à propos pour nous en débarrasser.

LISETTE.

Avouez que je ne vous ai pas mal secondée: nous sommes vives, nous autres, dans l'occasion; nos soupirants en ont tremblé.

ANGÉLIQUE.

Cette aventure produira des effets admirables, Lisette.

LISETTE.

Assurément: le tuteur, convaincu de notre bonne foi, ne sera plus si défiant, et nous serons un peu moins gênées. Par ma foi, voilà une jolie manière de guérir les soupçons d'un jaloux.

M. BERNARD ET LUCAS, *derrière le théâtre.*

Haie! haie! haie! à l'aide!

ANGÉLIQUE.

J'entends du bruit, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame, on applique le remède, il faut lui donner le temps d'opérer; rentrons dans le logis.

M. BERNARD.

Au secours! au secours!

LUCAS.

A l'aide! à l'aide!

SCÈNE XXI.

DORANTE, M. BERNARD, ANGÉLIQUE, L'OLIVE, LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

Vous prétendez en vain m'échapper, je veux vous mener moi-même à monsieur Bernard et le rendre témoin de votre trahison. Comment, malheureuse! vous trompez un si honnête homme? Ah, perfide!

M. BERNARD.

Voilà un brave garçon; je ne l'aurois pas cru.

LUCAS.

Eh! je suis tout moulu de coups; miséricorde!

L'OLIVE.

Oh! tu as beau fuir, tu ne m'échapperas pas. Trahir un aussi bon maître que le tien, carogne de Lisette!

LUCAS.

Oh, tatigué! tenez-vous donc. Si c'est Lisette à qui vous en voulez, je ne suis pas elle, je suis Lucas.

L'OLIVE.

Comment, Lucas!

LUCAS.

Oui, palsangué, regardez-y plutôt : voici tout à propos de la lumière.

SCÈNE XXII.

DORANTE, LUCAS, M. BERNARD, MATHURINE, ANGÉLIQUE, LISETTE, L'OLIVE.

MATHURINE, *avec un flambeau.*

Eh! quel bruit est-ce là? à qui en avez-vous donc? quel bruit vous faites!

DORANTE.

Lucas en habit de femme! que veut dire ceci?

LUCAS.

Ça veut dire que je croyions vous attraper, et que je sommes attrapés, nous. C'est notre

monsieur qui est la damoiselle que vous avez si bian épоustée.

DORANTE.

Quoi! monsieur?

M. BERNARD.

Oui, mon cher enfant, c'est moi-même.

DORANTE.

Je suis au désespoir, monsieur, des coups de bâton...

M. BERNARD.

Ne me fais point d'excuses, je te prie, ne me fais point d'excuses : je suis ravi d'avoir ce témoignage de ton zèle et de ton affection.

DORANTE.

Monsieur...

L'OLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Oh! non, non, diable. Eh bien! Lucas, te voilà avec tes soupçons : tu es détrompé maintenant, dis, n'est-il pas vrai?

LUCAS.

Détrompé! non, mais je sis battu.

M. BERNARD.

Approchez. Où êtes-vous, Angélique? venez embrasser cet honnête garçon-là ; voilà la perle

des domestiques. Eh bien! étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous? vous me rendez justice à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, oui, monsieur, je vous en réponds; et voici mon oncle le chevalier qui vient d'arriver, qui vous la rendra bien davantage encore.

M. BERNARD.

Votre oncle? Et que vient-il faire ici à l'heure qu'il est?

ANGÉLIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'apprendre : c'est quelque affaire pressée, apparemment.

DORANTE.

Le chevalier me tient parole; tout va bien, l'Olive.

LUCAS.

Morgué, monsieur, ne nous montrons pas comme ça, on se gausseroit de nous.

SCÈNE XXIII.

M. BERNARD, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, DORANTE, L'OLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Tenez, monsieur, c'est monsieur Bernard à qui vous en voulez; le voilà en déshabillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monsieur Bernard!

M. BERNARD.

Oui, monsieur, c'est moi-même. Il faut vous dire...

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage! Donnez-vous le bal ici, monsieur? Ma nièce, y en a-t-il quelqu'un dans le village?

M. BERNARD.

Ce n'est point une mascarade, monsieur; je vais vous expliquer...

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'esprit depuis quelque temps : il nous le faut veiller toutes les nuits.

M. BERNARD.

Comment, l'insolente?

L'OLIVE.

Il ne court encore que le jardin; mais il courra bientôt les champs, si je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah! te voilà, l'Olive?

L'OLIVE.

Vous voyez, monsieur; chacun a sa folie dans cette maison-ci, la mienne est d'être jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sais l'aventure.

L'OLIVE.

Et voilà aussi un autre fou de votre connoissance, qui s'est mis dans la tête...

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie; je viens ici pour la guérir; et quelle figure est-ce encore là?

LISETTE.

C'est le fermier de monsieur Bernard, qui a la même folie que son maître; ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué, ça n'est pas vrai; je ne veux pas être femme, c'est une trop méchante engeance, et j'aimerois mieux être loup-garou.

M. BERNARD.

Ouais! tout ceci commence à me déplaire; qu'est-ce donc que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Vous êtes là, ma nièce, en bien mauvaise compagnie.

ANGÉLIQUE.

Je m'y déplais beaucoup, mon oncle, je vous l'avoue.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien : ce sont les petites-maisons que cette maison-ci; il faut en sortir au plus vite.

M. BERNARD.

On se moque ici de moi, je pense.

ANGÉLIQUE.

Pour le peintre et le jardinier, ce sont des espèces de fous assez agréables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmènerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma nièce.

L'OLIVE.

Nous divertirons ces dames dans le voyage, monsieur.

LE CHEVALIER.

J'ai là mon carrosse; allons, venez.

M. BERNARD.

L'on prétend ainsi, malgré moi...

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plaît, monsieur Bernard;

votre folie me paroît dangereuse, vous demeurerez tout seul; mais je vous ferai garder à vue, en attendant qu'on vous enferme, ou que votre bon sens vous revienne.

M. BERNARD.

Quoi! Angélique...

ANGÉLIQUE.

Adieu, monsieur; je suis bien fâchée de votre accident; nous nous reverrons quand vous serez plus sage.

M. BERNARD.

Ma pauvre Lisette, empêche que...

LISETTE.

Jusqu'au revoir. Monsieur, quand sa folie le prendra, recommandez qu'on ne le batte point; il vient d'en avoir assez, je vous assure.

M. BERNARD.

Quoi! tout le monde m'abandonne!

DORANTE.

Vous êtes persuadé de mon zèle et de ma fidélité, monsieur; je vais suivre votre maîtresse, et je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons sentiments qu'elle a pour vous.

M. BERNARD.

Hom, je crève!

L'OLIVE.

Je laisse votre jardin en bon état. Souvenez-

vous quelquefois de moi, je vous prie : ne donnez jamais de coups de bâton à vos jardiniers ; ces marauds-là savent les rendre.

M. BERNARD.

Ah, mon pauvre Lucas ! je perds Angélique, que deviendrai-je ?

LUCAS.

Bon ! Palsangué, que voulez-vous faire ? Ils ont beau dire, je ne sommes pas fous ; je sommes les sots ; et si j'avions épousé ces deux carognes-là, je l'aurions été bian davantage.

FIN DU TUTEUR.

LES VENDANGES
DE SURÊNE,
COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 15 octobre 1695.

PERSONNAGES.

M. THOMASSEAU.
MARIANE, sa fille.
THIBAUT, jardinier de M. Thomasseau.
CLITANDRE, amant de Mariane.
MADAME DESMARTINS, tante de Clitandre et d'Angélique.
ANGÉLIQUE, sœur de Clitandre.
MADAME DUBUISSON, cousine de Thibaut.
M. VIVIEN, provincial.
BASTIEN, son cousin.
LORANGE, ami de madame Dubuisson.
VENDANGEURS et VENDANGEUSES.

La scène est à Surêne.

LES VENDANGES
DE SURÊNE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

M. THOMASSEAU, THIBAUT.

M. THOMASSEAU.

Oh çà, mon pauvre Thibaut, aie un peu l'œil à tout, mon enfant, et prends garde qu'il ne se fasse aucun dégât dans la maison.

THIBAUT.

Mais, palsangué, monsieur, comment l'entendez-vous donc? Vous n'avez qu'un arpent de vigne à Surêne pour tout potage; et je crois, Dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra chez vous en vendange. Sur ce pied-là, je n'avons que faire d'aller au pressoir, et j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix, tais-toi; j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs, et je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh! je ne dis plus rian. Je m'étonnois aussi que vous fissiais les honneurs de votre maison de si bon courage; car vous êtes un tantinet ladre de votre bon naturel: mais, baste, il n'est chère que de vilain, comme on dit; et quand vous vous y boutez une fois, tout va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu, si j'allois me remarier, Thibaut?

THIBAUT.

Vous remarier, monsieur! bon! queu conte!

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une vérité.

THIBAUT.

Vous vous gaussez, monsieur; ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué, tant pis; vous êtes donc bian incorrigible?

M. THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire?

THIBAUT.

Vous avez déja eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La première étoit diablesse, parcequ'alle avoit trop de vertu. Vous avez fait le dia-

ble avec l'autre, parcequ'alle n'en avoit pas assez. Queulle espèce de femme voulez-vous encore prendre?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde; douce, honnête, spirituelle.

THIBAUT.

Hom! je crois bian que vous le voudriais; mais c'est un animal bian rare qu'une femme comme ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait queuqu'une; mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment, si tu avois vu celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez: faites-la-moi voir avant que de la prendre; je vous en dirai ce qui en sera tout à la franquette. Voyez-vous, nous autres paysans des environs de Paris, je nous connoissons mieux en femmes que personne; j'en voyons tant de toutes les façons. C'est, morgué, une marchandise bian trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras, et dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

THIBAUT.

J'entends bian; c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus, n'est-ce pas? Mais, s'il vous plait, monsieur, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargerez-vous point de sti de votre fille: alle est en âge d'être mariée; et quand une poire est mûre, si on ne la cueille, alle tombe d'elle-même, comme vous savez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille, et le mari que je lui destine devroit être ici; je l'attends de jour en jour.

THIBAUT.

Et quel acabit de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît? S'il n'est pas à sa fantaisie, alle en prendra queuque autre avec sti-là; et s'ils se trouvont deux maris pour un, hem, ça fera du grabuge.

M. THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée, qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Alle est une fille bien élevée; mais alle est une fille, et j'ai queuque opinion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

M. THOMASSEAU.

Et qui t'a fait prendre cette opinion-là?

THIBAUT.

Oh! je suis un futé compère, voyez-vous. Il viant rôder ici, depuis que vous y êtes, un jeune gars de Paris.

M. THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille?

THIBAUT.

Eh! pargué oui; c'est d'elle ou de moi qu'il est amoureux.

M. THOMASSEAU.

Comment, amoureux de toi?

THIBAUT.

Dès qu'il me voit, il ne sait sur quel pied danser; il me fait plus de meines, plus de contorsions, plus de révérences qu'à elle-même.

M. THOMASSEAU.

Tu ne sais ce que tu dis; tu perds l'esprit.

THIBAUT.

Je ne pards point l'esprit. Acoutez: comme je sis dans la maison, il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance; car pour avec mademoiselle Mariane, la connoissance est déja faite.

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille?

THIBAUT.

Oh! palsanguenne, oui. Ils l'avont commencée dès Paris, je gage, et ils la continuont ici par-dessus les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-dessus les murailles?

THIBAUT.

Il est toutes les nuits, comme un hibou, dans la petite ruelle au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Eh bien ?

THIBAUT.

Et mademoiselle Mariane grimpe comme une chatte tout le long du treillis de la palissade.

M. THOMASSEAU.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian! alle s'accote sur le haut de la muraille, et la chatte et le hibou jasont tous deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Est-il possible?

THIBAUT.

Il faut bian qu'il soit possible, car je les ai vus.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh, que si fait!

M. THOMASSEAU.

Et que disent-ils?

THIBAUT.

Tatigué, de jolies choses! Allez, allez, ils avont la langue bian pendue; et si par aventure le jeune drôle viant à grimper aussi de son côté; enfin, que sait-on, la poire est mûre, et les enfants de Paris aimont bian le fruit, prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raison, je ne puis trop me hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue, je m'en vais lui parler un peu, et savoir d'elle...

THIBAUT.

Bon! est-ce que vous croyez les filles assez sottes pour conter à leurs pères leurs petites fredaines? elles ne sont, pargué, pas si mal apprises. Laissez-moi tout doucement li tirer les vars du nez; je la ferai bian donner dans le panniau, et je vous dirai tout, ne vous boutez pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, et me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse; je vais, en me promenant, au-devant d'elle jusqu'au bois de Bou-

logne : toi, va faire un tour aux vignes, et vois si nos vendangeurs...

THIBAUT.

Allez, allez, allez, monsieur, et laissez-moi faire. Je ne sais ce que ça veut dire, mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que monsieur Thomasseau. Oh ! pour ça, oui, j'ai meilleur jugement. Je ne suis pourtant qu'un paysan ; mais il y a vingt ans que je le sers et que je me moque de li, et il ne m'en feroit, morgué, pas accroire seulement un quart d'heure.

SCÈNE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Vivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours ?

THIBAUT.

Voilà notre amoureux.

CLITANDRE.

Est-il possible que la liberté de la campagne et l'occasion des vendanges ne me fourniront point les moyens de m'introduire dans la maison de Mariane ?

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourse, et notre

connoissance pourroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le jardinier encore étoit d'humeur un peu traitable; mais c'est un maroufle.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà lui-même.

THIBAUT.

Il m'aperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je?

THIBAUT.

Oh! s'il s'en tient aux révérences, il n'y a rian à faire; je n'entends pas les meines.

CLITANDRE.

Je suis votre serviteur, monsieur le jardinier.

THIBAUT.

Je vous baise les mains, monsieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va? n'êtes-vous point enrhumé? Le vent de bise a soufflé cette nuit, et ça ne vaut rian ni pour la vigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la bise m'incommoderoit un peu moins, monsieur le jardinier.

THIBAUT.

J'entends votre affaire; je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte et vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y causeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous seriez un homme adorable, d'être un peu dans mes intérêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai?

CLITANDRE.

Je vous devrois la vie.

THIBAUT.

Oui-da; d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

SCÈNE III.

CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT.

MARIANE.

Je te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument...

THIBAUT.

Ah! vous velà? je parlions de vos affaires.

MARIANE.

Quoi! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici? Si l'on vous voit dans le village...

CLITANDRE

Ne craignez rien; la saison des vendanges y attire aujourd'hui tant de monde...

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la meine ceux qui auront passé la nuit au clair de la lune.

MARIANE.

Ah, Thibaut!

THIBAUT.

Je savons de vos fredaines, comme vous voyez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de votre peu de ménagement, je ne savois pas que votre indiscrétion...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Mariane...

THIBAUT.

Oh! parguenne, il ne m'a rian dit; mais j'ai vu: et quand il seroit un tantinet jaseux, velà une belle affaire!

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, et de chercher les moyens de vous voir plus souvent?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est, morgué, pas sot; il aime ses commodités, voyez-vous, et il n'a pas tort; il vaut bian mieux faire l'amour de plain-pied dans la maison, que de haut en bas par-dessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MARIANE.

Oui; mais n'avions-nous pas résolu que vous iriez passer les jours à Paris?

CLITANDRE.

C'est l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, et que vous engageriez, à force d'argent, le maître du bac à être discret?

CLITANDRE.

Je n ai rien épargné pour cela, je vous assure.

THIBAUT.

Oh! il ne sonnera mot, il est bon homme; mais pour ce qui est de moi, je sis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANE.

N'étions-nous pas demeurés d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre.

CLITANDRE.

Je craignois votre timidité, je vous l'avoue ; je songeois à vous prévenir.

MARIANE.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

CLITANDRE.

Oui.

MARIANE.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre ?

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon père ?

CLITANDRE.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Oui : mais, morgué, de quoi est-ce que je suis convenu, moi ?

MARIANE.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

THIBAUT.

Non, palsangué, je n'en ferai rien.

CLITANDRE.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

THIBAUT.

J'entends bian : mais je sis plus malaisé à gouverner que le maître du bac, je vous en avertis.

MARIANE.

Tiens, voilà une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh ! non, tatigué, je ne veux rian de vous.

MARIANE.

Comment donc ?

THIBAUT.

Quand il y a queuques frais à faire en amour, il faut que ce soit le monsieur qui paie, à moins que la madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris, je savons les règles.

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens, voilà une bourse ; il y a dedans vingt pistoles, tu n'as qu'à l'ouvrir et prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh, monsieur !

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANE.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

THIBAUT.

Nous velà donc d'accord à présent, je serons trois têtes dans le même bonnet; acoutez, vous n'avez pas mal fait d'y fourrer la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons compter sur ton zèle et sur ta discrétion?

THIBAUT.

Oh! pour cela, oui, la peste m'étouffe, je ne dis jamais rian : velà votre père qui va se remarier, par exemple; il viant de me le dire, est-ce que je vous en ai parlé?

MARIANE.

Mon père va se remarier!

THIBAUT.

Que cela ne vous chagrine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui son gendre et sa maîtresse.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là?

THIBAUT.

Pargué, ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que votre père vous fit épouser un homme que vous n'avez jamais vu, qu'il ne connoît pas lui-même ?

MARIANE.

C'est le fils d'un de ses anciens amis le bailli de Gisors : il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, et voilà ses menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut ?

THIBAUT.

Il faudroit, pour bian faire, que vous épousissiez sti-ci, et que vous n'épousissiez point sti-là.

MARIANE.

Oui, justement.

THIBAUT.

Acoutez ; ça est difficile, mais pourtant ça n'est n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen ?...

THIBAUT.

Oh! pour ça, non; je n'y entends goutte. Mais, attendez... Eh! oui... justement, velà votre affaire.

MARIANE.

Quoi?

THIBAUT.

Oh! palsangué, vous êtes plus heureux que sages; j'ai une couseine dans le village, qui sera bien notre fait.

CLITANDRE.

Comment?

THIBAUT.

C'est un grosse madame, au moins, et ce sont les mariages qui avont fait sa fortune. Alle en a tant fait, et ça sans curé ni tabellion! alle n'y charche pas tant de façons; aussi alle a la presse.

MARIANE.

Il extravague, avec sa cousine.

THIBAUT.

Non, morgué, je n'extravase point. Rentrez dans la maison seulement; j'allons ensemble charcher la couseine, et mettre les fers au feu: ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, et songez que mon bonhèur dépend entièrement du vôtre.

SCÈNE IV.

THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

Tatigué, velà un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de temps, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Eh! pargué, la velà : c'est queuque bon vent qui nous la souffle envars ici; j'aurons bonne issue.

SCÈNE V.

MADAME DUBUISSON, CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Comment! eh, c'est madame Dubuisson, je pense?

THIBAUT.

Oui, justement; c'est son nom de Paris que sti-là; et la grosse Cato, c'est son nom de village.

Mme DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre.

CLITANDRE.

Ma chère Dubuisson, que je t'embrasse!

THIBAUT.

Cette couseine-là connoît tout le monde.

Mme DUBUISSON.

Bonjour, cousin.

THIBAUT.

Votre valet, couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer dans ce pays-ci, ma chère enfant!

Mme DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ça, je vous l'amenois, et je ne savois pas que vous fussiais si bons amis.

Mme DUBUISSON.

Eh, vraiment! c'est le neveu de madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle madame qui a été tout ce printemps cheux vous?

CLITANDRE.

Ma tante a passé le printemps chez toi?

Mme DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, monsieur.

THIBAUT.

Bon, palsangué, du lait! vous vous gaussez de nous: alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros monsieux apportiont de Versailles. A la vérité, drès que son mari la venoit voir, alle étoit toujours malade; quand il n'y étoit plus, tatigué, qu'alle se portoit bian! Oh! je ne m'étonne plus que vous soyais si fort amoureux, vous êtes de bonne race.

Mme DUBUISSON.

C'est un extravagant; ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle, madame Dubuisson, ce ne sont pas les miennes.

THIBAUT.

C'est bian dit, je ne sommes pas ici pour ça, j'y sommes pour notre compte.

Mme DUBUISSON.

Ce ne sont pas les vendanges qui vous attirent à Surêne; c'est l'amour qui vous y amène apparemment.

CLITANDRE.

Oui, ma chère madame Dubuisson, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

Mme DUBUISSON.

N'est-ce point mademoiselle Thomasseau à qui vous en voulez?

THIBAUT.

Ça n'est pas malaisé à deviner, puisque je sommes ensemble.

CLITANDRE.

C'est elle-même que j'adore.

Mme DUBUISSON.

Vous n'êtes pas seul ici pour elle; il y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux?

Mme DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouser même; il en a parole de son père.

CLITANDRE.

C'est l'homme en question, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça se pourroit bien; il faut que ce soit li-même.

CLITANDRE.

Ah, ma chère Dubuisson! je suis perdu, si nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

Mme DUBUISSON.

Que faire pour cela? Je le voudrois de tout mon

cœur. J'ai toujours été de vos amies, et je ne connois point ce nigaud-là : c'est un provincial que la maîtresse des coches m'a adressé, parcequ'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-père; il ne l'a jamais vu, non plus que sa maîtresse.

THIBAUT.

Je savons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce faquin-là ?

Mme DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, dégoûter de lui monsieur Thomasseau, et le renvoyer à Gisors avec les étrivières?

THIBAUT.

Morgué, que c'a été bian pensé !

Mme DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre Lolive n'est-il point ici?

CLITANDRE.

Non, je suis seul, et je n'ai personne.

Mme DUBUISSON.

Mort de ma vie ! nous aurions bon besoin de lui, c'est un joli homme, et notre provincial entre ses mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon, morgué ! faut-il tant de façons ? Vous dites que c'est un nigaud, n'est-ce pas ? il y a aux Trois-Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divertir ; ils avont des musiciens, des ménétriers : ce sont de bons enfants qui avont la meine d'aimer à rire ; lâchons-les après ce benêt-là, ils le feront désarter, sur ma parole.

Mme DUBUISSON.

Cela n'est pas mal imaginé ; mais cela ne suffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vais toujours leux en parler, tout coup vaille ; si cela vous duit, je les mettrons en besogne. Et venez-vous-y-en, monsieur ; vous en connoîtrez quelqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te suivre, tu n'as qu'à m'attendre.

SCÈNE VI.

MADAME DUBUISSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Oh çà, ma chère Dubuisson, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de savoir-faire :

les affaires de ma famille sont terriblement dérangées, ce mariage-ci peut les rétablir. J'aime Mariane, elle est riche, l'affaire est sérieuse; il ne faut pas la manquer, tu seras contente.

Mme DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en usage pour cela?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le provincial, et gagnons du temps.

Mme DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe qui pût nous aider encore, je répondrois bien... Oh! par ma foi, vous êtes né coiffé, en voici un que le hasard nous adresse le plus à propos du monde.

SCÈNE VII.

CLITANDRE, MADAME DUBUISSON, LORANGE.

CLITANDRE.

Eh, comment! c'est monsieur de Lorange, le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris.

LORANGE.

Eh! serviteur, monsieur Clitandre: eh! comment vous en va?

Mme DUBUISSON.

Vous connoissez mon compère Lorange?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Eh! que diantre viens-tu faire ici?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? Je ne le dirois pas à d'autres; mais à ma commère et à vous...

Mme DUBUISSON.

Il amène quelque petite grisette en vendange à Surêne, je gage.

LORANGE.

Non, par ma foi, je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surêne?

LORANGE.

Oui parbleu; nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce pays-ci, et nous allons chercher les vins de Bourgogne par-delà Étampes.

Mme DUBUISSON.

Mon compère Lorange est de bonne foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un effronté maroufle.

LORANGE.

Oh! ne vous fâchez point; vous ne buvez point

de ces bons vins-là, vous autres; on n'en donne qu'à ceux qui les paient le mieux, et qui s'y connoissent le moins; à de petits maîtres de Paris, par exemple, à des filles de qualité de leur connoissance, à des enfants de famille qui prennent à crédit, à des abbés qui font porter des soupers en ville : il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année dernière à ce petit homme-là...

LORANGE.

Qui?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprenti magistrat qui faisoit son cours de droit chez toi, et qui donne à présent des audiences dans l'amphithéâtre de l'Opéra.

LORANGE.

Je ne sais qui vous voulez dire.

Mme DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Et comment gouvernes-tu ce grand inutile, qui a l'air si déterminé, qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les mousquetaires?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il se déniaise. La peste! il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

Mme DUBUISSON.

Cela est heureux, des parties arrêtées!

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'aventures, vous vous acquitterez de la même manière de huit cents francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moi? je ne t'en paierai que la moitié; tu m'as fait boire du vin de Surêne.

Mme DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable; ce seroit conscience.

Mme DUBUISSON.

Qu'il nous aide à faire réussir votre affaire seulement, vous serez bientôt quitte, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu, de tout mon cœur; de quoi s'agit-il?

Mme DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un père, et de berner un sot.

CLITANDRE.

De me faire épouser une fille riche et jolie, et d'être payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

Mme DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut : vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire ; et pour moi, je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.

SCÈNE VIII.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN, BASTIEN.

VIVIEN.

Allons, Bastien, ne me quittez pas et marchez bien derrière moi : vous êtes mon laquais, au moins.

BASTIEN.

Aga, votre laquais, monsieur Vivien! je sis votre cousin, ne vous en déplaise, et quoique je sois rouge vêtu.

VIVIEN.

Oui, vous êtes mon cousin à Gisors ; mais à

Paris et chez le beau-père, vous serez mon laquais, entendez-vous?

BASTIEN.

Oui, mon cousin.

VIVIEN.

Oui, mon cousin! Il faut dire, Oui, monsieur. Ce benêt-là!

BASTIEN.

Eh bien! oui, monsieur, je le dirai, mon cousin Vivien.

VIVIEN.

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque affront; il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-père. Rentrez, ne sortez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non, non; je m'en vais tant seulement panser nos cavales, et je les mènerai boire, mon cousin Vivien.

SCÈNE IX.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

Mme DUBUISSON.

Vraiment, monsieur, vous avez là un petit domestique bien affectionné et qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah! bonjour, madame: c'est un petit gueux

du pays que j'ai amené à Paris par charité, pour le déniaiser seulement.

Mme DUBUISSON.

Cela est bien louable d'avoir ainsi de la charité pour vos parents.

VIVIEN.

Oh! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un bâtard, qui étoit le fils d'une bâtarde de notre famille.

Mme DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie!

VIVIEN.

Vous voyez bien qu'il n'est mon cousin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche, nous autres.

Mme DUBUISSON.

Je vous en félicite.

VIVIEN.

C'est pour m'empêcher de peupler comme ça que mon père m'envoie à Paris, et qu'il me marie de si bonne heure; car je n'ai encore que trente-huit ans, afin que vous le sachiez.

Mme DUBUISSON.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime

dans la maison de La Chaponnardière, on veut se dépêcher d'avoir de la race.

Mme DUBUISSON.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

VIVIEN.

C'est une des bonnes de la province, voyez-vous; nous avons eu tout de suite quatre baillis de Gisors, et autant de médecins, tous de pères en fils : cela est beau, madame.

Mme DUBUISSON.

Comment, beau! je ne sache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien heureux d'avoir pour gendre monsieur Vivien de La Chaponnardière.

VIVIEN.

Sa fille est-elle jolie, madame? J'aime les jolies filles.

Mme DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Elle est sage, au moins? Car on dit qu'à Paris les filles sont diablement égrillardes.

Mme DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans votre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.

SCÈNE X.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN; LORANGE, *en naine.*

LORANGE.

Bonjour, madame Dubuisson.

VIVIEN.

Voilà une figure assez drôle.

Mme DUBUISSON.

C'est Lorange, je pense.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous, madame Dubuisson. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir, cet animal-là? voilà un plaisant sot! Oh! que je m'en vais lui apprendre à vivre!

Mme DUBUISSON.

Allons, monsieur, voilà votre maîtresse, saluez-la donc.

VIVIEN.

Comment, madame!

Mme DUBUISSON.

C'est mademoiselle Thomasseau, que vous venez épouser.

VIVIEN.

Quoi! ce l'est là?

Mme DUBUISSON.

Elle-même : abordez-la donc.

VIVIEN.

Vous vous moquez de moi.

LORANGE.

Qui est cet original-là, madame Dubuisson ?

Mme DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors, monsieur Vivien de La Chaponnardière, que je vous présente.

LORANGE.

Ah! le plaisant visage ! Il faut donc que j'épouse ce gobin-là ? Quel animal ! quel brutal ! A-t-il une langue ? sait-il parler, ce pauvre benêt ?

VIVIEN.

Elle est folle, madame : comme elle me traite !

Mme DUBUISSON.

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez; et c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

LORANGE.

Eh bien ! me fera-t-il honnêteté ? me fera-t-il compliment ? c'est une bûche, je pense : je ne veux point d'un mari comme celui-là, il ne remue non plus qu'une souche.

Mme DUBUISSON.

Elle a raison ; démenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui dise? A deux de jeu; si elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, mademoiselle Thomasseau. Holà, eh! Bastien, bride nos bêtes.

LORANGE.

Non, monsieur de Gisors, non, vous ne partirez pas comme cela; il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant: votre mine le réjouira, car elle est fort drôle.

VIVIEN.

Parbleu, la vôtre est plus ridicule que la mienne; je n'ai ni suros ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu bossu: mais on vous redressera, ce n'est pas une affaire.

VIVIEN.

Redressez-vous vous-même le corps et l'esprit avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redresse, moi? moi, que je me redresse? Que veut-il dire, cet impertinent-là, madame Dubuisson? Je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

Mme DUBUISSON.

Eh! mademoiselle, ne vous emportez pas; c'est un provincial, qui ne sait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience, qu'il m'épouse; je le frotterai bien quand je serai sa femme.

VIVIEN.

Oh! par ma foi, je lui permets de m'assommer si cela arrive.

SCÈNE XI.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE; THIBAUT, *boiteux, avec un manteau noir, et un emplâtre sur l'œil.*

LORANGE.

Ah! vous voilà, papa Thomasseau? Venez-vous-en un peu morigéner votre gendre; il perd le respect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il est arrivé, et il m'est avis qu'il devroit être cheux nous.

LORANGE.

C'est un petit impoli, qui ne sait pas vivre; ses grossièretés me font quitter la place. Votre servante, madame Dubuisson; jusqu'au revoir, monsieur de La Chaponnardière.

THIBAUT.

Alle est un peu mièvre, parcequ'alle est jeune: mais en grandissant ça changera. Votre valet, notre gendre.

VIVIEN.

Monsieur, je suis votre serviteur. Quoi! madame, c'est là monsieur Thomasseau? ce l'est là?

Mme DUBUISSON.

Oui, lui-même, votre beau-père.

VIVIEN.

Par ma foi, voilà une vilaine famille.

THIBAUT.

Eh bian! qu'est-ce? à qui en avez-vous donc? Comment se porte le bon-homme de père? est-il toujours aussi libartin, aussi ivrogne que de coutume?

VIVIEN.

Mon père ivrogne!

THIBAUT.

Vous li ressemblez comme deux gouttes d'iau, et l'an dit que vous ne valez pas mieux que li: mais ma fille est une diablesse qui vous rangera, ne vous boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprends rien, c'est une espèce de paysan que le beau-père.

Mme DUBUISSON.

Oh dame! la maison de Thomasseau n'est pas si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN.

Ouais!

THIBAUT.

Le gendre n'est, morgué, pas content d'avoir fait le voyage.

VIVIEN.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon père a conclu mon mariage, assurément. Il y a quelque autre Thomasseau, madame.

Mme DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc, comme chez vous, du côté gauche; mais les Thomasseau en ligne directe sont de Surêne, je n'en connois point d'autres.

SCÈNE XII.

MADAME DUBUISSON; CLITANDRE, *en breteur;* THIBAUT, VIVIEN; LORANGE, *encore en naine.*

LORANGE.

Voilà mon cousin l'officier que j'amène voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu! voilà un garçon bien fait et de bonne mine: par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre compagnie! Jarnibleu, que vous avez bien choisi, mon oncle! Serviteur, cousin.

VIVIEN.

Cousin!... Je vous baise les mains, monsieur. Est-ce encore là un Thomasseau, madame?

Mme DUBUISSON.

Comment! c'est le chevalier Thomasseau, ce fameux, ce brave, officier aux gardes de son métier, anspessade de la colonelle, qui tue régulièrement deux hommes toutes les semaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les semaines!

Mme DUBUISSON.

Oui, tout au moins; cela va bien là l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miséricorde! où mon père m'a-t-il envoyé? La vilaine famille!

CLITANDRE.

Parbleu, mon oncle, il faut que j'enivre le cousin pour faire connoissance.

THIBAUT.

Oui-da : il faut bian commencer par queuque chose.

CLITANDRE.

Allons, ventrebleu, cousin! allons boire ensemble.

VIVIEN.

Monsieur, je vous remercie, mais...

CLITANDRE.

Oh, par la sambleu! vous viendrez, car j'y ai regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, monsieur.

CLITANDRE.

Mais vous fumez quelquefois, du moins?

VIVIEN.

Oh! point du tout, jè vous assure.

CLITANDRE.

Maugrebleu! voilà un sot animal de cousin, il ne sait rien faire.

LORANGE.

C'est un nigaud qui est frais émoulu de la province; mais vous me le dégourdirez, cousin.

CLITANDRE.

Ah, ah! palsambleu, je vous èn réponds. Vous ne prétendez pas faire sitôt la noce, mon oncle?

THIBAUT.

Non, palsangué! rian ne presse.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre régiment: ne vous mettez pas en peine, je le ferai assommer, ou j'en ferai quelque chose.

VIVIEN.

Trois ou quatre campagnes, moi! Ma chère madame!

Mme DUBUISSON.

Voilà comme le chevalier Thomasseau fait des recrues.

CLITANDRE.

Allons, hé, marche à moi, cousin.

VIVIEN.

Au secours! à moi, Bastien! miséricorde!

CLITANDRE.

Comment, palsambleu! vous faites rébellion?

VIVIEN.

Ma chère madame, revanchez-moi.

Mme DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez point en colère; il n'a encore tué personne, et voilà bientôt la fin de la semaine.

VIVIEN.

Ah! le maudit pays! le maudit pays!

LORANGE.

Donnez-moi la main, mon petit mari; ne vous faites point tirer l'oreille.

Mme DUBUISSON, *à Clitandre.*

Voilà monsieur Thomasseau: tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante et ma sœur sont avec lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

Mme DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte; allez-vous-en, qu'elles ne vous voient point dans cet équipage.

SCÈNE XIII.

MADAME DUBUISSON, MADAME DESMARTINS, ANGÉLIQUE, M. THOMASSEAU.

Mme DESMARTINS.

Eh! te voilà, madame Dubuisson? j'ai fait mettre mon carrosse chez toi.

Mme DUBUISSON.

Apparemment, madame, monsieur Thomasseau m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement.

Mme DESMARTINS.

Je me partage, madame Dubuisson; j'ai passé tout le printemps chez toi, je viens passer chez monsieur Thomasseau les vendanges avec ma nièce, et en équipage de vendangeuses, comme tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, madame, et vous serez toujours la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi.

SCÈNE XV.

M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

Oh çà, ma chère voisine, tu connois les dames qui sont chez moi?

Mme DUBUISSON.

Oui, monsieur : madame Desmartins, c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honnête, douce, complaisante, l'esprit bien fait, l'humeur enjouée, les manières engageantes. Je ne sais pas où vous avez pêché cette connoissance-là; mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis? n'est-il pas vrai? Et sa petite nièce, qu'en dis-tu?

Mme DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas; mais j'en ai ouï parler mille fois à sa tante. C'est un petit modèle de perfection, c'est la sagesse en miniature, une fille élevée comme une princesse, un cœur de reine; elle possède elle seule assez de talents pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

M. THOMASSEAU.

Tu me ravis, madame Dubuisson, de m'en parler de cette manière.

Mme DUBUISSON.

Comment donc, monsieur? quel intérêt prenez-vous...

M. THOMASSEAU.

Je te prie de la noce, madame Dubuisson.

Mme DUBUISSON.

Quoi! vous épousez la petite nièce?

M. THOMASSEAU.

Oui, mon enfant : ne suis-je pas bien heureux?

Mme DUBUISSON.

Ah! que ce parti-là vous convient bien, monsieur! et que vous allez passer agréablement le reste de vos jours!

M. THOMASSEAU.

Je t'en réponds. Je me défais de ma fille, et je l'envoie dans le fond de la province.

Mme DUBUISSON.

Quelle conduite!

SCÈNE XVI.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

VIVIEN, *derrière le théâtre.*

A l'aide! au secours! à la force!

M. THOMASSEAU.

Quel bruit confus est-ce là?

Mme DUBUISSON.

Ah! monsieur de La Chaponnardière est échappé; nous allons voir de belles affaires!

VIVIEN.

Eh! par charité, monsieur, madame, ayez pitié de moi!

M. THOMASSEAU.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur? à qui en avez-vous?

VIVIEN.

Eh! je n'en puis plus.

Mme DUBUISSON.

Voilà le gendre et le beau-père aux prises; allons avertir Clitandre des sentiments où monsieur Thomasseau est pour sa famille.

SCÈNE XVII.

M. THOMASSEAU, VIVIEN.

M. THOMASSEAU.

Que vous a-t-on fait? qui êtes-vous, monsieur?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie, monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie?

VIVIEN.

Oui, monsieur; et pour mes péchés je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un monsieur Thomasseau, qui est le plus grand coquin, le plus grand maraud...

M. THOMASSEAU.

Comment donc, monsieur? prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'est la vérité, monsieur; il a une fille qui est la créature la plus maussade et la plus effrontée...

M. THOMASSEAU.

Monsieur!...

VIVIEN.

Et un coquin de cousin qui est un homme à

pendre. C'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon et un insolent de parler de gens d'honneur comme vous faites, et je vous ferai donner mille coups de bâton, afin que vous le sachiez.

VIVIEN.

Que la peste m'étouffe, si je ne vous dis vrai. Vous ne connoissez point ces gens-là, monsieur: si vous les aviez vus seulement...

M. THOMASSEAU.

Et savez-vous bien que je suis monsieur Thomasseau, moi qui vous parle?

VIVIEN.

Non, non, monsieur, ce n'est pas vous; je viens de le quitter, il est aux Trois-Rois avec sa fille et des soldats aux gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit, ou qui vient ici pour m'insulter.

VIVIEN.

Tenez, il est borgne et boiteux, monsieur Thomasseau: je viens de le quitter, vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprends point.

VIVIEN.

Et sa fille a le visage de travers ; elle est bossue, naine, et boiteuse.

M. THOMASSEAU.

C'est une pièce qu'on m'a voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honnête homme, monsieur ; je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oui, je vous l'accorde. C'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite : vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci ; quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens et aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, monsieur, je suis sans malice.

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh çà, c'est moi qui suis monsieur Thomasseau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi, monsieur Vivien de La Chaponnardière.

M. THOMASSEAU.

Ma fille est jeune et belle, et n'est ni naine ni bossue.

VIVIEN.

En ce cas-là, je viens pour être votre gendre, et voilà une lettre de mon père.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois son seing et son écriture.

SCÈNE XVIII.

MADAME DUBUISSON, CLITANDRE, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

MADAME DUBUISSON, *à Clitandre.*

Cela est comme je vous le dis : entrez dans le logis, votre tante et votre sœur y sont, et vous ne risquez rien.

CLITANDRE.

Mais si ce gendre malotru...

Mme DUBUISSON.

Il ne le sera pas, je vous en réponds. Le voilà encore avec monsieur Thomasseau : entrez, vous dis-je, et nous laissez faire.

SCÈNE XIX.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

Mme DUBUISSON.

Eh bien! avez-vous su ce qu'avoit cet honnête monsieur, pour faire tant de bruit?

M. THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi que le Thomasseau de tantôt n'étoit pas le véritable, et qu'il y en avoit quelque autre.

Mme DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois cru pourtant... Écoutez, je crois que vous êtes une friponne, madame.

M. THOMASSEAU.

Comment, mon gendre?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseau que je vous ai dits.

Mme DUBUISSON.

Votre gendre est un peu fou, monsieur; il est bon de vous en avertir.

SCÈNE XX.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT.

THIBAUT.

Ah! vous velà, monsieur? n'avez-vous point vu par hasard une madame de Paris qui vous cherche?

M. THOMASSEAU.

Une dame de Paris? Que me veut-elle?

THIBAUT.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire queuque chose qu'alle dit qui est de conséquence.

M. THOMASSEAU.

Quand elle viendra, nous saurons ce que c'est.

THIBAUT, *en regardant Vivien.*

Ah, ah, ah, ah!

VIVIEN, *en se tournant pour voir de quoi rit Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi, je pense?

THIBAUT.

Tatigué, que velà un drôle de corps! ah, ah, ah, ah, ah!

M. THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraud? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, ah! comme il se gausse, couseine!

Mme DUBUISSON.

Il ne se gausse point, c'est la vérité.

THIBAUT.

Quoi! c'est là ce mari qu'ous avez fait venir exprès pour mademoiselle Mariane?

M. THOMASSEAU.

Oui, lui-même; qu'en veux-tu dire?

THIBAUT.

Morgué! votre fille choisit mieux que vous: je me donne au diable, le gars de la petite ruelle vaut trente maris comme sti-là; je vous l'avois bian dit qu'ils se trouveriont deux. Je m'en vais vous l'amener, vous varrez vous-même.

M. THOMASSEAU.

Madame Dubuisson, vous avez un cousin qui devient bien insolent; je le mettrai dehors, si cela continue.

SCÈNE XXI.

M. THOMASSEAU, VIVIEN, MADAME DUBUISSON.

VIVIEN.

Tenez, beau-père, j'ai dans la pensée que ce paysan-là est le Thomasseau de tantôt, hors qu'il n'est plus borgne.

M. THOMASSEAU.

Lui? point du tout, c'est mon jardinier.

SCÈNE XXII.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, LORANGE.

THIBAUT.

Pargué! je reviens sur mes pas, et je m'en retourne de même; velà cette madame de Paris qui vous demande.

LORANGE, *en demoiselle.*

Monsieur, je suis votre très humble servante.

M. THOMASSEAU.

Je suis votre serviteur, madame.

VIVIEN.

Voilà une grande fille qui n'est pas mal faite.

Mme DUBUISSON.

Eh, comment! c'est mademoiselle Duhasard, si je ne me trompe?

LORANGE.

Oui, ma chère madame Dubuisson, c'est moi-même.

M. THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-là, ma voisine?

Mme DUBUISSON.

Vraiment oui; c'est une de nos amies, une fort honnête fille, qui postule pour chanter gratis à l'Opéra, afin de se faire connoître. Eh! qui vous amène en ce pays-ci, mademoiselle?

LORANGE.

Trois officiers de dragons de mes bons amis m'ont engagée d'y venir en vendanges; et comme j'ai su, par occasion, que monsieur Vivien de La Chaponnardière y étoit pour épouser la fille de monsieur, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage! et de quel droit, madame?

LORANGE.

Comment! de quel droit, petit perfide?

M. THOMASSEAU.

Que veut dire ceci, mon gendre?

VIVIEN.

Le diable m'emporte si j'en sais rien ; je ne connois point cette créature-là.

LORANGE.

Tu ne me connois point, traître? Je te dévisagerai, si on me laisse faire.

Mme DUBUISSON.

Eh! ne vous emportez pas de la sorte.

LORANGE.

Tu ne me connois pas? N'est-ce pas toi qui m'as mise dans mes meubles?

VIVIEN.

Moi?

M. THOMASSEAU.

Mon gendre!...

LORANGE.

Avant que je connusse ce libertin-là, ma réputation flairoit comme baume dans tout le quartier du Palais-Royal.

Mme DUBUISSON.

Je vous le disois bien, elle a toujours passé pour une fille fort sage.

LORANGE.

Si vous saviez, monsieur, comme il m'a attrapée!

M. THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien, mon gendre; voilà de mauvaises manières.

VIVIEN.

Je vous proteste, monsieur Thomasseau...

LORANGE.

Tenez, monsieur, il venoit quelquefois chez une honnête marquise qui donne à jouer; il me vit, je lui plus; je le vis, il me plut.

Mme DUBUISSON.

Il vous proposa quelques parties de plaisir?

LORANGE.

Vraiment, nous soupâmes ensemble dès le soir même : il me fit boire tant de ratafia et tant manger de truffes! Oh! pour cela, l'argent ne lui coûte rien, il fait bien les choses.

Mme DUBUISSON.

Cet homme-là est d'une grande dépense, au moins.

M. THOMASSEAU.

Oui, cela n'accommode point un ménage.

Mme DUBUISSON.

Il ne faut pas demander si le lendemain il alla vous rendre visite.

LORANGE.

Oui; madame; et deux jours après il m'envoya une tapisserie de brocatelle, un petit lit de damas feuille morte, avec la petite oie.

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas! cela est violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vu cette coquine-là! si je sais ce que c'est que tout ce qu'elle dit!

LORANGE.

Oh! tu as beau nier, il faut que tu m'épouses ou que tu sois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouserai, moi?

LORANGE.

Oui, par la ventrebleu, tu m'épouseras.

Mme DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, mademoiselle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah! je veux que cinq cents diables me tordent le cou, madame, si...

VIVIEN.

Voilà une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, monsieur; vous devriez mourir de honte de faire des présents à des filles qui jurent comme cela.

SCÈNE XXIII.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, CLITANDRE, THIBAUT.

THIBAUT.

Tenez, monsieur, velà le mari que votre fille a fait venir de Paris, et velà sti que vous avez fait venir de campagne. Alle veut sti-ci, et ne veut point sti-là; est-ce qu'alle a tort? regardez-les bian; queu comparaison!

SCÈNE XXIV.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT, VIVIEN, MADAME DESMARTINS, ANGÉLIQUE.

M. THOMASSEAU.

Approchez, ma fille, approchez.

MARIANE.

Souffrez, mon père, que je me jette à vos genoux, pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer...

M. THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille; l'affaire est conclue dans ma tête.

MARIANE.

Ah, mon père!

M. THOMASSEAU.

Votre mariage est déja rompu avec monsieur; c'est une affaire faite; je ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoi! vous croyez, monsieur Thomasseau...

M. THOMASSEAU.

Voilà qui est fini, vous dis-je; j'écrirai à votre père.

CLITANDRE.

Oserois-je me flatter, monsieur...

M. THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous, monsieur, il faut savoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas malaisé de vous en instruire, et voilà ma tante et ma sœur...

M. THOMASSEAU.

Vous êtes le frère de cette adorable personne?

Mme DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le dessein d'épouser ma niéce, il faut consentir au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

M. THOMASSEAU.

Sur ce pied-là, c'est une affaire faite, et nous serons bientôt d'accord.

VIVIEN.

Eh! qu'est-ce donc? Me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi?

LORANGE.

Consolez-vous, monsieur; jeune et nigaud comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bonne fortune.

(*On entend un bruit de hautbois et de musettes.*)

M. THOMASSEAU.

Quelle musique est-ce là?

Mme DUBUISSON.

C'est un petit bal de campagne que mademoiselle Duhasard a préparé pour monsieur Vivien, apparemment.

M. THOMASSEAU.

Comment donc?

Mme DUBUISSON.

Comme fille postulante d'opéra, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Épée-de-Bois, si vous voulez, je ferai le festin des deux mariages.

M. THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhasard est un cabaretier?

LORANGE.

Fort à votre service.

VIVIEN.

Je vous le disois bien, moi, qu'on me faisoit pièce.

LORANGE.

Sans rancune, monsieur Vivien; nous vous avons empêché de vous marier, ce n'est pas vous rendre un mauvais office. Allons, gai, messieurs de la symphonie, honneur à monsieur Vivien et à nos vendanges.

DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs vendangeurs et vendangeuses, précédés de quelques hautbois et d'une musette, entrent en dansant.)

PREMIER VENDANGEUR.

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux,
J'avons les vendanges nouvelles,
Qui sont des plus belles,
Nargue du vin vieux.
Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHOEUR *répète:*

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR.

Darlu, Rousseau, Fitte, et Forelle,
En avont dans l'aile
Avec leur vin vieux.
Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHOEUR *répète:*

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à monsieur Vivien
De La Chaponnardière.

(Tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement font la révérence à monsieur Vivien, en répétant:)

Serviteur à monsieur Vivien
De La Chaponnardière.

PREMIER VENDANGEUR.

Qu'il est docile, et qu'il prend bien
Le bon parti dans cette affaire!
Serviteur à monsieur Vivien
De La Chaponnardière.

LE CHOEUR *répète:*

Serviteur à monsieur Vivien
De La Chaponnardière.

(Deux vendangeurs et deux vendangeuses dansent une entrée grotesque.)

SECOND VENDANGEUR.

Morgué, morgué, point de mélancolie,
J'ons bon vin et femme jolie,
N'est-ce pas pour vivre contents?
Tout ce qui peut me chagriner l'ame,
J'ons du vin nouviau tous les ans,
Mais j'ons toujours la même femme.

(Entrée d'un sabotier seul.)

Mme DESMARTINS, *vêtue en vendangeuse, chante.*

Amants, qui venez en vendange,
L'Amour ne trouve point étrange
Qu'au dieu du vin vous fassiez votre cour.
Dans une heureuse intelligence
Ces dieux se servent tour-à-tour.
L'Amour aide à Bacchus, et, par reconnoissance,
Bien souvent Bacchus avance
Les affaires de l'Amour.

(Un paysan danse une entrée comique avec Angélique, qui est vêtue en vendangeuse.)

SECOND VENDANGEUR.

Les plus habiles vendangeuses,
Quoi qu'ordonne le dieu du vin,
Né sont jamais assez soigneuses
Pour bien cueillir tout le raisin.
Mais aux véndanges de Surêne,
Avec les jeux et les ris,
Le dieu des amours amène
Des grapilleuses de Paris.

(Un grand benêt de paysan danse seul d'une manière niaise; quand il a fini, madame Desmartins s'avance au bord du théâtre, au milieu des deux vendangeurs : ils chantent les couplets suivants, que tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement répètent en chantant.)

PREMIER VENDANGEUR.

Profitez bien, jeunes fillettes,
Des moments faits pour les amours :
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Mme DESMARTINS.

Cachez bien les faveurs secrètes,
Amants, dont vous êtes comblés;
Sitôt que vous les révélez,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

SECOND VENDANGEUR.

Il faut savoir en amourettes
Se saisir des tendres moments :
Pour les trop timides amants,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

PREMIER VENDANGEUR.

Faites bien vos marchés, grisettes,
Avant qu'aimer les grands seigneurs;
Sitôt qu'ils ont de vos faveurs,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

(Tous les acteurs et les actrices rentrent en dansant et en chantant; et madame Desmartins, qui demeure seule sur le théâtre, adresse à l'assemblée ce dernier couplet :)

Défiez-vous de ces coquettes

Qui n'en veulent qu'à vos écus;
Sitôt que vous n'en aurez plus,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

FIN DES VENDANGES DE SURÊNE.

LES VACANCES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 31 octobre 1697.

PERSONNAGES.

M. GRIMAUDIN, procureur.
LÉPINE, filleul de M. Grimaudin.
LE MAGISTER.
ANGÉLIQUE, fille de M. Grimaudin.
MADAME LA ROCHE, domestique de M. Grimaudin.
M. DE LA PARAPHARDIÈRE, greffier.
MADAME PÉRINELLE, bourgeoise.
CLITANDRE, capitaine de cavalerie.
M. MAUGREBLEU, fils de M. Grimaudin.
MARTINE, paysane.
COLIN, petit paysan.
LE BARBIER du village.
LA MEUNIÈRE.
UN SUISSE.
Plusieurs PROCUREURS, PAYSANS, et DRAGONS.

La scène est dans le village de Gaillardin en Brie, proche du château.

LES VACANCES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE MAGISTER, LÉPINE.

LE MAGISTER.

Non, palsanguenne, vous avez beau dire, monsieur de Lépine, je ne saurois m'accoutumer à sti-là.

LÉPINE.

Mais qu'est-ce que cela vous fait, monsieur le magister? puisqu'il faut que nous ayons un seigneur une fois, que nous importe qui le soit?

LE MAGISTER.

Que nous importe? Morgué! ça est honteux que le cousin du meunier de Rougemare, monsieur Grimaudin, devianne seigneur du village de Gaillardin : je ne puis avaler cette pilule-là.

LÉPINE.

C'est un honnête homme, qui a gagné du bien, et...

LE MAGISTER.

Un procureur honnête homme, et qui est devenu riche encore ! en velà une belle marque !

LÉPINE.

Il a des amis, de bonnes connoissances, et nous nous trouverons bien de sa protection.

LE MAGISTER.

Li? il nous fera des procès à tous tant que je sommes : mais, morgué, je m'en gausse; je sommes quatre ou cinq dans le village qui li taillerons de la besogne, sur ma parole.

LÉPINE.

Et que ferez-vous?

LE MAGISTER.

Ce que je ferons? Il n'est, morgué, pas plus gentilhomme que nous : je sis collecteur, moi, Dieu marci, cette année; palsanguenne, j'aurai le plaisir de mettre notre nouveau seigneur à la taille.

LÉPINE.

Qu'est-ce que cela produira?

LE MAGISTER.

Que je le ferons enrager, et s'il ne veut avoir la paix, il a de petits droits que je li ferons pardre. Oh! je ne nous mouchons pas du pied, afin que vous le sachiais.

LÉPINE.

Vous êtes un homme entendu et entreprenant, je vois bien cela.

LE MAGISTER.

Morgué, vous avez itou un peu d'esprit; gobergeons-nous ensemble de ce cousin de meunier, qui viant être notre seigneur maugré que j'en ayons.

LÉPINE.

Mais je ne puis avec bienséance, moi...

LE MAGISTER.

Quoi! parcequ'il vous a fait procureur-fiscal? Parguenne, il vous a baillé là une belle charge! Acoutez: il n'y a que deux mots qui sarvent; vous êtes nouveau venu dans le village aussi bien que li, ne vous brouillez point avec les habitants. C'est un petit avis que je vous baille, vous y ferez vos petites réflexions. Votre valet, monsieur de Lépine.

SCÈNE II.

LÉPINE.

C'est une assez méchante engeance que la race paysanne, et notre monsieur Grimaudin a toute la mine de n'être pas content, dans la suite, de l'acquisition qu'il vient de faire. Le voici, je pense. Le magister a, ma foi, raison; voilà un fort vilain seigneur de paroisse.

SCÈNE III.

M. GRIMAUDIN, LÉPINE.

M. GRIMAUDIN.

Eh bien, mon pauvre Lépine, je suis sur mes terres, et me voilà pourtant, en dépit de l'envie, propriétaire du château et de la seigneurie de Gaillardin.

LÉPINE.

Et à fort bon marché, n'est-ce pas? On ne vous rapportera ni argent faux ni vieilles espèces du paiement que vous avez fait?

M. GRIMAUDIN.

Oh! pour cela, non, je t'en réponds; je me la suis fait adjuger pour les frais d'une instance que j'ai eu l'esprit de faire durer dix-sept ans, et le fond du procès n'est pas jugé encore.

LÉPINE.

Quelle bénédiction! Vous tirerez encore de là de bonnes nippes.

M. GRIMAUDIN.

Je l'espère. Quand des gens de notre profession ont un peu d'honneur et de conduite, ils font de bonnes maisons en bien peu de temps, n'est-il pas vrai?

LÉPINE.

La peste! Oui. Vous autres, procureurs de cour souveraine, vous avez souvent de bonnes occasions : mais un pauvre diable comme moi...

M. GRIMAUDIN.

Laisse-moi faire, j'achèverai ta fortune; va, quoique je n'eusse encore ces terres-ci qu'à bail judiciaire, quand tu revins de Flandre l'année passée, j'ai trouvé le moyen de t'en faire le procureur fiscal: m'en voilà maintenant seigneur, par la grace de Dieu et du Châtelet; tu es mon filleul, tu as de bons principes; je te pousserai; tu iras loin, sur ma parole.

LÉPINE.

Il ne tiendra pas à moi que je ne fasse quelque chose dans la robe, j'ai des inclinations admirables.

M. GRIMAUDIN.

Sur ce pied-là, je veux, avant qu'il soit dix ans, que tu aies une petite terrre.

LÉPINE.

Je vous suis bien obligé, mon parrain.

M. GRIMAUDIN.

Il y a du plaisir, oui, de venir ainsi passer les vacances dans ses petits états.

LÉPINE.

Assurément.

M. GRIMAUDIN.

Il y a peu de mes confrères qui en puissent faire autant.

LÉPINE.

Il n'y en aura jamais qui fasse son chemin si promptement que vous; et si ils aiment à aller vite ces messieurs-là.

M. GRIMAUDIN.

J'en attends ici trois ou quatre, que j'ai priés de me venir voir avec leurs familles pendant les vacances.

LÉPINE.

Vous ne manquerez pas de compagnie.

M. GRIMAUDIN.

Je veux les régaler de manière à les faire crever de dépit.

LÉPINE.

Ils seront tous bien fâchés de vous voir faire si bonne figure.

M. GRIMAUDIN.

Je le crois comme cela.

LÉPINE.

N'est-ce pas aujourd'hui que vous faites la cérémonie de prendre possession?

M. GRIMAUDIN.

Selon le monde qui viendra : je ne prétends pas que cela se fasse *incognito*, non ; j'ai donné ordre

que tout le village se mît sous les armes; j'aime à faire parler de moi.

LÉPINE.

C'est la folie de tous les grands hommes.

M. GRIMAUDIN.

Que je vais vivre heureux! Je suis veuf premièrement.

LÉPINE.

Oui; mais vous avez deux grands enfants.

M. GRIMAUDIN.

Bon! le garçon s'est fait soldat, il n'oseroit revenir; et, Dieu merci, c'est un fripon, que je suis en droit de déshériter, et de ne jamais voir.

LÉPINE.

Cela est bien heureux.

M. GRIMAUDIN.

Et pour la fille, c'est une coquine qui ne vaudra pas mieux que son frère. Je veux la marier à un vieux greffier, dont je suis sûr qu'elle ne voudra point; et je la gênerai tant, je la gênerai tant, qu'elle fera quelque sottise qui m'autorisera à la mettre dans un couvent. Oh! j'ai des vues bien judicieuses.

LÉPINE.

Oh! pour cela, vous êtes né coiffé d'avoir des enfants qui secondent si bien vos bonnes intentions.

M. GRIMAUDIN.

Tout conspire à mon bonheur, et je m'en vais avoir le plaisir de faire la fortune d'une personne que j'aime.

LÉPINE.

Vous êtes amoureux?

M. GRIMAUDIN.

Oui, mon enfant. Est-ce que madame La Roche ne t'a parlé de rien?

LÉPINE.

Vous voulez épouser madame La Roche?

M. GRIMAUDIN.

Épouser madame La Roche! Tu rêves, je pense.

LEPINE.

Pourquoi non? Pour l'acquit de votre conscience peut-être. Il y a long-temps qu'elle est votre gouvernante; et depuis la mort de la défunte, il n'est pas que vous ne lui ayez promis quelquefois...

M. GRIMAUDIN.

Cela étoit bon quand je n'étois que simple procureur; mais à présent...

LÉPINE.

Ah! le petit inconstant, qui change avec la fortune!

M. GRIMAUDIN.

Je veux te la faire épouser, à toi; laisse-moi

ménager cela. La voici. Je vais sur-le-champ lui proposer...

LÉPINE.

Non, non, mon parrain; si le cœur m'en dit, je ferai ma proposition moi-même.

SCÈNE IV.

MADAME LA ROCHE, M. GRIMAUDIN, LÉPINE.

Mme LA ROCHE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur? Est-ce vous qui faites venir ici une compagnie de gens d'armes, pour prendre possession de votre terre avec plus d'éclat?

M. GRIMAUDIN.

Comment donc? que veux-tu dire?

Mme LA ROCHE.

Ils sont plus de cinquante hommes à cheval, qui logeront cette nuit dans le village : ils disent qu'ils se sont détournés de trois lieues pour passer par ici.

M. GRIMAUDIN.

Ils prennent bien de la peine; et pourquoi ne vont-ils pas leur chemin?

LÉPINE.

C'est quelque officier de votre connoissance,

apparemment, qui vient vous rendre visite pour honorer votre prise de possession.

M. GRIMAUDIN.

Oui; mais il ne falloit pas qu'il vînt avec tant de monde.

Mme LA ROCHE.

Venez donc voir ce que vous en ferez; ils veulent mettre leurs chevaux dans le château, parcequ'il n'y a pas assez d'écuries dans le village.

M. GRIMAUDIN.

Leurs chevaux dans le château! Ah, ah! je leur ferai bien voir... Allons, allons, mon filleul, un bon procès-verbal de Dieu; commençons toujours par là.

LÉPINE.

Autant de papier timbré perdu, mon parrain; on ne gagne rien à plaider avec ces gens-là.

SCÈNE V.

MARTINE, M. GRIMAUDIN, LÉPINE, MADAME LA ROCHE.

MARTINE.

Eh vite! eh tôt! monsieur, dépêchez-vous.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARTINE.

Deux carrosses tout pleins de madames, et une charretée de procureux, qui venont d'arriver dans la cour de la farme. Ils sont pêle-mêle avec de grands soudarts, qui caressont les femmes et qui battont les hommes. Ils disont tretous que vous leur faites pièce.

M. GRIMAUDIN.

Mon pauvre filleul!

LÉPINE.

Vos petits états sont mal policés, mon parrain; il y faut mettre ordre.

Mme LA ROCHE.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. GRIMAUDIN.

Tu as raison : je m'en vais leur faire donner assignation par mon sergent à ce qu'ils aient à se retirer et à en venir par-devant le bailli dans la huitaine, avec protestation de les prendre à partie en leur propre et privé nom, en cas de désordre.

LÉPINE.

Leur signifiant que vous êtes procureur, n'est-ce pas?

Mme LA ROCHE.

Eh, monsieur! vous n'y songez pas; ces gens-la jetteront votre sergent dans le puits, et ils met-

tront le feu à la maison ; c'est moi qui vous le dis.

M. GRIMAUDIN.

Mais voilà qui est extraordinaire, des cavaliers dans ce village-ci ; ce n'est point un passage de troupes.

LÉPINE.

Il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends pas bien : je m'en vais voir un peu ce que cela veut dire, et je viendrai vous en rendre compte ; laissez-moi faire.

M. GRIMAUDIN.

Oui, c'est bien dit ; parle aux gens de guerre, et je m'en vais recevoir les gens de robe.

SCÈNE VI.

MADAME LAROCHE.

Et je vais de mon côté, moi, lui préparer plus d'embarras que la guerre et la robe ne lui en peuvent faire.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, ma chère madame La Roche, je ne me trompois point dans mes conjectures : ce vieux

vilain greffier que je t'ai dit qui me venoit voir quelquefois au couvent, et qui faisoit tant le radouci...

Mme LA ROCHE.

Je n'en ai pas douté non plus que vous. Il est amoureux de vous, sans contredit.

ANGÉLIQUE.

Son amour est autorisé de l'aveu de mon père, et il vient ici pour m'épouser : le voilà qui arrive.

Mme LA ROCHE.

Cela ne se peut pas. Il est vrai pourtant que votre père est assez fou ; mais il ne l'est point assez pour...

ANGÉLIQUE.

Quel homme, ma chère madame La Roche! Avec quelle dureté il en a toujours agi avec mon frère et avec moi! J'ai bien à me plaindre de la nature, de m'avoir donné pour père...

Mme LA ROCHE.

Mon Dieu! ne vous plaignez point si fort; il n'est peut-être pas tant votre père que vous vous l'imaginez; et la défunte... baste: le bon-homme mérite aussi d'avoir des héritiers de contre-bande.

ANGÉLIQUE.

Je te l'ai déja dit, madame La Roche, son dessein est de me persécuter pour m'obliger, comme mon frère, à prendre un parti.

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'on peut l'être.

Mme LA ROCHE.

Il a de l'esprit?

ANGÉLIQUE.

Au-delà de l'imagination.

Mme LA ROCHE.

Vous vous aimez?

ANGÉLIQUE.

Nous avions fait partie pour cela; mais il est parti pour l'armée. On m'a fait sortir du couvent; j'ignore où il est; il ne sait ce que je suis devenue; je n'ai point de ses nouvelles.

Mme LA ROCHE.

Voilà une partie d'amour assez dérangée, à ce qu'il me semble; et je ne vois pas que nous la puissions renouer assez à temps pour rompre celle du greffier: vous verrez qu'il en faudra faire quelque autre.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, non: mais si celle que je te dis se trouvoit faisable...

Mme LA ROCHE.

Voici la femme du substitut, madame Perrinelle.

ANGÉLIQUE.

Ce greffier de malheur est avec elle.

SCÈNE VIII.

MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER, ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE.

Mme PERRINELLE.

Qu'est-ce que cela veut donc dire, madame La Roche? Ah! voilà aussi mademoiselle Angélique Grimaudin. Vraiment, vous avez un plaisant original de père; inviter d'honnêtes gens à venir le voir dans un château dont il n'est pas le maître, et où le roi met garnison de gens d'armes!

LE GREFFIER.

Et une garnison insolente, qui manque de respect à madame Perrinelle!

Mme PERRINELLE.

Oui, des coquins qui ont l'audace de donner des croquignoles à monsieur le greffier!

LE GREFFIER.

Oh! ils n'y ont pas osé venir plus de trois ou quatre fois, et je leur ai bien dit que si cela continuoit...

Mme LA ROCHE.

Si vous leur aviez parlé d'abord un peu ferme...

LE GREFFIER.

Je ne prenois pas garde à moi dans les com-

mencements; je ne songeois qu'à madame Perrinelle. Quand on est avec des femmes...

Mme PERRINELLE.

Ces brutaux-là n'ont non plus de considération pour le beau sexe...

LE GREFFIER.

Ils vous trouvoient jolie. La peste! au retour d'une campagne, ces drôles-là ne s'embarrassent non plus de honnir une femme de robe...

Mme PERRINELLE.

Ils ont du goût dans leur brutalité; c'est dommage qu'ils manquent de savoir-vivre.

LE GREFFIER.

C'est la faute de monsieur Grimaudin, de n'avoir pas prévu...

Mme PERRINELLE.

Patience, patience! je ne lui laverai pas mal la tête..

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez donc point encore vu mon père, madame?

Mme PERRINELLE.

Non, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Je vais le faire chercher, madame Perrinelle.

Mme PERRINELLE.

Vous me ferez plaisir, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Il viendra vous recevoir comme vous le méritez, madame Perrinelle.

Mme PERRINELLE.

Je m'y attends bien, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Ne vous impatientez pas, madame Perrinelle.

Mme PERRINELLE.

Ce sont mes affaires, mademoiselle Grimaudin, ce sont mes affaires.

Mme LAROCHE.

Je vous donne le bonjour, madame Perrinelle.

SCÈNE IX.

MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mme PERRINELLE.

C'est donc là la petite créature que vous vous destinez à épouser, monsieur de La Paraphardière?

LE GREFFIER.

Oui, madame : qu'en dites-vous? comment vous semble-t-elle?

Mme PERRINELLE.

Fort ridicule, fort laide, fort sotte, fort bête, et fort impertinente.

LE GREFFIER.

Madame...

Mme PERRINELLE.

La petite insolente ! Madame Perrinelle par-ci, madame Perrinelle par-là. Elle a peur que j'oublie mon nom, je pense.

LE GREFFIER.

C'est un enfant, madame; il ne faut pas prendre garde...

Mme PERRINELLE.

Mais je voudrois bien savoir où cela peut prendre tout l'orgueil dont cela est pétri? Quoi! parceque son père, que j'ai vu petit clerc chez mon oncle l'auditeur, au sortir de calotin, a trouvé le secret de s'approprier un mauvais château, qui, dans le fond, n'est pas grand'chose?

LE GREFFIER.

Non, vraiment, cela ne me paroît pas si joli que je l'avois ouï dire.

Mme PERRINELLE.

Fi! ce ne sont que des masures. Vous avez vu ma petite maison de Clignancourt?

LE GREFFIER.

Si je l'ai vue? Il n'y a ni cour ni jardin; mais à cela près, pour une maison de campagne, c'est bien la plus jolie chose...

Mme PERRINELLE.

N'est-il pas vrai? Quelle vue! C'est ma folie, à moi, que la vue.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raison, il n'y a rien de plus nécessaire à la campagne. Et dites-moi un peu, n'êtes-vous pas venue chez moi au pré Saint-Gervais?

Mme PERRINELLE.

Oh, tant de fois! J'étois si fort amie de la défunte!

LE GREFFIER.

C'est un petit endroit bien troussé, n'est-ce pas? Je n'y ai guère qu'un demi-arpent d'enclos; mais cela est ménagé, cela est ménagé : voilà ce qu'on appelle des maisons de campagne!

Mme PERRINELLE.

Assurément. Mais des bâtiments du temps du roi Guillemot, comme celui-ci! Oh! ce que j'en ai déja vu ne me plaît point du tout.

LE GREFFIER.

Voici monsieur Grimaudin, madame.

SCÈNE X.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MADAME PERRINELLE.

M. GRIMAUDIN.

Eh! à quoi vous amusez-vous donc? Toute la compagnie est en peine de vous. Il y a déja de ces messieurs à la chasse, des dames dans le parc, le reste joue à l'hombre dans la salle de mon château; et vous voilà encore ici, vous autres?

LE GREFFIER.

Ma foi, monsieur Grimaudin, nous avons trouvé, en arrivant, une compagnie qui nous a effarouchés, franchement.

Mme. PERRINELLE.

Vous avez là de vilains hôtes, si vous voulez qu'on vous le dise.

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des troupes du roi qui passent sur mes terres, madame; je ne puis me dispenser de les recevoir. Entre seigneurs hauts justiciers, on est obligé à certains devoirs l'un envers l'autre. Je relève de lui, au moins.

LE GREFFIER.

Je le crois bien vraiment.

SCÈNE XI.

M. GRIMAUDIN, MADAME PERRINELLE, LÉPINE, LE GREFFIER.

LÉPINE.

Ah, monsieur! voici de belles affaires.

M. GRIMAUDIN.

Comment donc?

LÉPINE.

Vos gens de justice ont bien pris leur temps pour vous venir rendre visite!

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-il arrivé?

LÉPINE.

Trois de ces messieurs avoient pris des fusils pour aller tirer du côté du petit bois.

M. GRIMAUDIN.

Je sais cela, eh bien?

LÉPINE.

Cinq ou six de ces égrillards, avec le maréchal des logis, les ont rencontrés.

LE GREFFIER.

Ils ne les ont pas insultés, peut-être?

LÉPINE.

Oh! non, monsieur; de toute la compagnie il

n'y a eu que votre visage qui leur a déplu.

Mme PERRINELLE.

Ils leur ont ôté leurs fusils, peut-être?

LÉPINE.

Non, madame, ils ont chassé avec eux-mêmes, et ils leur ont trouvé tant de dispositions, l'air si noble, les armes si belles, qu'ils disent que ce seroit dommage de ne pas mettre en œuvre de si bons hommes; ils les ont enrôlés, et à l'heure que je vous parle...

Mme PERRINELLE.

Comment, enrôlés?

LÉPINE.

Oui vraiment; il n'y a pas de milieu, il faut qu'ils marchent.

LE GREFFIER.

Cela est épouvantable.

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des pièces qu'on me fait.

Mme PERRINELLE.

Cela me paroît comme cela, oui; mais il n'y a pas de plaisir à être exposée...

SCÈNE XII.

MADAME LA ROCHE, M. GRIMAUDIN, LÉPINE, MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mme LA ROCHE.

Eh, monsieur! quelle misère est-ce là? on n'est pas en sûreté dans votre maison.

M. GRIMAUDIN.

Est-il encore arrivé quelque chose de nouveau?

Mme LA ROCHE.

Oui vraiment. Vencz en empêcher les suites, s'il vous plaît.

M. GRIMAUDIN.

Mais, qu'est-ce que ce peut être?

Mme LA ROCHE.

La femme de monsieur le commissaire et celle de monsieur l'avocat sont entrées dans le parc; le sous-lieutenant de cette compagnie et le cornette y étoient avant elles.

LÉPINE.

Ils ont voulu aussi les enrôler peut-être?

Mme PERRINELLE.

Ils ne leur ont point fait d'insolence?

Mme LA ROCHE.

Non vraiment, au contraire, beaucoup d'hon-

nêtetés, et ils veulent à toute force les mener souper avec eux à la Croix-Blanche.

M. GRIMAUDIN.

Vraiment, cela ne se fait point; et ces officiers-là ne savent pas...

Mme LA ROCHE.

Pardonnez-moi, ils savent bien que ce sont des bourgeoises : ils disent qu'ils les aiment mieux que des femmes de qualité.

M. GRIMAUDIN.

Ah! je suis au désespoir.

Mme LA ROCHE.

Cela est chagrinant; les maris sont à la chasse encore, s'ils alloient revenir...

LÉPINE.

Bon, revenir! les maris sont enrôlés aussi de leur côté. Je me donne au diable, il faudra que les femmes marchent.

M. GRIMAUDIN.

Je vais parler à ces messieurs-là, madame La Roche.

Mme LA ROCHE, *s'en allant.*

Dépêchez-vous au moins.

M. GRIMAUDIN.

Entrez au château, madame Perrinelle.

Mme PERRINELLE.

Que j'y entre, moi? moi, que j'y entre? et si,

dans l'humeur où sont ces enrôleurs-là, ils alloient aussi s'emparer de moi, monsieur Grimaudin ?

LE GREFFIER.

Ne vous alarmez point, vous n'avez rien à craindre. Allons, madame.

LÉPINE.

Oh! pour cela, non : je la garantis de tout ; ils ont provision de vivandières.

SCÈNE XIII.

LÉPINE.

Ouais! qu'est-ce que tout cela veut dire ? On cherche à faire insulte à mon parrain le procureur, sur ma parole ; et pour moi, le cœur ne me dit rien de bon. Il me semble que j'ai vu quelques visages de ma connoissance.

SCÈNE XIV.

CLITANDRE, LÉPINE.

CLITANDRE, *à part.*

Les affaires prennent un assez bon train, et la plupart des paysans sont disposés comme je le souhaite.

LÉPINE, *à part.*

Je ne sais ce que cela veut dire ; le temps présent ne va point trop mal, mais je crains diablement l'avenir à cause du passé.

CLITANDRE, *à part.*

Oh! palsambleu! monsieur le procureur, je vous ferai régaler de manière que vous vous repentirez d'être devenu seigneur de village aux dépens de mon oncle.

LÉPINE, *à part*

Ah, ventrebleu! j'avois bien raison.

CLITANDRE, *à part.*

Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu.

LÉPINE, *à part.*

Je suis perdu ; c'est mon dernier maître, c'est lui-même.

CLITANDRE, *à part.*

C'est un coquin qui m'a volé, je pense.

LÉPINE, *à part.*

Il pense mal, mais il pense vrai ; c'est moi-même.

CLITANDRE, *à part.*

Si je ne craignois point de me méprendre...

LÉPINE, *à part.*

La conversation finiroit mal, ne l'entamons point ; tirons nos chausses.

CLITANDRE.

Monsieur, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Plaît-il, monsieur?

CLITANDRE.

Je ne me trompe point.

LÉPINE.

Pardonnez-moi, monsieur, vous me prenez pour un autre; je ne me nomme pas monsieur de Lépine.

CLITANDRE.

Tu ne te nommes pas Lépine, pendard?

LÉPINE.

Non, monsieur, ni Lépine ni pendard, je vous assure.

CLITANDRE.

Ce n'est pas toi qui m'as quitté en Flandre l'année dernière, au commencement de la campagne?

LÉPINE.

En Flandre, monsieur?

CLITANDRE.

Oui, coquin, en Flandre: oserois-tu dire le contraire?

LÉPINE.

J'ai quelque idée confuse de vous avoir vu en ce pays-là.

CLITANDRE.

Quelque idée confuse?

LÉPINE.

Oui, monsieur; et en faveur de l'ancienne connoissance, s'il y a quelque chose ici pour votre service...

CLITANDRE.

Il y a pour mon service que tu commences par me rendre...

LÉPINE.

Oh! je me donne au diable, monsieur, si c'est moi qui vous l'ai prise.

CLITANDRE.

Comment! quoi, prise?

LÉPINE.

Non, la peste m'étouffe; je ne sais ce que c'est. N'allez pas ici me redemander...

CLITANDRE.

Et si tu ne m'as rien pris, qu'appréhendes-tu que je te demande?

LÉPINE.

Ah! que vous en savez long! Je vous vois venir; vous m'allez parler d'une bourse, d'un diamant, d'une boîte à portrait, je gage?

CLITANDRE.

Pour un homme qui n'a pas fait le coup, tu es bien informé de ce qu'on m'a volé, du moins.

LÉPINE.

Ce sont des idées confuses; mais dans le fond...

CLITANDRE.

Oui, je le vois bien, tu n'as que des idées confuses; mais comme les miennes sont certaines, si tu ne me rends les soixante louis qui étoient dans ma bourse...

LÉPINE.

Ah, ah, ah! soixante louis! Il n'y en avoit que trente-neuf, ou le diable m'emporte.

CLITANDRE.

Trente-neuf, soit. Mon diamant de quatre cents écus?

LÉPINE.

Comment, quatre cents écus! Ah, monsieur! il faut avoir de la conscience: ou l'orfèvre ou vous, vous êtes des fripons; il n'y a pas de milieu. Je suis un honnête garçon, moi; si j'en ai eu plus de quatre cent trente-cinq livres...

CLITANDRE.

Tu as vendu le diamant? Et la boîte? le portrait?

LÉPINE.

Oh! pour le portrait, je vous le rendrai. Celui qui a acheté la boîte n'en a point voulu; il est d'une vieille.

CLITANDRE.

Il me faut rendre tout, autrement tu peux bien compter...

LÉPINE, *se jetant à ses genoux.*

Eh! miséricorde, monsieur! ne me perdez pas, je suis un enfant de famille : mon grand-père est sergent, mon père cabaretier, mon oncle fripier, et ma mère sage-femme ; ne déshonorez pas notre maison, je vous le demande en grace.

CLITANDRE.

Léve-toi. Que fais-tu ici? y as-tu quelque connoissance?

LÉPINE.

Si j'en ai? Je suis un des premiers magistrats du village, monsieur; procureur-fiscal à votre service.

CLITANDRE.

Toi, procureur? et par quelle aventure?

LÉPINE.

Ce n'est point par aventure, monsieur; c'est par raison. Je me suis de tout temps senti les inclinations preneuses, comme vous l'avez éprouvé vous-même; et parceque ces petites inclinations-là ont quelquefois de mauvaises suites, tant pour le repos de ma conscience que pour exercer ma passion dominante sans aucun risque, mes amis m'ont conseillé de me faire procureur. Mais que venez-vous faire ici, monsieur? qui diantre vous y amène?

CLITANDRE.

C'est ma compagnie qui doit y passer le quartier d'hiver.

LÉPINE.

Votre compagnie?

CLITANDRE.

Oui : j'ai demandé ce village au bureau; j'ai eu le crédit de l'obtenir, et j'y viens faire expirer sous le bâton, ou à force de persécutions du moins, un maraud de procureur qui a eu l'insolence de se faire adjuger la terre de mon oncle.

LÉPINE.

Je m'en étois bien douté; mon parrain ne sera pas tranquille dans ses petits états.

CLITANDRE.

Hem, que dis-tu?

LÉPINE.

Je dis que ce maraud de procureur est mon parain, monsieur?

SCÈNE XV.

LE MAGISTER, CLITANDRE, LÉPINE.

LE MAGISTER.

Palsanguenne, monsieu l'officier, vous devez être bian content de nous; je venons de disposer

les billets, et en conséquence de vos bonnes intentions pour notre nouviau seigneur, conformément à celle que j'avons itou pour li da, de vos cinquante hommes, j'en ons déja logé trente-cinq, tant dans son châtiau que dans sa farme : ils serout, morgué, là à bouche que veux-tu : c'est un fesse-matthieu qui a de quoi; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

C'est un petit seigneur bien aimé que mon parrain.

CLITANDRE.

Voilà qui est bien. Et les autres, qu'en avez-vous fait? où sont-ils?

LE MAGISTER.

Je les avons envoyés tous quinze chez un de ces nouviaux monopoleux, qui a depuis peu acheté, à nos dépens, une petite métairie au bout du village; par ainsi, je ne serons pas trop chargés; et comme vous ne nous incommodez pas, soyez les bian-venus.

CLITANDRE.

Vous me paroissez un homme de tête.

LE MAGISTER.

Oh! palsanguenne, oui, j'en ai une, et des plus têtues, je vous en réponds : quand je l'ai parfois chaussée d'une certaine magnière... Et à propos

de ça, j'ai une petite grace à vous demander, s'il vous plaît; vous nous fesez l'honneur de demeurer ici tout l'hiver, peut-être?

CLITANDRE.

Selon les affaires qui m'y retiendront, ou celles qui m'appelleront à Paris.

LE MAGISTER.

Morgué, n'importe, de près ou de loin; comme not'nouviau seigneur est un vilain, un manant, un goujat de robe, vous serez toujours le maître: je vous demande votre protection contre li.

CLITANDRE.

A propos de quoi?

LE MAGISTER.

A propos de ce que je veux li faire du dépit.

CLITANDRE.

Et de quelle manière?

LE MAGISTER.

Morgué, je voudrois bian ne li pas ôter mon chapiau, non plus que je fais à trois ou quatre filles qui m'avont fait piéce. Baillez-moi cette permission, monsieu l'officier, je vous en prie.

CLITANDRE.

Très volontiers, monsieur le magister: vous ferez tant de sottises qu'il vous plaira; je ne vous en empêcherai point, je vous assure.

LE MAGISTER.

Grand marci, monsieu. Que j'allons voir de gens panauds! Oh, tatigué! je sis un fier compère!

LÉPINE.

Voilà un maître fou, qui ne nuira pas aux bons desseins que vous avez pour le procureur.

SCÈNE XVI.

MADAME PERRINELLE, CLITANDRE, LÉPINE.

Mme PERRINELLE, *parlant à elle-même.*

Oh! pour cela non, je n'y demeurerai point: voilà qui est résolu, je m'en retourne; oui, je m'en retourne.

CLITANDRE.

Qu'est-ce que c'est que cette honnête bourgeoise-ci?

Mme PERRINELLE.

C'est une trop mauvaise compagnie pour passer les vacances, que la compagnie d'une compagnie de cavalerie.

LÉPINE.

Comment, diable, monsieur! c'est l'original du portrait de vieille que je veux vous rendre?

CLITANDRE.

Madame Perrinelle? quelle maudite rencontre!

Mme PERRINELLE.

Clitandre en ce pays-ci! Eh! par quelle heureuse destinée l'amour prend-il ainsi le soin de nous rassembler à la campagne, mon cher enfant?

CLITANDRE.

Madame...

Mme PERRINELLE.

Je ne vous attendois à Paris que dans quinze jours; mais je vous y attendois avec toutes les graces...

LÉPINE.

Elle les a laissées en ce pays-là, sur ma parole.

Mme PERRINELLE.

J'ai envoyé mon mari passer l'hiver à Bourges, il ne nous ennuiera pas tant cette année-ci que l'autre.

CLITANDRE.

Madame!

Mme PERRINELLE.

A propos, ne seriez-vous point un des officiers de ces canailles qui sont ici, par parenthèse?

CLITANDRE.

Oui, madame, c'est ma compagnie.

Mme PERRINELLE.

Vous avez une compagnie fort mal morigénée, fort mal instruite, fort mal élevée, je vous en avertis; mais, puisque vous la commandez, nous en aurons raison. Je vais vous annoncer au château. Vous y viendrez, je pense? Au moins, qu'on s'aperçoive un peu, je vous prie, que c'est à moi qu'on devra votre visite.

SCÈNE XVII.

CLITANDRE, LÉPINE.

CLITANDRE.

Je ne m'attendois point à trouver ici cette vieille folle-là. Elle est des amies du procureur, apparemment? La connois-tu, dis?

LÉPINE.

Oh! pas tant que vous, monsieur, à beaucoup près : mais c'est la vieille du portrait; je l'ai d'abord reconnue. Vous n'êtes pas mal en quartier d'hiver pour cette année. Un procureur à la campagne, madame Perrinelle à Paris, vous serez bien payé de vos ustensiles.

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE, CLITANDRE, LÉPINE.

ANGÉLIQUE.

La compagnie que mon père a fait venir ici se divertira mal, et sa prise de possession ne sera pas tranquille.

Mme LA ROCHE.

Il en ordonne la cérémonie burlesque avec grand soin, et il me semble qu'il s'en fait une vraie affaire. Il a fait venir un suisse de Gonesse avec toute sa famille.

CLITANDRE, *apercevant Angélique.*

Que vois-je, Lépine?

LÉPINE.

Vous voyez une fort jolie fille et une fort bonne femme : c'est un assortiment des plus commodes.

ANGÉLIQUE.

Ah, madame La Roche ! voilà ce jeune officier dont je te parlois, qui venoit au couvent.

Mme LA ROCHE.

Cela n'est pas possible.

CLITANDRE.

La jolie fille ne m'est pas inconnue, Lépine.

LÉPINE.

Bon, tant mieux; vous aurez bientôt fait connoissance avec la bonne femme.

CLITANDRE.

La surprise où je suis, madame, de vous trouver à la campagne dans un temps...

ANGÉLIQUE.

Cette aventure est toute des plus imprévues pour moi, je vous l'avoue; et je ne m'attendois pas...

LÉPINE.

Je ne m'y attendois pas non plus, moi, la peste m'étouffe; et je gage que madame La Roche est aussi surprise de votre connoissance que vous êtes surpris de vous rencontrer; et monsieur votre père ne sera pas moins surpris d'une chose aussi surprenante. Oh, diable! il y aura bien de la surprise dans tout ceci, sur ma parole.

Mme LA ROCHE.

Mais que les surprises ne vous fassent pas perdre le jugement. Vous voilà à même de renouer la partie: mort de ma vie! finissez-la, il n'y a point de temps à perdre.

CLITANDRE.

Par quelle heureuse destinée, madame...

Mme LA ROCHE.

On vous expliquera tout cela. C'est le même

hasard qui l'a conduite ici qui vous y amène. Vous vous aimez tous deux, vous vous retrouvez, vous ne vous séparerez pas sans boire.

ANGÉLIQUE.

Tu es vive, madame La Roche, et tu prends les choses d'une manière...

Mme LA ROCHE.

Aussi, n'y a-t-il qu'un mot qui serve. Vous m'avez dit que monsieur vous aime, et que vous ne le haïssiez pas; je ne vois pas qu'on puisse être mieux d'accord. Eh! que faut-il de plus pour un bon mariage?

CLITANDRE.

Elle a raison; et je vous donne ma parole que le seul but de mon amour...

LÉPINE.

Allez, je le connois, je vous réponds de lui; il fera bien les choses.

SCÈNE XIX.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, MAUGREBLEU, LÉPINE, MADAME LA ROCHE.

MAUGREBLEU, *ivre.*

Qu'est-ce que c'est donc que cela, mon capitaine? Vous vous amusez à la moutarde, pendant qu'on vous fait des recrues d'une distinction et d'une utilité...

CLITANDRE.

Oh! que tu es ivre, mon pauvre garçon!

MAUGREBLEU.

Comme de coutume; je ne hausse ni ne baisse: chacun a ses petits talents dans ce monde; vous aimez le cotillon, moi j'aime la bouteille; et...

Mme LA ROCHE.

Eh! je crois, Dieu me pardonne, que c'est votre frère, madame, dont il y a si long-temps qu'on n'a eu des nouvelles; ce pauvre Charlot!

CLITANDRE.

Comment, son frère?

MAUGREBLEU.

Qui est l'animal qui parle de Charlot? Oh! réformez, réformez votre style, s'il vous plaît: je suis premier maréchal des logis de la compagnie de ce gentilhomme-là, afin que vous le sachiez.

Mme LA ROCHE.

Je ne me trompe point, c'est lui-même.

ANGÉLIQUE.

Cet ivrogne-là seroit mon frère?

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce à dire, ivrogne, et votre frère, encore? Vous me cajolez! vous me voulez attraper. Allons, mon capitaine, ne nous amusons point à ces carognes-là.

LÉPINE.

Madame La Roche a, parbleu, raison; c'est le fils de mon parrain.

MAUGREBLEU.

Ah! pour toi, je te remets; tu es Lépine, le filleul de mon père, un grand fripon : oui, je te reconnois; mais pour vous autres...

Mme LA ROCHE.

Vous ne vous ressouvenez pas de madame La Roche?

MAUGREBLEU.

De madame La Roche? si fait, parbleu; c'étoit une bonne diablesse. Ne seroit-ce point vous?

Mme LA ROCHE.

C'est-moi-même.

MAUGREBLEU.

Je crois, ma foi, qu'elle n'a point menti; et voici une vivante qui ressemble à ma sœur : mais non! si fait, le diable m'emporte, c'est elle-même. Parlez donc, ho! mon capitaine, bride en main, s'il vous plaît. Pour madame La Roche, vous irez le galop, si vous pouvez; mais pour ma sœur...

ANGÉLIQUE.

J'ai bien de la confusion que mon frère...

CLITANDRE.

N'en rougissez point, madame; il est honnête homme, et je me fais honneur de son amitié.

MAUGREBLEU.

Mais je me donne au diable si je comprends rien à tout ceci. Vous vous connoissez tous, vous vous rencontrez tous ici, vous vous entendez tous comme larrons en foire : mon capitaine qu'est-ce que cela signifie?

Mme LA ROCHE.

Que votre capitaine va devenir votre beau-frère.

MAUGREBLEU.

Il va le devenir? Ne l'est-il point déja? Il ne faut pas que je sache rien de cela, au moins, je vous en assure; car je suis un brutal.

Mme LA ROCHE.

Au contraire, vraiment, nous prétendons que tout le monde le sache, et que monsieur votre père, qui est ici, en soit informé des premiers.

MAUGREBLEU.

Mon père qui est ici? quel peste de conte? Eh! qu'est-ce qu'il feroit ici, mon père?

LÉPINE.

Ce qu'il y feroit? Il y vient prendre possession de la terre qu'il s'est fait adjuger depuis trois semaines.

MAUGREBLEU.

Comment, possession de la terre, mon capitaine? Ce maroufle de procureur à qui nous ve-

nons donner les étrivières, il se rencontre que c'est mon père? cela est, par ma foi, drôle.

CLITANDRE.

Quoi! madame, c'est monsieur votre père qui...

ANGÉLIQUE.

C'est lui qui est depuis peu seigneur du château que vous voyez.

MAUGREBLEU.

Cela change la thèse, au moins; et je ne puis pas en conscience, moi, donner les étrivières à mon père.

Mme LA ROCHE.

Que veut-il donc dire?

CLITANDRE.

J'étois ici dans le dessein de troubler son acquisition; mais je vous assure que, bien loin de faire la moindre démarche...

MAUGREBLEU.

Oh! les choses s'accommoderont, je vois bien cela : l'acquisition demeurera à mon père, et ma sœur servira de pot-de-vin. Pourvu que je trouve aussi mon petit compte dans ce petit marché-là, moi.

CLITANDRE.

Vous l'y trouverez. Ma lieutenance est vacante, je vous la donne.

MAUGREBLEU.

Bon, tant mieux, grand merci, beau-frère : il n'est, morbleu, rien tel pour faire fortune que le canal des femmes : et combien de grands officiers seroient très subalternes, s'ils n'avoient eu de jolies sœurs ou de jolies cousines!

Mme LA ROCHE.

La grande affaire est à présent de faire consentir votre père.

MAUGREBLEU.

Il consentira à tout, j'en donne sa parole; et le filleul et moi, nous allons lui faire entendre...

CLITANDRE.

Monsieur de Lépine, au moins, songez...

LÉPINE.

Je comprends, monsieur, je suis payé d'avance: je travaillerai utilement, sur ma parole. Allez faire ensemble un petit tour de promenade seulement, mais fort court sur-tout; je vous suis caution qu'à votre retour les affaires seront bien avancées.

CLITANDRE.

Laissons nos intérêts entre leurs mains ; allons ensemble, madame.

SCÈNE XX.

MAUGREBLEU, LÉPINE.

MAUGREBLEU.

Allons, filleul, mène-moi voir mon père : j'ai impatience d'avoir cet honneur-là ; il y a longtemps que je lui dois une visite.

LÉPINE.

Il ne s'attend à rien moins qu'à celle-ci, et il ne sera pas mal étonné.

MAUGREBLEU.

Je suis curieux de savoir comment il me recevra. Il en usa mal avec moi la dernière fois que nous nous complimentâmes.

LÉPINE.

Le voici avec un de ses confrères, je pense.

SCÈNE XXI.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LÉPINE.

LE GREFFIER.

Il faut parler au capitaine, monsieur Grimaudin : il n'est pas naturel qu'on enrôle ainsi trois honnêtes bourgeois qui viennent de bonne foi chez vous pour...

M. GRIMAUDIN.

Mais sérieusement parlant...

MAUGREBLEU.

Couvrons-nous, mon père, et parlons doucement.

LÉPINE.

De peur de vous faire mal, mon parrain.

M. GRIMAUDIN.

Ouais!

MAUGREBLEU.

Vous dites donc, monsieur mon père, que...

M. GRIMAUDIN.

Je dis qu'on n'aura pas ma fille malgré moi, et que je ne prétends pas...

LÉPINE.

Oh! pour cela, mon parrain, vous êtes dans votre tort.

M. GRIMAUDIN.

Je suis dans mon tort, moi?

MAUGREBLEU.

Oui, sans contredit. Explique-lui la chose, filleul.

M. GRIMAUDIN.

Je n'ai que faire d'explication, et je...

LÉPINE.

Pardonnez-moi, mon parrain; donnez-vous patience.

LE GREFFIER.

Votre fils et votre filleul se moquent de vous, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

C'est ce qui me semble; mais...

MAUGREBLEU.

C'est le neveu et l'héritier de celui sur qui vous avez fait décréter cette terre-ci que mon capitaine?

M. GRIMAUDIN.

Oui.

LÉPINE.

Vous comprenez bien, monsieur?

M. GRIMAUDIN.

Quoi, je comprends bien?

LÉPINE.

Vous venez prendre possession de la terre sans la permission de l'oncle: remarquez bien cela.

M. GRIMAUDIN.

Eh bien?

MAUGREBLEU.

Eh bien! le neveu prend possession de la fille sans votre permission. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

M. GRIMAUDIN.

Je me moque de cela, et je ne donnerai point les mains...

LÉPINE.

Si vous ne faites pas les choses de bonne grace, vous ne jouirez pas tranquillement de la terre; ils sont venus ici pour vous faire déguerpir, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

Est-il possible? me dis-tu vrai?

(*On entend un bruit de hautbois.*)

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce que c'est que cette musique-là? Nos hautbois sont de la symphonie, je pense.

SCÈNE XXII.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LÉPINE, COLIN.

COLIN.

Eh! venez vite, monsieur; tout le village est dans la cour du château, qui vient vous faire la révérence.

M. GRIMAUDIN.

Mais j'avois dit qu'ils attendissent mes ordres pour...

COLIN.

C'est mademoiselle votre fille et le capitaine de ces gens d'armes, qu'ils disont qui est votre gendre, qui les avont envoyés pour vous divartir,

et pour commencer le prélude de leurs noces.

LÉPINE.

Cela est plus avancé que vous ne croyez, au moins : et tenez, les voilà, ils vous diront ce qui en est; ils sont sincères.

SCÈNE XXIII.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, CLITANDRE, ANGÉLIQUE, LÉPINE, MADAME LA ROCHE, COLIN.

GRIMAUDIN.

J'apprends ici de jolies choses, mademoiselle ma fille!

ANGÉLIQUE.

On vous l'a dit, mon père? Je croyois vous en apporter la première nouvelle. Monsieur veut m'épouser: il a déja le consentement de mon frère et le mien; nous venons vous prier d'y joindre le vôtre, et de...

CLITANDRE.

Si vous voulez jouir paisiblement de la terre de Gaillardin, monsieur, il faut, s'il vous plaît, souscrire aux conditions....

M. GRIMAUDIN.

Je souscris à tout, monsieur, pourvu que je

demeure seigneur de paroisse, et qu'on me rende tous les honneurs dus à la qualité de...

MAUGREBLEU.

On vous les rendra. Je vous arme chevalier, moi. Voilà mon ceinturon, mon épée, et mon plumet, par-dessus le marché : il faut être chevalier pour recevoir les hommages du village.

M. GRIMAUDIN.

Écoute, ne raille point ici.

MAUGREBLEU.

Si je raille, que la peste m'étouffe. Voilà notre famille fort anoblie. Mon capitaine fera aussi ma sœur chevalière, il lui donnera tantôt l'accolade.

M. GRIMAUDIN.

Écoutez, mon gendre, puisque vous voulez l'être ; je prétends...

CLITANDRE.

Vous serez content, et vous allez voir un échantillon de la complaisance qu'auront pour vous, et les habitants du village, et les cavaliers de ma compagnie. Qu'on fasse venir ces gens qui sont au château.

MAUGREBLEU.

Les voici qui viennent d'eux-mêmes.

LE GREFFIER.

Et nos trois enrôlés, que deviendront-ils?

MAUGREBLEU.

Ils n'ont qu'à financer les frais de la noce et de la cérémonie, je les relâcherai, moi, j'en fais mon affaire.

LÉPINE.

Et monsieur le greffier, qu'en ferons-nous?

MAUGREBLEU.

Eh! que diable faire d'un greffier? il prendra patience. Allons, enfants, vive la joie; honneur à votre nouveau seigneur et au beau-père de notre capitaine.

DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs paysans et paysannes, un Suisse, une Suissesse, des procureurs, et des cavaliers en bottes, viennent pour faire honneur à la prise de possession de monsieur Grimaudin.)

LA SUISSESSE *chante*.

Que chacun se prépare
A faire de son mieux
En ces lieux,
Fanfare, fanfare, fanfare.

LE CHOEUR *répète*.

Fanfare, etc.

LA SUISSESSE.

Célébrons la victoire
D'un procureur fameux,

Qui de son écritoire
S'est fait un destin glorieux.
Que chacun se prépare, etc.

LE CHOEUR.

Fanfare, etc.

LA SUISSESSE.

En dépit de l'envie,
Sans bombe et sans artillerie,
Il se rend maître d'un château
Entouré d'un fossé plein d'eau.
Que chacun se prépare, etc.

LE CHOEUR.

Fanfare, etc.

(Entrée de la Suissesse seule.)

UN PROCUREUR *chante.*

Le village
Vient rendre hommage,
Et faire honneur
A son nouveau seigneur.
Tous à-la-fois,
A haute voix,
Chantons ce personnage,
Et ses fameux exploits.

(Entrée du Suisse et de la Suissesse.)

DEUX PROCUREURS *chantent ensemble.*

Nous sommes en vacances, confrère,
Faisons bonne chère,
Passons le temps;

Laissons là toute affaire,
Procès, inventaire;
Moquons-nous de nos clients.
L'affreuse chicane,
Qui rend diaphane
Le pauvre plaideur,
Rend la face
Bien grasse
Au procureur.

(Entrée de deux procureurs, qui sont insultés par deux cavaliers, qui leur ôtent leur robe, et les chassent du théâtre.)

UNE PETITE PAYSANNE *chante.*

Aimez ailleurs désormais,
Dit l'autre jour une coquette
A des soupirants de palais;
Voici la campagne faite,
Hors de cour et de procès.
Jusqu'au temps de la verdure,
Les guerriers de retour,
Nous vont apprendre en amour
Une nouvelle procédure.

(Entrée de deux petits paysans et d'une petite paysanne.)

UNE PAYSANNE *chante.*

Un jour
L'amour
Eut un procès,
En plein palais;
On lui fit rendre

Tous les cœurs qu'il avoit su prendre.
Il a juré depuis ce temps
Que tous les gens
De chicane et de pratique
Qui plaideroient dans sa boutique
Seroient condamnés aux dépens.

(On apporte un fauteuil dans lequel se place monsieur Grimaudin, sous un grand parasol, ayant à ses côtés deux paysans qui lui servent de gardes, l'un avec un vieux mousquet, et l'autre avec une hallebarde rouillée, tous deux en baudrier et en épée.)

UN PROCUREUR *chante.*

Compagnons, dansons tous un branle
Jusqu'à demain,
Et que par-tout on mette en branle
Cloche et tocsin;
Voici monseigneur Grimaudin
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

Voici monseigneur Grimaudin
Dans son château du Gaillardin.

LE MAGISTER.

Jamais le gros cheval de Troie
Fait de sapin,
N'entrit avec plus grande joie
Chez le Troyen,
Que monseigneur de Grimaudin
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

Que monseigneur, etc.

LE BARBIER.

Je suis le barbier du village,
Nommé Mambrin;
Je raserai le gros visage
Et le groin,
De monseigneur de Grimaudin,
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

De monseigneur, etc.

LA MEUNIÈRE.

Sur un bras de votre rivière
J'avons du bien,
Et je viens offrir la meunière
Et son moulin
A monseigneur de Grimaudin,
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

A monseigneur, etc.

LE PROCUREUR FISCAL.

Il faut désormais que j'écrive
Sur parchemin,
En lettres d'or dans nos archives,
En beau latin,
Vivat mon parrain Grimaudin,
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

Vivat son parrain, etc.

MAUGREBLEU.

Amis, c'est trop chanter sans boire.
Allons, enfin,



